TEATRO

DI

GIOVANNI FRASCHINA

A SPESE DELL' AUTORE

Ανηρ και γυνη, γυνη και ανηρ.
ΛΟΥΚΙΑΝΟΣ

L' AGE D'OR
UN DISCOLACCIO
JAMES DORSEY
LA CONTESSA DU BARRY
C' È RIMEDIO A TUTTO
ARTE E CUORE
UN MARITO

CREMONA
TIPOGRAFIA FERABOLI
1856.

Entrate, entrate in questo mio verziere. Ci ho parecchi frutti di varie qualità. Gustatene, e forse non vi dispiaceranno.

UN ORTICOLTORE TOSCANO.

In quattordici mesi scrissi diciannove componimenti tra Commedie, Drammi e Proverbj.

Per tre anni di seguito cercai di farne rappresentare qualcuno in Italia; ma sempre invano.

I babbi e le mamme amano di mostrare le loro creature; e anch' io, babbo e mamma nel tempo stesso delle mie opere teatrali, ho caro che il Pubblico le vegga.

A buon conto suppliscano i Lettori agli Spettatori, e dieno di esse un imparziale giudizio.

GIOVANNI FRASCHINA.

ALLA MIA BUONA ZIA

MARIETTA FRASCHINA GNERRI

E

AI MIEI CARI PARENTI

FRASCHINA DI CADBRENN

L' AGE D' OR

UN DISCOLACCIO

JAMES DORSEY.

MANUS MANUM LAVAT!

UN BUON UOMO

L' Age d' Or

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE

AVEC UN PROLOGUE EN VERS.

La presente Commedia fa parte di un mio libro intitolato - SCENE ARISTOCRATICHE PARIGINE - *edito in Milano nel 1853 dal Guglielmini.*

Non ha molto la voltai a bella posta in francese e vi aggiunsi il Prologo nella speranza di vederla rappresentata dalla Compagnia Meynadier al Teatro Re in Milano.

PROLOGUE

L' Auteur au Public.

Mesdames et Messieurs, devant vous je m' incline...
Je suis un pauvre Auteur ... faites-moi bonne mine.—
Me présenter à vous?!... Mais ... je tremble, ma foi!
Voyons, soyez gentils ... hein? — encouragez-moi.—
Vous souriez?!... Merci! Vous êtes bien aimables!
Je me trompe, pardon: vous êtes adorables! —
Oh! c'est bon comme ça!—Dam! je prends donc l'essor,
Et je vais vous parler franc de mon Age d' Or. —

(*)J'entends quelqu'un là-haut:—«Dites,SeigneurPoète,
Age d' Or maintenant?! Ah! Ah! c' est par trop bête!
Voulez-vous par hasard nous servir des bergers
Avec leur attirail d'étable et de vergers?
De ces rustres naïfs qui n' ouvrent les deux lèvres
Que pour vanter leurs choux ou jaser de leurs chèvres?
Nenni! Le temps n' est plus des Berquin, des Gessner,
Comprenez-vous, Monsieur? Nous sommes gens de fer!»-

(*) *Ici l' Auteur fait semblant d' être questionné par un Monsieur à la voix de femme, lequel Monsieur est censé se trouver dans une loge de la Salle.*

Mais bien, très-bien, bravo! Fichtre! en a-t-il de l'âme?!
C' est un triple gaillard dans un gosier de femme! -
Laissons-le de côté! J' en ai mes bons motifs.
Si je lui répondais... les mots seraient trop vifs.
Il faut se contenir! - Je reviens à ma pièce. -
Elle est un Age d' Or d' une nouvelle espèce.
Les Tyrsis, les Chloé n' en sont point les héros;
Et les gazons fleuris, le murmure des eaux,
Le cri-cri du grillon, les fêtoyants ramages,
L' haleine des Zéphyrs, les bienheureux bocages
N' y figurent pour rien. - (*) Hé! l' on s'adresse à vous:
Je n' aime moi non plus les chèvres, ni les choux.
Je ne suis pas de fer... mon brave, je m' explique...
Mais aussi je ne suis tout-à-fait Arcadique. -

(**) Ma pièce, l' Age d' Or, est un galant croquis
Du temps de la Régence. Histoire d' un Marquis
Et d'un Comte. - Les deux, amis, jeunes, beaux, riches,
S' amusent gentiment à se faire des niches.
(Quoique spirituels, nos Sieurs sont mariés),
Leurs ménages, hélas! tant soit peu cariés,
Les aigrissent tous deux, et.... Fi! quelle imprudence!
J' allais vous débiter ma pièce par avance.
Non, pas un mot de plus! Discourir du sujet?!
Oh! le vilain bavard! Cela nuit à l' effet. —

Mesdames et Messieurs, prêtez-moi bien l' oreille:
Mon Age d' Or n' est pas, certes, une merveille;
Mais enfin... mais enfin... je vous le dis tout bas,
J' ai grand espoir que vous ne me sifflerez pas.

(*) *S' adressant au même Monsieur à la voix de femme.*
(**) *Il s' adresse de nouveau au Public.*

Les Milanais sont bons! Et moi, dans cette enceinte,
Avec eux, devant eux, je suis presque sans crainte.

Hé?!Quoi donc?!Qu'ai-je dit?! Que je suis presque sans...
Crainte ?! Est-ce bien cela? - J' ai perdu le bon sens! -
Pauvre poète, va! - Demain, non, ce soir même,
Le Critique malin à la figure blême,
Aux doigts crochus, au coeur que la bile parcourt,
Il me paraît le voir, il écrira tout court: —
(*) « C' est un devoir sacré pour l' honnête Critique
De gourmander parfois l' opinion publique.
La pièce que tantôt jouèrent les Français,
S' il dépendait de moi, je la supprimerais. —
On l' accueillit pas mal! - Qu' est-ce que cela prouve?-
Egarement d' esprit! — Quant à moi je n' y trouve
Que le mauvais clinquant d' un frivole écrivain
Qui singe de Paris le genre libertin. » —

Pitié! Pitié! de grâce! — Oh! le terrible Sire!
Un chien l' a-t-il mordu? Serait-il en délire? —
Mais trop est trop: ainsi je fais valoir mon droit
De me défendre un peu. — Nul besoin d' être adroit. —
Je dirai simplement au furibond Zoïle
Que l' on peut critiquer d' une façon civile;
Et puis je redirai ce que Monsieur Ponsard,
Le classique Poète, écrivit quelque part (**)
A propos de ce Drame à la fringante allure:
La Dame aux *Camélias*, la pauvre belle impure. =

(*) *En grossissant la voix comme pour imiter le Critique.*
(**) *Voir dans la Revue de Paris, 1854, un article en prose de Monsieur Ponsard sur la Dame aux Camélias par M. Alexandre Dumas fils.*

Le Théatre ne doit, quoiqu'en disent les sots,
Etre le rendez-vous des prudes, des bigots.
Ces gens, qui ne le sait? crieraient: « En arrière! »
A Corneille, à Racine, au rude et franc Molière.
Le Théatre s' adresse à ceux en général
Qui connaissent du monde et le bien et le mal.
Il n' est du tout le fait des jeunes demoiselles,
Ni des petits enfants, ni des vieilles pucelles.
A ces espèces-là nous ne recommandons
Que le pensionnat, l' école et les sermons. —
Le Théatre périt s' il manque de franchise.
Vérité! Vérité! La voilà sa devise. —

Merci, Maître Ponsard! Vous raisonnez fort-bien!—
Mesdames et Messieurs, je n' ajoute plus rien...
Non!... j'implore instamment toute votre indulgence;
Et sur ce je vous fais mon humble révérence.

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

AGE

25 — 30 ans — Le Comte D' AUBIGNY

20 — 25 ans — La Comtesse D' AUBIGNY

25 — 30 ans — Le Marquis D' ORMESSON

20 — 25 ans — La Marquise D' ORMESSON

Un domestique

On est en pleine Régence.

A Paris.

Le premier acte se passe dans une petite maison du Comte d' Aubigny.

Le second acte dans l' Hôtel d' Aubigny.

L'AGE D'OR

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente une chambre meublée plutôt avec bon goût qu' avec luxe. Au fond une porte fermée; au milieu une table portant des flambleaux et les débris d' un souper fin.

SCÈNE I.

LA MARQUISE D' ORMESSON *et* LE COMTE D' AUBIGNY.

(*d' un côté de la table le Comte, de l' autre la Marquise, les pieds posés sur un tabouret*).

(*Un instant de silence*).

LE COMT. (*se lève et s' approche de la Marquise un verre de vin de Champagne à la main*). Adorable Marquise, veuillez permettre un dernier toast aux grâces infinies de votre chère petite personne.

LA MARQ. (*d' un petit air dédaigneux et en même temps aimable*). Faites, faites, — mais à condition que ce soit le dernier.

LE COMT. Le dernier?! (*il prend la main de la Marquise*) De grâce, ne prononcez point ce vilain mot. Le dernier?! Ce mot vient me rappeler que bientôt nous devrons nous séparer. Non, le dernier je veux le porter à cette bonté souveraine, à cette amabilité charmante qui m'a procuré les deux heures les plus délicieuses de ma vie!

LA MARQ. Comte, Comte, vous êtes un ingrat!

LE COMT. Moi un ingrat? Et comment cela?

LA MARQ. (*se levant*) Je vais vous le prouver. — Jusqu'à présent vous n'avez eu garde de vous souvenir ni de Son Altesse Royale, ni du Marquis d'Ormesson mon mari. Et pourtant, ma foi, Monseigneur le Régent en invitant Monsieur le Marquis à son bal, et Monsieur le Marquis en s'y rendant, n'en sont pas moins cause que la Marquise d'Ormesson, ici présente, n'ait passé deux heures en tête-à-tête avec très-noble Seigneur Comte Armand d'Aubigny. D'où il suit qu'à eux aussi vous devriez, pour le moins, un toast.

LE COMT. Ah, chère Marquise, vous avez beau dire: à pareil égard, je l'avoue effrontément, je suis le plus pervers des ingrats. Ma reconnaissance n'était destinée qu'à vous, car à mes yeux il n'y avait que vous au monde. Au reste... mais n'allez pas m'accuser de présomption...

LA MARQ. Achevez...

LE COMT. Je voulais dire qu'en fait de reconnaissance envers ces Messieurs, vous aussi, Marquise, vous leur devriez votre petite part.... (*il la regarde d'un air malicieux*).

LA MARQ. Comte, vous êtes insupportable!

LE COMT. Oh oui! Heureux, orgueilleux de votre amour, je n'en supporterais pas la perte (*il lui baise la main avec élan et tendresse*).

La Marq. (*avec coquetterie*) Ah ça, trève de badinage. Faites votre toast (*elle s' approche de la table comme pour y prendre un verre*). Eh bien, non; — je ne veux plus de toast. Ecoutez-moi plutôt.

Le Comt. (*vient avec la Marquise se placer tout près de la rampe*). Voudriez-vous par hasard m' entretenir de choses sérieuses?

La Marq. (*en riant*) Vous entretenir de choses sérieuses, vous, Comte d' Aubigny?! — ha, ha, ha, que le Ciel me préserve d' une semblable tentation! (*elle fait signe de la main au Comte de s' approcher*) — Vous savez du reste, n' est-ce pas, combien nous autres pauvres filles d' Eve nous sommes sujettes à tomber en péché de curiosité? — Or... mais à quoi rêvez-vous? — faites donc attention! Or, je vous demande, si la Comtesse d' Aubigny votre illustre moitié... pourquoi cette mine allongée s' il vous plait?... si la Comtesse d' Aubigny votre illustre moitié venait à savoir qu' au lieu d' être au bal de S. A. R. vous avez passé bonne partie de la nuit ici, en compagnie de la Marquise d'Ormesson, je vous demande un peu ce qu' elle dirait?

Le Comt. Eh! quelle mouche vous pique, Marquise, pour chercher ainsi à troubler mes joies? De grâce, pour peu que vous teniez à ma reconnaissance toute entière, accordez-moi une faveur, — ne parlons plus que de nous!

La Marq. Eh bien, ce sera comme vous voudrez; — mais laissez-moi auparavant vous faire encore une demande, une seule, mais qui me tient au coeur. — Dites-moi: si la Comtesse se trouvait en ce moment avec certain Marquis, tout comme vous vous trouvez ici avec moi, et que vous vinssiez l' apprendre?...

Le Comt. (*affectueusement*) Assez, Marquise, assez. Je vous aime, et l' amour que vous m' inspirez exclut tout sentiment de jalousie à l' endroit d'une

autre femme. N'êtes-vous pas pour moi la Reine des fleurs? Et comment pourrais-je, moi, énivré des parfums de la rose, comment pourrais-je envier celui qui en respirerait de moins suaves?

LA MARQ. C'est là de la fine fleur de galanterie; — mais pour ce qui est de la sincérité?... (*on entend heurter à la porte*) Grand dieu!... quel bruit!...

LE COMT. Qui donc peut venir?! — Mes gens ont ordre de ne laisser entrer qui que ce soit.

LA MARQ. Oh, d'Aubigny! cachez-moi, sauvez-moi!

LE COMT. Vous cacher, n'est pas possible; vous sauver, oui.

SCÈNE II.

LES MÊMES *et* LE MARQUIS D'ORMESSON *en dehors.*

LE MARQ. (*frappant avec violence à la porte*) D'Aubigny! d'Aubigny!

LA MARQ. Ciel! mon mari!

LE COMT. D'Ormesson!

LE MARQ. (*continuant à frapper*) D'Aubigny, d'Aubigny! Ouvre donc!

LE COMT. (*tranquillise la Marquise du geste*).— Mais, mon cher d'Ormesson, tu ne comprends donc pas qu'ici il n'y a personne?

LE MARQ. (*redouble les coups à la porte*) En d'autres circonstances j'aurais compris. A cette heure je sais du moins que tu y es, cela me suffit. Voyons, dépêche-toi d'ouvrir.

LA MARQ. D'Aubigny, je me fie à vous.

LE COMT. (*la tranquillise du geste*).— Je n'ouvre pas.

LE MARQ. Que dis-tu là? — Mais j'ai besoin de toi; le plus pressant besoin.

LE COMT. Cela change la thèse. (*haut*) Tu as besoin de moi? C'est bon. Il ne sera jamais dit que ton

ami t' aura manqué de courtoisie à l' occasion. — Je vais t' ouvrir de suite.

La Marq. Comte, que faites-vous donc?!

Le Marq. Dépêche-toi.

Le Comt. (*à la Marquise*) Laissez-moi faire, et ne vous inquiétez de rien. (*au Marquis*) Je vais t' ouvrir, mais auparavant il nous faut faire un pacte. Ecoute bien. J' ai ici avec moi une personne... dont nous tairons le sexe, laquelle personne ne veut, ni ne doit être vue par d' autres que par moi. Tu vas donc m' engager ta parole d' honneur de consentir à te transformer en Quinze - Vingt pendant l' espace de quelques minutes. Mieux que cela: — pour te mettre à l' abri de toute tentation, retire-toi un moment; je vais ouvrir et te bander les yeux. J' accompagne ensuite la personne X à sa destination, et je reviens aussitôt. Voilà qui doit te convaincre, il me semble, de la confiance que j' ai en toi. Tiens, je ne veux pas même te faire l' affront d' éteindre les flambeaux. Je sais que tu n' es pas amateur de ténèbres, à moins qu' elles ne soient palpables comme celles d' Egypte.

Le Marq. Foi de gentilhomme, je passerai par où tu voudras. Fais-vite seulement.

Le Comt. C' est bon! (*il prend l' épée déposée sur une chaise et l' attache à son côté; puis il se fait donner par la Marquise le mouchoir que celle-ci tient à la main. Il ouvre la porte, se sert du mouchoir pour bander les yeux du Marquis qui s'est retiré d' un côté, rentre en menant le Marquis par la main, et sort tenant un flambeau et conduisant la Marquise à qui il dit avec gravité*) Personne X... venez avec moi. Monsieur le Marquis d' Ormesson a l' obligeance de se transformer en aveugle pendant quelques instants.

SCÈNE III.

LE MARQUIS *seul*

(*les yeux bandés, — après un moment de silence*) Etes-vous sortis ?... N' y a-t-il plus personne ?... Silence profond! — Ma cécité peut donc cesser. (*il détache le mouchoir, regarde autour de lui, et s' aperçoit du souper et du tabouret*) Ah!... Ah!... Voilà qui révèle le sexe de la personne X...! — Ce cher d' Aubigny s' il ne va pas au bal ce n' est, certes, par esprit de pénitence. — D' honneur! je suis fâché de l' avoir dérangé. — Mais, mon affaire était trop grave, il me fallait à tout prix l' importuner, avoir recours à son amitié. — Et qui donc peut-elle être la belle? Voyons... Oui-da, Marquis mon ami, à quoi sert-il de te casser la tête? Quel est donc le fou qui se hasarderait à faire les comptes de Richelieu et de d' Aubigny? — Nous sommes amis, amis intimes, mais à l' endroit des entreprises galantes c'est comme si nous étions sourds et muets... même aveugles! Eh morbleu! chacun de nous en a assez des siennes; et pour ce qui est des miennes en particulier, ma foi, je ne voudrais pas que d'Aubigny tout le premier s' en inquiétât. — Malheur à moi, malheur à nous s' il les connaissait toutes!

SCÈNE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMT. Me voici de retour. — Ah ça, tu n' es pas fâché contre moi, n'est-ce pas, à cause de la cécité passagère à laquelle je t' ai condamné? — La pru-

dence, vois-tu, est ma vertu prédominante, et tout à l' heure j' étais tenu à ne pas en manquer. La personne X ne voulait absolument pas être découverte, et j' ai dû me résigner à sa volonté. — Mais tu n' es pas homme à te formaliser d' une pareille vétille; ainsi passons, et parlons d' autre chose. A quoi pourrais-je te servir ?

LE MARQ. Entre amis on ne fait pas de façons, et tu verras par ce que j' ai à te dire, combien je compte sur ton amitié. Je suis donc venu chez toi...

LE COMT. Pardon si je t' interromps. — Comment as-tu pu pénétrer jusqu' ici? Mes gens avaient ordre de ne laisser passer personne.

LE MARQ. Mon cher, je suis passé en dépit de tes ordres et de tes gens. Ayant le besoin le plus urgent de te voir, et m' imaginant que tu pouvais bien être claquemuré en ce réduit austère, je courus t' y chercher. La Flèche et Jasmin ont bien fait leur possible pour m' en défendre l' entrée; mais notre amitié connue, mon rang, mes paroles, l' éloquence frappante de deux ou trois bons... (*il fait le geste de donner des coups*) finirent par m' ouvrir le passage...

LE COMT. Tu as bien fait, toi; mais demain mes deux coquins auront affaire à moi (*il fait le geste à son tour de donner des coups de bâton*). — Ça, au fait: maintenant. Que diable t' arrive-t-il de si pressant pour que tu viennes violer cette solitude impénétrable ?

LE MARQ. Tu sais qu' il y a eu bal ce soir chez Son Altesse Royale. Tu n' y es pas venu, et je m' aperçois du motif (*il montre le souper*). Moi, j' y ai été — A peine entré, voilà ce grand fou de Flambert qui vient au-devant de moi. « Oh! Oh! » qu' il me dit: « Marquis, mon très-cher, tu n' as donc pas le féal d' Aubigny avec toi? comment cela? où est-il? que

fait-il ? » — « Eh que sais-je moi de d' Aubigny ! »
— et je passe, non pas toutefois sans avoir remarqué un certain je ne sais quoi de malicieux dans son sourire. — Un peu plus loin je rencontre Chauzel qui lui aussi fait l' étonné, et se met à me demander ce que j' ai fait de l' indivisible. — Et de deux ! — Je n' y fais pourtant pas attention; je vais, je viens, je jase, je papillonne, je fais ma cour à qui de droit, et j' étais sur le point d' obéir à un sourire de Ma' ame de Parabère, quand tout-à-coup je me vois face à face avec Monseigneur le Régent à qui Flambert et Chauzel chuchotaient à l' oreille en riant et en plaisantant. S. A. R. me salue d' un geste, et s' étant rapprochée de moi, toujours flanquée de ses deux anges plus ou moins tutélaires, me serre la main en me disant : — « Monsieur d' Ormesson, on m' avait assuré que vous et d' Aubigny étiez le type moderne d' Oreste et de Pylade, mais il me semble au contraire que vous vous conduisez à l' instar des deux étoiles connues sous le nom de Castor et Pollux : quand l' une se montre, l' autre se cache. » — Elle faisait allusion sans doute à son dernier bal où l' un de nous n' avait point paru. — A ces mots de S. A. R. je vis passer sur les lèvres des deux anges un sourire... un sourire si étrange...

Le Comt. Oh ! un sourire d' intelligence sans doute.

Le Marq. Ha ! cela te fait le même effet qu' à moi, hein ?

Le Comt. Et là-dessus qu' as-tu fait ? qu' as-tu dit ?

Le Marq. Sans pénétrer en aucune façon le motif de ces demandes répétées, de ces allusions continuelles à notre indivisibilité rompue, sans saisir la portée de ces malins sourires, à peine le Régent se fut-il éloigné, que m' approchant de Flambert et de Chauzel « Demain à midi » leur dis-je, « le Comte d'Aubigny et le Marquis d' Ormesson auront l' honneur

de se battre à l' épée avec le Comte de Flambert et le Marquis de Chauzel à Clichy-la Garenne. » Nous nous serrâmes la main tous trois, — et bonne nuit.

Le Comt. Et c' est pour cela que tu es venu me chercher?

Le Marq. Ne te voyant pas au bal, je pensai que, comme cela t' arrive parfois, tu t' étais retiré en cet hermitage pour y méditer à l' aise sur les pompes et sur les vanités de notre méchant monde. Je ne me suis pas trompé. — Tu sais le reste.

Le Comt. Bravo d' Ormesson! Tu as compté sur moi et tu as bien fait. Demain à midi Castor et Pollux, selon S. A. R., Oreste et Pylade, selon nous, feront gaillardement leur devoir.

Le Marq. D' Aubigny, tu es un coeur d' or, un Pérou d' amitié et d' honneur! Va, tu me retrouveras à ton tour en n' importe quelle rencontre. (*ils se serrent la main*).

Le Comt. Pardon, Marquis; il faut que je dise deux mots à ces pendards de La Flèche et de Jasmin. Je reviens à l' instant.

Le Marq. Je te recommande seulement un peu de clémence et de miséricorde par égard pour moi.

Le Comt. (*sort un flambeau à la main*).

SCÈNE V.

LE MARQUIS *seul.*

(*Il se promène dans la chambre, puis s' approchant de la table il se verse un verre de Champagne et le boit*). Ah! Ah! ces Messieurs au malicieux sourire vont passer un mauvais quart d' heure. Je ne manie pas trop mal l' épée pour ma part, et d'Aubigny ne badine pas. (*il fait le mouvement de por-*

ter le mouchoir, qu' il a toujours tenu à la main, à sa bouche pour l' essuyer après avoir bu, et tout-à-coup il s' arréte et le regarde). Ho ho! — Une couronne... des armes?... Diable! Messire d' Aubigny tient à ne pas déroger à son blason! Du sang noble jusqu' en ses amourettes! (*il s' approche de la lumière pour mieux examiner le mouchoir*) Dieu du Ciel! Que vois-je?!... Une couronne de Marquis!— Mes armes à moi! — Il y a... il y a du louche ici. (*il regarde toujours le mouchoir*) Maudit mouchoir! tu ne me recouvres plus les yeux—mais... mais tu me les dessilles! J' y vois — j' y vois clair à cette heure. Après les ténèbres, la lumière! — Oui, la personne X... celle qui ne voulait, ni ne devait être vue par moi... J' ai tout compris! Les armes de ma maison sur ce mouchoir, le mouchoir d'une femme; et la seule femme qui ait droit de porter mes armes c' est la mienne... donc! (*il met la main sur l'épée avec impétuosité, puis il réfléchit, se verse un second verre et boit*) — D' Aubigny, d' Aubigny, voilà donc les questions railleuses, les sourires énigmatiques du bal de S. A. R., les voilà expliqués! — Eh! Eh!... (*il réfléchit de nouveau*) Il le faut... il le faut! Cela ne se peut autrement.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

Le Comt. (*voyant le Marquis le verre à la main*). Je parie que tu vidais un verre en l' honneur des beaux coups d' épée qu' Oreste et Pylade donneront tantôt.

Le Marq. Ecoute, cher Pylade, ou cher Oreste, si tu aimes mieux... (*il prend la main du Comte*). Réponds à ceci, d' Aubigny — Supposons qu' au fond

de ton chapeau se trouvât imprimé l' écusson de tes armes, et que tu vinsses à perdre ton chapeau. Si celui qui le retrouve, y reconnaissant l' empreinte de tes armes, s' avisait de dire : « ce chapeau appartient à Monsieur le Comte d' Aubigny » crois-tu qu' il se tromperait de beaucoup?

LE COMT. Du diable si je te comprends!

LE MARQ. Ah! tu ne me comprends pas? Pauvre cher d' Aubigny! — Tiens, regarde ce mouchoir; — le connais-tu?

LE COMT. (*à part*) Le mouchoir de la Marquise! — Maudit étourdi!

LE MARQ. Tu ne réponds pas?

LE COMT. Je te déclare...

LE MARQ. Tes déclarations n' y entrent pour rien. Je te déclare, moi, au contraire que ce mouchoir appartient à la Marquise d' Ormesson, et que la Marquise est la personne X... qui ne voulait, ni ne devait être vue par moi...

LE COMT. (*riant*) Va toujours; — après?... Que le même mouchoir qui tout à l' heure servit à te rendre aveugle vient maintenant de te rendre la vue un peu plus perçante qu' il ne le faudrait? — Est-ce cela?

LE MARQ. Comte d' Aubigny, — il vous plaît d' être facétieux; quant à moi sachez que je n' ai aucune envie de rire.

LE COMT. (*d' un ton sérieux*) Brisons-là sans plus de détours. Je ne saurais nier, Marquis d' Ormesson, que vos armes ne soient brodées sur ce mouchoir; vous le dites, et cela me suffit. Mais vous, homme d' honneur, parlant à moi, homme d' honneur, vous ne sauriez me forcer à avouer que ce mouchoir ait été il y a quelques instants entre les mains de Madame la Marquise d' Ormesson.

LE MARQ. Comte, je vous demande une grâce.

LE COMT. Eh, vous savez que je n'ai rien à vou refuser.

LE MARQ. Je vous serai obligé si demain matin vou vouliez bien vous rendre de bonne heure chez Flambert et Chauzel pour les avertir qu' à l' heure de midi ils ne me trouveront pas à Clichy-la Garenne, attendu qu' à cette même heure je me battrai avec vous à Rueil.

LE COMT. Soyez tranquille, Marquis; je m' acquitterai de votre commission. Vous pouvez aussi être sûr qu' à midi précis je serai à Rueil. — (*avec malice*) Faut-il que j' explique à Flambert et à Chauzel le motif pour lequel Oreste et Pylade?...

LE MARQ. (*avec orgueil*) Cela n' est pas nécessaire. — Songez seulement à vous pourvoir d' une bonne lame.

LE COMT. J' ai la mienne; elle est excellente.

LE MARQ. Bonne nuit.

LE COMT. Bonne nuit. — La Flèche! Jasmin! (*il accompagne le Marquis un flambeau à la main*) — Au revoir, Marquis d' Ormesson.

LE MARQ. (*déjà sorti*) Au revoir, Comte d' Aubigny.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théatre représente un boudoir richement et élégamment meublé. D' un côté une toilette surmontée d' une glace. Au fond une porte; une autre porte dans la coulisse à gauche.

SCÈNE I.

LA COMTESSE D' AUBIGNY *seule.*

(*elle est assise près de la toilette un livre à la main. Son costume se compose d' un déshabillé de matin d' une recherche et d' un goût exquis*).

Et d' Ormesson qui ne vient pas! Il m' avait pourtant promis d' être ici de bonne heure. Je désirais tellement savoir les nouvelles du bal de S. A. R.!... — Du bal? (*elle se lève et dépose son livre*). Ah! j' ai bien peur de l' aimer trop ce cher Marquis! Et lui, s'il m'aimait comme je le voudrais, serait-il allé au bal cette nuit? Il est vrai qu' il avait une bonne excuse en sa faveur. Il manqua l' avant-dernier, — il vint chez moi, — et manquer deux fois de suite au bal de S. A. R. serait fort-mal faire sa cour. — Mais il ne vient pas! (*elle se promène d' un air inquiet*). Oh! je m' en vengerai — Je ne veux plus l' aimer. (*elle va s' asseoir sur un canapé et reste un peu pensive*) — Ah! — j' entends quelqu' un! (*elle s' élance avec vivacité vers la porte du fond*

et y rencontre le Comte d'Aubigny.) - *(à part avec dépit)* Ce n' est pas le Marquis!!

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMT. Bonjour, Comtesse.

LA COMT. Bonjour, Comte. Déjà debout?! Il paraît que le bal ne vous a pas beaucoup fatigué. Pour être si matinal il faut que vous n' ayez eu que de pâles succès.

LE COMT. Vous me dites cela d' un air si triste, qu'en vérité je serais presque tenté de croire que vous en êtes contrariée. Autrefois en de pareilles occasions vous vous réjouissiez au contraire de mes défaites.

LA COMT. Comment cela ? Expliquez-vous.

LE COMT. Eh! bon Dieu! Vous ne vous en souvenez seulement plus?! *(d' un ton d' ironie)* Jadis en me voyant levé de bonne heure à la suite d' un bal vous vous inquiétiez de mes triomphes!

LA COMT. Jadis! Ha! l' heureuse mémoire que la vôtre! — Mais peut-être ferais-je bien de ne pas vous l' envier.

LE COMT. Laissons-là le passé, Comtesse, le passé qui ne peut revivre, et causons plutôt un peu de l' avenir.

LA COMT. De l' avenir? - Mais quoi? Deviendriez-vous moraliste par hasard?

LE COMT. Je me bats aujourd' hui en duel.

LA COMT. Vous vouz battez? — Oh le beau miracle! Depuis trois ans que j' ai l' honneur d' être Comtesse d' Aubigny voici bien la douzième fois que Monsieur le Comte d' Aubigny m' aura annoncé semblable nouvelle. Et, entendons-nous bien, toujours pour des motifs qui, s' ils servent à illustrer

Monsieur le Comte, ne flattent pas trop l' amour propre de Madame la Comtesse.

Le Comt. A l' heure qu' il est les reproches sont hors de saison. — Je me bats aujourd' hui; et comme je ne saurais prévoir le sort des armes, comme il est douteux si je sortirai de ce duel sain et sauf, blessé, ou mort, il est bon que pour ce dernier cas vous soyez avertie de l' endroit où se trouvent mes papiers de quelque importance. Ils sont renfermés dans ma cassette d' ébène; en voici la clef. (*il lui donne une clef*).

La Comt. (*avec douceur*) D' Aubigny, d' Aubigny, vous êtes un écervelé.

Le Comt. Je suis tout ce que vous voudrez; mais je me suis battu, je me bats, je me battrai tant que...

La Comt. Tant que deux beaux yeux vous feront tourner la tête.

Le Comt. Je ne dis pas non! — Adieu pour le moment, Comtesse; je vous reverrai avant de partir pour Rueil. (*il lui baise la main*).

La Comt. Ne manquez pas.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *seule.*

Pauvre d' Aubigny! Un jour ou l' autre il me rendra veuve!... (*elle se promène d' un air pensif*) Et d' Ormesson qui ne paraît pas!... (*elle s' impatiente tout en disant d' un air rêveur*): Et la Marquise d' Ormesson?... Je ne comprends pas en vérité pourquoi les femmes ne puissent se battre en duel entre elles, tout comme les hommes...

SCÈNE IV.

UN DOMESTIQUE, LA COMTESSE.

DOMEST. Monsieur le Marquis d' Ormesson.

LA COMT. D' Ormesson ?! (*elle fait signe de faire entrer. — Le domestique sort*).

SCÈNE .

D' ORMESSON, LA COMTESSE.

(*la Comtesse s' est replacée devant le miroir et affecte de n' être occupée que de sa toilette*).

LE MARQ. Bonjour, Comtesse.

LA COMT. (*se retournant à peine*) Ah! c' est vous, Monsieur le Marquis?! Bonjour. — Sauriez-vous me dire l' heure qu' il est?

LE MARQ. Il est dix heures.

LA COMT. Dix heures déjà?! (*avec affectation*) Oh! la lecture entraînante de ce livre m' a tellement absorbée...

LE MARQ. Ne vous efforcez pas ainsi, Comtesse, de jouer l' indifférence; car pour ma paix je veux bien croire que c' est un rôle.

LA COMT. Un rôle?

LE MARQ. Il est vrai que je vous avais promis de me rendre chez vous de bonne heure afin de vous raconter les détails du bal; mais...

LA COMT. (*avec une négligence affectée*) Vous me l' aviez promis?

LE MARQ. Si bien que me voici prêt à vous faire une infinité d' excuses d' avoir manqué à ma promesse, quoiqu' en vérité ce ne soit qu' en apparence. L' amour me poussait de ce côté, mais le devoir, malgré moi, m' en tenait éloigné. — Com-

tesse, (*il s' approche d' elle et lui prend affectueusement la main*) Comtesse, douteriez-vous de moi?

La Comt. Et pourquoi ce retard? — J' étais presque sur le point de craindre qu' il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux!

Le Marq. En effet...

La Comt. (*l' interrompant avec vivacité*) Quoi donc? Quoi? Parlez, d' Ormesson, que vous est-il arrivé?

Le Marq. Eh! jusqu' à présent rien de positif; mais il se pourrait bien que le hasard...

La Comt. (*vivement*) Le hasard! Quel hasard?!

Le Marq. Mon honneur... la nécessité... Enfin, il faut bien que je vous le dise... Je me bats en duel!

La Comt. Vous vous battez?! Vous aussi vous vous battez?!— Ah! j'ai tout compris. C' est cette tête folle de d' Aubigny qui vous aura entraîné dans cette dangereuse rencontre à la suite de quelques-unes de ses aventures galantes...

Le Marq. (*à part*) Le Comte ne lui a pas tout raconté, — tant mieux!

La Comt. Ah voilà! Vous êtes son ami; vous avez plus d' amitié pour lui que d' amour pour moi, et vous ne songez pas un instant aux transes, aux inquiétudes dans lesquelles...

Le Marq. Calmez-vous, je vous en conjure.

La Comt. (*avec véhémence*) Mais vous ne vous battrez pas!

Le Marq. Impossible! La chose n' est pas telle que vous l' imaginez. Le motif du duel est plus que légitime. Il y va de mon honneur... il est indispensable que je me batte... et déjà j' ai pris les dispositions...

La Comt. D' Ormesson, d' Ormesson... J' ai un triste pressentiment...

Le Marq. Ne craignez rien. — Ecoutez-moi, Comtesse. Pendant que je me bats vous tiendrez ce souvenir

devant vos yeux... (*il retire de son sein un portrait*).

La Comt. (*en prenant le portrait avec vivacité*) D'Ormesson, votre portrait?!...

Le Marq. Votre image je l' ai ici (*il fait signe comme pour indiquer un portrait placé sur son coeur*) sur mon coeur, et dans mon coeur. Que la mienne occupe la même place auprès de vous. (*il lui baise la main*).

La Comt. (*émue place le portrait sur son coeur*). D' Ormesson, je t' aime!

Le Marq. Et nous aurons encore le temps d' être heureux. J' ai cette foi. (*il s' arrache d'auprès d'elle*). Comtesse... adieu! (*il part*).

La Comt. (*s' élançant vers la porte*) D' Ormesson!... Marquis!... Mon Dieu! (*elle se jette sur une chaise à demi évanouie*).

SCÈNE VI.

LA COMTESSE *seule.*

(*après un moment de silence*)

Il est parti!... et qui sait si je le reverrai jamais! — Mais quelle a pu être la cause de son duel? — Dans l' excès de mon angoisse j' ai oublié de m' en informer. — Se battrait-il pour quelque femme? — Oh non! Loin de moi cette mauvaise pensée! — Ses dernières paroles étaient si pleines de tendresse; il y avait tant d' amour dans ses regards!... Oh non, non! — Ce n' est pas possible, ce serait une perfidie atroce!... Oh non, d' Ormesson, — tu ne me trahis pas? — tu n' aimes que moi? (*elle se met à contempler le portrait du Marquis qu' elle a toujours tenu à la main — et pendant ce temps le Comte se présente à la porte sans qu' elle s' en aperçoive*).

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMT. (*s' arrête à la porte et observe la Comtesse qui tient toujours le portrait à la main*). — (*à part*) La Comtesse absorbée dans la contemplation d' un portrait!

LA COMT. (*se parlant à elle-même et s' adressant au portrait*) Toi, si jeune, si noble... si aimé... blessé peut-être... peut-être même tué!...

LE COMT. (*à part*) Si le portrait était le mien, et qu' elle parlât de moi? — Ah! voila qu' il serait beau à voir, pour le coup!

LA COMT. (*à part*) Si je pouvais être auprès de toi; — si je pouvais t' animer de ma présence... atterrer ton adversaire de mon regard!...

LE COMT. (*à part*) Plus de doute! Je suis aimé de ma femme. Et moi qui lui avais toujours prêté la plus grande indifférence pour moi?!

LA COMT. (*à part*) Ah! mais tu es habile à manier l' épée; tu as déjà donné des preuves de ton adresse, et tu ne périras pas; tu ne seras pas même blessé!

LE COMT. (*fait un geste de satisfaction*).—(*à part*) Oui-da, habile, ma foi, très-habile! Qu' elle me connaît bien! Qu' elle sait m' apprécier! — Voilà pourtant comme les femmes sont faites! — Voulez-vous être aimé d' une femme? — négligez-la!

LA COMT. (*porte le portrait à ses lèvres et le baise*). — (*à part*) Mon adoré! — Oui, je te reverrai!

LE COMT. (*à part*) Ah! il faut couper court à cette situation. Pour peu que j' écoute encore je redeviens amoureux d' elle. — (*il fait exprès un peu de bruit*). — (*haut*) Me revoilà, Comtesse.

LA COMT. (*cache le portrait dans son sein, et avec froideur*): Comte, je vous attendais.

Le Comt. (*à part*) Nous y sommes! (*haut*) Je vous avais promis de venir prendre congé de vous avant de me rendre à... Rueil.

La Comt. (*froidement*) Je vous en remercie.

Le Comt. (*à part*) La voilà qui se remet à feindre l' indifférence!

La Comt. Et le duel doit avoir lieu à midi?

Le Comt. Oui, Comtesse. Mais n' ayez aucune crainte. J' ai bonne épée et bon courage.

La Comt. Vous reviendrez de suite me raconter l' issue de la rencontre, n' est-ce pas?

Le Comt. Vous serez obéie. — Je connais la force de mon adversaire, et je vous promets une victoire certaine. J' en suis fâché pour lui, pauvre d' Ormesson!...

La Comt. (*avec surprise*) D' Ormesson!! D' Ormesson vous dites?!

Le Comt. Cela vous surprend, n' est-ce pas? — Lui mon meilleur ami...

La Comt. (*avec égarement*) Vous vous battez avec d' Ormesson?!

Le Comt. Ainsi le veut notre fatale destinée! — Nous nous sommes battus tant de fois côte-à-côte contre ceux qui n' étaient pas nos amis, et à cette heure il va falloir que nous nous battions l' un en face de l' autre.

La Comt. Vous?! Vous en vouloir à la vie de d' Ormesson?!

Le Comt. Eh! entendons-nous: je n' ai fait, moi, qu' accepter son défi.

La Comt. Comment? C' est lui qui vous a défié? Et pourquoi?

Le Comt. Oh! vous savez comme cela se passe... une parole mal interprétée... un peu de vivacité d' une part... un peu de... un peu d' entêtement de l'autre... enfin toutes les petites causes qui d' ordinaire produisent les grands effets...

La Comt. Oh ! je m' imagine bien moi la petite cause... L' un de vous aura traversé l' autre dans ses amours.

Le Comt. Je vous jure, Comtesse, que je ne l' ai pas traversé le moins du monde dans ses amours, et que quant à lui, il a été pour ainsi dire aveugle à l' égard des miennes.

La Comt. Mais bon Dieu! pour une vétille, un rien, vous voudriez donc tuer votre plus fidèle ami ? vous préparer un remords éternel ? Oh ! non, d' Aubigny, ce serait un assassinat !

Le Comt. Vous avez cent fois raison, Madame; mais je vous le répète : c' est moi qui ai été provoqué en duel.

La Comt. Et s' il vous tue ?...

Le Comt. Rassurez-vous. Je sais que les sombres atours sont peu de votre goût; aussi je verrai à ne point bannir le nacarat et le céladon de vos charmantes parures.

La Comt. Mais d' Ormesson passe pour très-fort à l' épée ...

Le Comt. Vous savez suffisamment apprécier mon mérite; soyez exempte de souci. Je ne resterai pas inférieur à d' Ormesson.

La Comt. Comte, depuis trois ans que nous sommes mariés jamais je ne vous ai demandé la plus petite grâce. Aujourd' hui, que pour la première fois je vous en demande une, écoutez-moi: renoncez, renoncez, je vous en supplie, à ce duel.

Le Comt. Je ne comprends que trop combien une pareille rencontre doit vous affliger. Vu l' amitié qui nous unissait, d' Ormesson et moi, il y a là quelque chose de revoltant. Mais, Madame, pardonnez-moi. Il n' est pas en mon pouvoir d' exaucer votre prière

La Comt. (*s' élance vers lui avec un affectueux transport comme pour l' embrasser*) D' Aubigny, mon cher Armaud !... (*le portrait lui échappe du sein*).

Ah!! (*elle veut le ramasser*).

Le Comt. Ah! (*il s' en empare avant la Comtesse*). Comtesse, vous déplairait-il que j' eusse une preuve de votre affection pour moi?

La Comt. (*se jette avec désespoir sur le canapè*). Grand Dieu!!

Le Comt. (*regarde le portrait et reste interdit*). Que vois-je? D' Ormesson?! — Oui, oui c' est bien lui, je ne me trompe pas, — c' est bien là son portrait, — certes que ce n' est pas le mien. — Mais bravo, Monsieur le Marquis!... Mais à merveille, Madame la Comtesse! — Ah voilà maintenant qui m' explique son indifférence du commencement, puis son changement subit dès que je prononçai le nom de d' Ormesson. Et moi assez nlais pour m' imaginer que toutes ces cajoleries étaient à mon adresse! (*il porte la main à son front*) D' Aubigny, mon pauvre d'Aubigny! — (*après un moment de silence*) Mais elle savait que d' Ormesson devait se battre. Oh assurément! Il le lui aura écrit en taisant le nom de son adversaire. — (*avec amertume*) D'Ormesson, tu marches de pair avec moi, et d' une allure, vive Dieu! assez dégagée! — (*il se promène d' un air soucieux, puis il va s' asseoir devant une petite table, écrit une lettre et agite la sonnette*). Heh! — quelqu' un?

SCÈNE VIII.

UN DOMESTIQUE, LES PRÉCÉDENTS.

Le Comt. Vite, — cette lettre en toute hâte à Monsieur le Marquis d' Ormesson.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMT. (*s' approche de la Comtesse*) Comtesse, Comtesse! (*il la touche légèrement comme pour la secouer*) Comtesse, si vous ne voulez pas me voir, veuillez au moins être assez bonne pour m' accorder votre attention.

LA COMT. (*se retourne vers lui d' un air éploré*). Monsieur le Comte...

LE COMT. Savez vous pourquoi d' Ormesson et moi devons nous battre en duel aujourd' hui? — Pour un trait de folle jalousie de la part de Monsieur le Marquis.

LA COMT. Lui jaloux?! (*elle se dresse*) Et de qui?!

LE COMT. Un mouchoir appartenant à la Marquise d' Ormesson trouvé par le Marquis, dieu sait par quel accident, dans une maisonnette solitaire que j' ai au fond du Marais, soudain le blesse au coeur, lui échauffe la tête. Dès lors il se dit outragé par moi dans ses affections conjugales, et sans égard pour notre amitié, renonçant même à un examen de conscience, qui lui eût été salutaire, il me force à accepter son défi. — Comtesse, ce portrait est celui de d' Ormesson, du mari jaloux, de l' ami égaré, celui de votre!... (*il s' interrompt*). — Vous y avez attaché vos lèvres, vous l' avez pressé sur votre coeur!... — Le Comte d' Aubigny, votre époux, prenait congé de vous pour aller au-devant d' un danger... peut-être même de la mort... et vous? que lui demandiez-vous en ce moment suprême? — Grâce pour votre... pour d' Ormesson! — Madame, je suis un étourdi, un écervelé, oui, vous l' avez dit, et j' en conviens volontiers; mais vous?... (*il s' anime presque jusqu' à la menacer*) — Oh

non! — Retirez-vous, Comtesse, je vous en prie; allez réfléchir sur votre conduite, et souffrez que je reste ici à méditer sur celle que j' ai à tenir de mon côté. (*il fait signe à la Comtesse de se retirer; elle se lève, et avec un geste de supplication s' approche de lui, mais il la repousse doucement*). Adieu, Comtesse, adieu pour le moment. (*la Comtesse sort par la porte à gauche*).

SCÈNE X.

LE COMTE *seul.*

Mais sexe béni du ciel, nommé à tort sexe aimable, ne ferions-nous mieux de t' appeler satanique... que sais-je?... — Et nous pauvres hères, qualifiés de brutaux, de monstres, qui puisons à cette source d' amabilité pour en savourer les douceurs au risque de nous faire tuer, ou pis encore de tuer un ami?!... Oh femmes, femmes! — Et pourtant c' est ainsi que cela a toujours été, que cela est, que cela sera éternellement! Un bon coeur fait oublier bien des défauts, mais un joli minois les fait oublier tous!

SCÈNE XI.

UN DOMESTIQUE, LE COMTE.

Domest. Monsieur le Marquis d' Ormesson.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *puis* LE MARQUIS.

Le Comt. (*soucieux*) Deux sentiments se combattent

en moi — C' est à qui l' emportera du bon ou du mauvais génie ... — Comte d' Aubigny, sois homme!!

Le Marq. Bonjour, Monsieur le Comte.

Le Comt. Bonjour, Monsieur le Marquis.

Le Marq. Je viens de rencontrer un de vos gens qui m' apportait une lettre de votre part. A peine l'eus-je parcourue que je me suis hâté de me rendre près de vous.

Le Comt. Je vous en remercie, Marquis.

Le Marq. Et vous, Monsieur, êtes-vous allé chez Flambert et Chauzel comme je vous en avais prié?

Le Comt. Assurément; — et dès qu' ils apprirent que la cause du duel entre nous, quelle qu' elle pût être d' ailleurs, était un peu plus grave que celle qui devait tourner nos épées contre eux, ils acceptèrent les excuses que je leur fis, cédèrent de bonne grâce le pas à notre querelle, et se déclarèrent tout disposés à attendre nos ordres.

Le Marq. C' est bien; — je n' attendais pas moins de la part de ces deux Messieurs. — Maintenant il m' est donc permis de vous demander dans quel but vous m' avez écrit pour me prier de me rendre chez vous au plus tôt?

Le Comt. Voici, Marquis, je vais vous le dire. — Vous étiez mon ami, et moi j' étais heureux de me dire le vôtre. Notre amitié n' était pas née d' hier. Les années, les aventures, les fêtes, les dangers, partagés en commun, l' avaient fortifiée, l' avaient marquée du sceau de la plus franche fraternité. — On ne nous connaissait que sous le nom d' Oreste et Pylade, et nous étions fiers d' être ainsi qualifiés. — La nuit passée, Marquis, il vous est arrivé de vous trouver dans les mains, par accident, un mouchoir que vous disiez appartenir à votre femme. Ce mouchoir de malheur vous inspira de la jalousie envers la Marquise, de l' inimitié envers moi. La honte, la honte dont vous vous figuriez être couvert

par mes indignités, devait se laver dans le sang. — C' était une conséquence inévitable — Aussi l' un de nous doit-il aujourd' hui se voir passer l' épée de son ami au travers du corps; — n' est-ce pas ainsi que cela s' entend?

LE MARQ. Je n' ai rien à dire là-dessus.

LE COMT. Mais si moi (*il lui montre le portrait*) je vous disais que votre portrait que voici, je l' ai trouvé chez moi, et si j' ajoutais que ce simple fait m' est un témoignage suffisant de mon déshonneur, oseriez-vous me contredire?

LE MARQ. Sortons, Monsieur le Comte! — D' ici à une heure il faut que l' un de nous ait cessé de vivre!

LE COMT. Il faut que d' ici à une heure l' un de nous ait cessé de vivre?! Tout doux, Marquis, tout doux; vous vous abusez un peu.— J'aime et suis aimé; je suis jeune; je suis riche; j' ai ma place parmi les heureux de la terre; mes jours sont tissus d' or et de soie; je savoure les plaisirs de la veille; je m' énivre des voluptés du jour; je vais me berçant de la douce espérance que cette vie de délices n' aura point de fin; — je tiens donc à vivre, moi! — Et vous, d' Ormesson? (*il lui prend la main avec vivacité*).

LE MARQ. (*vif et avec défiance*) A quoi songeriez-vous, d' Aubigny?!

LE COMT. Vous aussi vous devez vivre, car vous aussi vous êtes heureux! — Oubliez le mouchoir; j' oublierai le portrait. — La honte, qu' à vous entendre j' aurais déversée sur vous, couvrait déjà mon front. Vous le savez mieux que moi, et ce portrait l' atteste.

LE MARQ. (*avec tendresse*) Mon d'Aubigny, mon cher d' Aubigny!

LE COMT. D' Ormesson, cher d' Ormesson!

LE MARQ. Ça, la main.

LE COMT. Sur mon coeur.

LE MARQ. Et redevenons amis.

LE COMT. Pour toujours. — Mais maintenant tu vas de ce pas chez la Comtesse afin de la tranquilliser sur notre compte; — moi je cours chez la Marquise essayer d' en faire autant. — A Flambert et à Chauzel nous songerons plus tard. — Au revoir. (*ils se serrent la main avec affection. Le Comte se dirige vers la porte du fond, le Marquis vers celle à gauche qui mène à l' appartement de la Comtesse: — puis, frappé d' une pensée subite, il revient en courant après le Comte*).

LE MARQ. Pst! Pst! d' Aubigny?

LE COMT. (*revenant*) Qu' est-ce?... (*le Marquis lui prend la main, le conduit devant la rampe, et tirant de sa poche le mouchoir de la Marquise il le remet au Comte. Le Comte s' aperçoit de la pensée du Marquis, ôte à son tour le portrait de son gilet, et le remet au Marquis*).

LE MARQ. Adieu, Oreste!

LE COMT. Adieu, Pylade!

(*ils se serrent la main en se regardant d' un air de joyeuse malice*).

FIN DE L'AGE D' OR.

Lugano, Gennajo 1852.

Tu veux réussir, toi?! Ah! Ah!
— Es-tu charlatan? As-tu le dos flexible? Es-tu sans coeur?

Lettres d'un Comte Russe à un Russe.

Un Discolaccio

COMMEDIA IN 4 ATTI.

PERSONAGGI.

ETA'	
30 — 35	DIONISIO.
60 — 65	ARGIRIO.
45 — 50	CRISOFILO.
35 — 40	POMPONIO.
30 — 35	MIRAMOLINO.
25 — 30	ENRICO.
65 — 70	GIUSEPPE.
40 — 45	ALFIO.
25 — 30	GIULIA.
20 — 25	MARIETTA.
	UN SERVO.

—

In una città della Svizzera, al tempo nostro.

—

UN DISCOLACCIO

ATTO PRIMO.

Salotto mobiliato decentemente. Una porta in fondo, una innanzi a destra, e un' altra indietro a sinistra. Uno specchio sopra un tavolino; lungo le pareti scansie con libri, e carte qua e là in disordine.

SCENA I.

DIONISIO *e* GIUSEPPE.

DION. (*ajutando Giuseppe a vestirsi*) Ora la giacchetta.
GIUS. Ma non incomodatevi, Signore.
DION. Lascia pur fare a me, Giuseppe. Credi tu che un po' d' ajuto abbia a nuocere? — Allunga il tuo braccio e fallo entrare in questa manica. (*Giuseppe allunga il braccio destro*) No, il sinistro. — Bravo! — La berretta dov' è? (*va a prendere la berretta sopra una seggiola*) Ecco anche la berretta, e tu sei vestito di tutto punto.

GIUS. (*baciandogli la mano*) Benedetta questa mano, e fortunati mille volte il babbo e la mamma che composero un sì nobile cuore (*lo tocca sul cuore*).

DION. (*con tristezza*) Non parlarmi dei miei parenti — Quando penso ad essi il cuore mi si schianta.

GIUS. E perchè ?!

DION. (*con dolore*) Perchè... (*ridendo a un tratto*) Ah! Ah! Ma non t'avvedi, o Giuseppe?

GIUS. Di che?

DION. Il tuo giubbetto è a rovescio.

GIUS. E' vero. Son sei giorni che non mi vesto, e ne ho quasi perduta l'usanza.

DION. Da capo. Cavati la giacchetta (*lo sveste e lo riveste*). Ora la va egregiamente. — Provati un po' a muovere le gambe. Su dritto; — abbassa le spalle; — tieni alto il braccio, ben fermo; così. Son contento. Mi sembri un veterano dell'Impero. Viva noi, viva la scienza!

GIUS. Viva la vostra carità, e viva voi! — Mio buon signor Dottore, in che modo posso io mostrarvi la mia gratitudine?

DION. Fa meno ciarle, e sarà meglio per te e per me. Tu ti risparmierai del fiato, di cui molto abbisogni; e io non ne avrò guasto l'udito. Certi discorsi mi offendono il timpano più che una salva d'artiglieria.

GIUS. Non parlerò perchè oramai so come la pensate; ma...

DION. Giuseppe, dammi il braccio. Ch'io ti senta il polso (*gli tocca il polso*). Battute regolari, polso ottimo. Sei franco al pari di un dragone.

GIUS. Mercè vostra! — Per uno sconosciuto tanta bontà?!...

DION. Che mercè mia? — Trovai un mio simile moribondo sur una strada a tre ore dopo mezzanotte. Lo portai a casa mia, lo curai, e lo guarii. Ecco tutta la storia. Se tu vuoi ringraziar qualcuno, t'insegnerò io chi hai a ringraziare.

GIUS. E chi?

DION. Oh bella! Il bravo oste che tiene aperta la sua osteria sin tardi. S' egli mi avesse mandato via da quel caro suo tempietto appena mezz' ora prima, io non t' avrei trovato dove ti trovai; e tu in cambio di partirtene sano e salvo da questa mia stanzuccia, te ne partiresti sano e salvo egualmente dall' ospedale.

GIUS. Signor Dottore, voi siete un uomo singolare. — Oh! ma se voi non volete che io consumi il mio fiato benedicendovi con parole, io, che vi terrò sempre in cuore, consumerò il mio cuore a forza di deliziosi battiti.

DION. (*ridendo*) Diamine, Giuseppe! Fu gran peccato che tu non abbia fatto il poeta invece del muratore.

GIUS. I poeti gli intesi nominare. Ma se quei signori usano sentire come sento io ora, mi pare che dovrebbero far di gran belle cose.

DION. Animo, sbrigati. Stasera tu devi essere a casa tua, e ricordati che son sei giorni che non vi vai. Appena ritornato in te mi parlasti di nipoti e nipotini...

GIUS. Oh sì!

DION. E non ti preme di rivederli? Chi sa quanti dubbi e quanti timori a cagione della tua lunga assenza?!

GIUS. Eh! per questo non mi prendo molto fastidio. Sono avvezzo a starmene in città parecchi giorni di seguito quando c' è lavoro.

DION. Sì, sì; — ma non indugiare. — Senti, Giuseppe... (*gli si avvicina e gli mette alquante monete in mano*).

GIUS. (*rifiutando il danaro*) Signore?!...

DION. Andresti in collera?!

GIUS. Dopo quel che faceste per me?..

DION. Che cosa guadagnasti in questi sei giorni? — Niente. — E se non porti nulla a casa tua, i tuoi

potrebbero pensare che tu abbia sciupato il guadagno di una settimana all' osteria. — Vorresti raccontar loro che fosti ammalato? Se ti amano, come me n' assicurasti, ci patirebbero; e non istà bene farli patire per ciò che è passato. — Prendi, Giuseppe; — una bella stretta di mano, e a rivederci.

GIUS. (*commosso accettando il danaro*) Signore!... vi giuro che vi avrò di continuo qui dentro (*segna il cuore*). Anzi, voglio contar tutto ai miei di casa, e tutti insieme pregheremo per voi.

DION. Ciarlone!

GIUS. (*gli bacia la mano*) Siate felice! (*via*).

SCENA II.

DIONISIO *solo.*

V' ha chi scrive che il far del bene non sia che egoismo bello e buono. Io già non amo sofisticare; ma certo è che il far del bene dà tanto gusto quanto una magnifica scorpacciata allorchè si ha fame, e meglio ancora non lascia dietro a sè il pericolo d' una indigestione. — Povero Giuseppe! Dev' essere un galantuomo. — A dir il vero, se non capitava io in suo soccorso non so come se la sarebbe scampata. Forte congestione al cervello, imminente apoplessia... — E che i Catoni, i Dottoroni, i Sapientoni mi vengano a cantare che è cosa disdicevole restar buona parte della notte al bettolino! Imbecilli!! S' io non fossi rimasto al bettolino sin tardi, addio mio Giuseppe! E poi che male c' è a passar qualche ora in compagnia d' amici facilitando lo scambio delle idee mercè alquante libazioncelle a Bacco? — Capisco che chi veglia di notte guadagna poco di giorno; ed è appunto perciò che i Censori se ne vanno a dormire per tempo. Han bisogno di essere desti di bel mattino

onde accalappiare i gonzi e spennacchiare i clienti. Uh! Uh! (*crollando il capo va al tavolino ed osserva alcune carte*) Questi sei giorni di ritiro mi giovarono. Il mio lavoro è andato avanti. — Oh! Dottore! (*si picchia il fronte e si guarda d' intorno*) Ora che sei solo puoi dir forte quel che senti. Ti chiamano discolaccio, eh? (*un pò sotto voce*) Ma per cuore e per testa vali assai più di molti bacalari e barbassori a te ben noti! (*si pone a scrivere*).

SCENA III.

ENRICO e DETTO.

ENR. (*sulla porta in fondo*) Dionisio? . . .

DION. Che? Ah Enrico! (*si alza*).

ENR. Son parecchi di che non ci vediamo.

DION. Fui occupato qui (*accenna un manoscritto*).

ENR. Un tuo lavoro forse?

DION. Si, alcune mie strambe idee ... Ma come stai, dimmi? (*si stringono la mano*).

ENR. Non troppo bene.

DION. E il tuo medico non son io? Eccomi pronto colla mia scienza per quanto valgo. Che ti senti?

ENR. Di corpo non sto male.

DION. Così al diavolo per ora la mia scienza. Che cosa hai dunque? Siedi.

ENR. Non ho tempo. Son venuto a ricercarti un favore.

DION. Due, mio caro Enrico. Non siamo noi buoni amici? ...

ENR. Ma . . . non vorrei ...

DION. Avresti paura di me?

ENR. Paura di te? No. — Ascoltami. Ho bisogno, assoluto bisogno, di danaro. Io spero che tu ...

DION. Non andar tanto per le lunghe. Ti occorre molto?

ENR. Oh! mio buon Dottore! (*gli stringe la mano*).

DION. Regola generale: di quattrini ne ho sempre pochi. Vengono lenti lenti e vanno via così presti che pare un incanto. Ma al presente qualche franchetto lo possedo anch' io.

ENR. Dunque?

DION. Dunque quanto desideri?

ENR. Trecento franchi.

DION. Trecento franchi?!

ENR. E' forse troppo per te? — Ti do parola di renderteli tra una ventina di giorni al più tardi.

DION. Eh! non si tratta della restituzione. Di questa non dubito. Vien quà. (*lo conduce ad un tavolino e ne tira fuori la cassetta*). Guarda, ecco il mio tesoro. Contiamo: uno, due, tre, quattro, cinque; — uno, due, tre, quattro, cinque; uno due, tre, quattro, cinque; — uno, due e mezzo, ahi! — che fanno?

ENR. Quindici e due e mezzo, diciasette marenghi e mezzo.

DION. Cioè?

ENR. Cioè... trecento cinquanta franchi.

DION. Tienti i trecento franchi.

ENR. (*con cuore*) Dottore! ma io so che tra poco devi andartene a Zurigo, e come farai? Non ti restano che cinquanta franchi, ed è impossibile...

DION. *Oculos habent et non videbunt!* che in volgare significa: hanno gli occhi e non vedranno! (*leva dalla cassetta una carta*) Dimmi un pò: questa carta non val niente?

ENR. Che carta è?

DION. (*spiega la carta e gliela fa osservare*) Una cambialetta di cinquecento franchi.

ENR. Ah! (*dopo averla osservata*) Ma ci sarebbe un guajo.

DION. Quale?

ENR. Che non è pagabile prima di due mesi.

DION. Ti calma. Le firme sono eccellenti, e io posso avere il danaro anche subito.

ENR. Credi?

DION. Se credo?! Ho tanti amici milionarii, e vorresti supporre che nessuno di loro mi avesse a favorire? Non siamo in terra di selvaggi. Siamo in Isvizzera, in Repubblica democratica, e i sensi umanitarii vi sono all' ordine del giorno.

ENR. Sulle labbra e sulle gazzette.

DION. (*con accento di amorevole rimprovero*) E pure io....

ENR. Scusami, amico; io non accennava a te che sei di una bontà unica. Mi rincrescerebbe che per essermi stato cortese dovessi poi tu trovarti in fastidii...

DION. Non ci pensare. Cinquanta franchi gli ho in oro, altri venti gli ho qui in tasca, e mi reputo ricco. Provvederò tosto alla cambialetta.

ENR. E quando partiresti?

DION. Più presto ch' io parto è meglio. Domani o l' altro.

ENR. E i tuoi trecento franchi?

DION. Te ne scriverò a tempo e luogo; sii tranquillo. Piglîali intanto, e credi che ho piacere di averti giovato.

ENR. Dionisio, tu sei una gran brava creatura! Abbiti la mia più viva riconoscenza. Potessi io far qualche cosa per te! — Ti scrivo la ricevuta?

DION. Tira via! Tra noi amici le formalità sono ridicole.

ENR. Dunque addio. Ci rivedremo.

DION. Certo! — Vivi sano e allegro. (*accompagna Enrico alla porta in fondo. Enrico si volge, lo bacia e via*).

SCENA IV.

DIONISIO *solo*

(*seguendo Enrico collo sguardo*). Mi è caro davvero. Anch' egli sventatello, un tantin capo ameno... ma buono e bravo. — Ciancino pure i Caporioni! Quei musi arcigni, quel parlar in sentenze, quel camminar pettoruti, quel vivere a modo di pendolo mi fan ridere quando non mi movono a pietà. Son maniere studiate per guadagnarsi la stima dei balordi. Ma Enrico e io non sappiam che farne di cotesta stima. I balordi li lascio in disparte; o se si attaccano a me li chiamo per il loro nome.

SCENA V.

MARIETTA e DETTO.

MAR. (*dì dentro*) Dottore! Dottore!

DION. Oh! Marietta! — Avanti! (*le corre incontro*).

MAR. Buon giorno, Signor Dionisio.

DION. Buon dì, mia carissima Mariettuccia. Ma che significa questo miracolo? Io ne son maravigliato.

MAR. Ho fatto forse male a venire a visitarvi? Son sei giorni che non vi vedo, e temeva che foste ammalato.... o che foste partito senza...

DION. Senza venir prima a darti un bacio? — Marietta, per castigarti del tuo brutto dubbio ti voglio dar subito tre baci: uno sulla guancia destra, un' altro sulla sinistra, e il terzo sul fronte.

MAR. (*ridendo*) È un castigo che non mi dispiace. (*Dion. le dà i tre baci*).

DION. Ora dimmi: non hai incontrato nessuno?

MAR. Il Signor Enrico in fondo della scala.

DION. E che ti ha detto?

MAR. Ch' egli usciva di qui; e poi gentile gentile mi ha fatto un bel saluto.

DION. E null' altro?... Qualche paroletta maliziosa?...

MAR. Il Signor Enrico vi è amico, ed egli sa che facendo solo un lieve torto a me sarebbe come farne uno grossissimo a voi.

DION. Ma non ripeto io sempre che i discolacci son migliori le mille volte più di tutti i Metodisti e i Quietisti insieme?!

MAR. Dunque foste ammalato?

DION. Non fui mai sì sano quanto in questi giorni.

MAR. E perchè scordarvi della vostra Marietta?

DION. Un lavoro pressante...

MAR. È una scusa ch' io non accetto. Il lavoro non deve escludere l' amicizia e...

DION. E l' amore? Parli benissimo, Marietta mia. Ma tu sai ch' io non uso mentire, e quindi ti dirò... T' avverto che l' arcano lo svelo a te sola... a condizione che non ne facci discorso con alcuno.

MAR. C' è un arcano? Mi mettete paura!

DION. T' acquieta, fanciulla. Pensi tu che se fosse un arcano proprio di que' serii sarei sì pazzo da confidarlo ad una donna?

MAR. (*viva*) Che? Che?

DION. Silenzio! — Son Dottore, e ho pratica della Storia Naturale, principalmente del ramo che riguarda la tua specie. (*ridendo con bontà e stringendole la mano*) Una eccezione non rompe la regola.

MAR. Ma udiamo...

DION. Dovetti rimanermene in casa perchè ebbi un malato, un povero vecchio da curare e da assistere. Profittai inoltre del mio ritiro per andare avanti con un mio lavoro. Ecco il grande arcano spiegato, e spero che mi perdonerai la mia mancanza verso di te.

MAR. Potevate almeno darmene avviso.

DION. Ci aveva pensato, e poi amai meglio di starmene zitto con tutti.

MAR. Pregio la vostra opera caritatevole, e vi perdono. Ma un' altra volta rammentatevi ch' io esisto. Son sempre pronta a tenervi compagnia in casi simili.

DION. Tu sei un vero angioletto! (*le dà un bacio*).

MAR. Ehi! ora non merito castigo. Siete voi quegli che ha fallato.

DION. Ebbene castigami tu. Un bacio sulla guancia destra, un' altro sulla sinistra, e un' altro ancora sul fronte. Via!

MAR. Si, Signor oblioso. (*gli dà i tre baci*) Eccovi castigato.

DION. (*con anima*) Ti voglio bene di cuore!

SCENA VI.

CRISOFILO *e* DETTI.

CRIS. (*di dentro*) C' è qualcuno?

DION. Diavolo! Il Signor Crisofilo! Ora come si fa? Tu sei qui e ti poni a rischio...

MAR. A rischio di che? (*solenne*) Voi mi stimate onesta, e non mi do pensiero dei giudizii del mondo.

DION. Marietta!! (*le bacia con affetto la mano e poi va incontro a Cris.*) Signor Crisofilo, abbiate la compiacenza d' entrare.

MAR. (*si è seduta presso al tavolino; fa un inchino a Cris. e prende un libro*).

CRIS. (*a Dion.*) Siete in compagnia? (*guardando Maria con malizia*) Mi duole d' avere interrotta la vostra conversazione.

DION. Avremo tempo di ripigliarla. — In che posso servirvi, Signor Crisofilo?

CRIS. Ma... non saprei... (*piano a Dion.*) E' bellina! Me ne congratulo.

Dion. Se avete a dirmi qualche cosa che riguardi me solo, non prendetevi soggezione di Marietta.

Cris. (*piano a Dion.*) E' una delle vostre?... (*toccandosi con malizia il mento*) Briccone!

Dion. (*piano a Cris.*) E' una mia ottima amica.

Cris. (*piano a Dion.*) Così giovane?

Dion. (*piano a Cris.*) La vedete.

Cris. Dunque, mio carissimo Dottore, io son venuto qui per dirvi.... (*piano a Dion.*) E' di questa città?

Dion. (*piano a Cris.*) Sì.

Cris. (*piano a Dion.*) Non la vidi mai.

Dion. (*piano a Cris.*) Non ce n' ho colpa. (*forte*) Dunque, mio carissimo Signor Crisofilo?...

Cris. Dunque... intesi che siete per partire; anzi me n' avvisaste voi stesso.

Dion. E' vero. Domani o l' altro mi porrò in viaggio. Voi sapete che la speranza, posso dir la certezza, di ottenere un' impiego alla Biblioteca di Zurigo...

Cris. So, so; e ne son contento. Era tempo che v' aveste ad impiegare utilmente. L' ingegno non vi manca; manca la buona volontà, ma verrà anche quella. Io, che vi conosco di lunga mano, godo più d' ogn' altro per questa vostra fortuna. E' come cacio cascato sui maccheroni.

Dion. Grazie, Signor Crisofilo.

Cris. (*piano a Dion.*) Non commetterete la pazzia di condurla con voi? (*accennando Mar.*).

Dion. (*piano a Cris.*) No, ella resta qua. (*con impazienza e facendosi vento col fazzoletto*) Ubf!

Cris. (*piano a Dion.*) Bravo!

Dion. Dunque, Signor Crisofilo?

Cris. Voleva dimandarvi... ma non abbiatevene a male...

Dion. Dite su!

Cris. Mi fu riferito che alquanti mesi fa prendeste a mutuo un capitaletto... piuttosto considerabile,

DION. Le quattro mila lire di cui già vi parlai. Sapete che, atteso la vostra amicizia per me, non vi nascondo il minimo mio interesse.
CRIS. Ah! son sempre quelle quattro mila lire?
DION. Niuno può accertarvene meglio di me.
CRIS. (*piano a Dion.*) Che professione esercita?
DION. (*piano a Cris.*) Ella vive del suo.
CRIS. (*come sopra*) Ella vive del suo?!
DION. (*c. s.*) Si, Signor Crisofilo.
CRIS. (*c. s.*) Dunque sarà ricca.
DION. (*c. s.*) No, Signor Crisofilo.
CRIS. (*c. s.*) Non comprendo. E pure è bella!
DION. (*impaziente*) Tirate innanzi col vostro discorso!
MAR. (*alzandosi*) Signori, se la mia presenza vi desse fastidio, vi lascierò soli.
CRIS. (*smorfioso*) No, no, Signorina. (*la guarda con cupidigia*).
DION. Resta pur qui, Marietta. — Ci sbrighiam subito, non è vero, Signor Crisofilo?
CRIS. (*piano a Dionisio*) Per Bacco! la trattate proprio in confidenza!
DION. (*piano a Cris.*) V' ho detto che è mia ottima amica.
CRIS. Mio amatissimo Dottore, vi ricorderete che siu dall' anno scorso io vi... voi mi chiedeste in prestito quattrocento franchi?
DION. E come me ne ricordo! Dimentico talvolta i crediti; ma i debiti non ho ancora imparato a tormeli via dalla memoria.
CRIS. La memoria non basta. — Vorreste mo' che prima di andarvene avessimo a saldare le nostre partite?
DION. Vi risponderò chiaro: per ora non posso.
CRIS. Come non potete? E che cosa faceste delle quattro mila lire prese a mutuo?
DION. Pagai alcuni miei debiti; me ne servii per vivere;

e le poche lire che mi rimangono mi sono indispensabili per il mio viaggio a Zurigo e nei primi giorni di mia dimora colà.

CRIS. Pagaste dei debiti, e non vi sovveniste di me? Obbligato alla vostra amicizia! Ma chi son io per non essere considerato da voi al pari degli altri vostri creditori? — Usate gentilezze, ed ecco come vi si corrisponde! — Dottor mio, non sono per niente soddisfatto di voi.

DION. Ascoltatemi, Signor Crisofilo....

CRIS. Ascoltarvi, ascoltarvi!... Fareste meglio a restituirmi il mio danaro. — Signor Crisofilo di qua; signor Crisofilo di là; chi mi chiede cento; chi duecento; e quando si è al *tandem*, al punto della restituzione, il Signor Crisofilo resta con un palmo di naso.

DION. Ma di me, o Signore, non potete dir così. — Mi favoriste alcune volte, e non aveste mai a lagnarvi della mia esattezza. Le sommette prestatemi vi furono rese a tempo... e coi loro frutti.

CRIS. Non dico di no, ma...

DION. (*grave*) Signor Crisofilo, voi siete ricco, e io sono un povero diavolo. Ma quando, ad onta della mia povertà, mi è concesso di favorire un amico, non lo avvilisco con prediche, non esigo ricevute, non pretendo interessi, e aspetto con pazienza ch'egli sia in grado di restituirmi il poco che per buona sorte gli potei prestare. — Non mi diedi premura per quei vostri quattrocento franchi ben sapendo che averli o non averli in cassa è per voi la stessa cosa. Insieme ai molti altri che riposano nel vostro scrigno ancor essi avrebbero riposato senza che a qualcuno riuscissero di beneficio. E poi, a dirvela schietta, so che voi siete negoziante, e che con me i vostri franchi non sono male impiegati.

CRIS. Che intendereste dire? — Voi non mi pagate

che il sei per cento, interesse legale legalissimo.

DION. Io non ho fatto alcuna allusione in contrario. Avverto solo che far piacere ad un amico impiegando nel tempo stesso utilmente il proprio danaro dev' essere doppia soddisfazione.

MAR. (*viva*) Lo credo anch' io, massime quando chi deve è della stampa del Dottore.

CRIS. Cioè?...

MAR. (*con fuoco*) Ch' egli è una degna persona, a cui, s' io fossi ricca, presterei il mio senza interessi legali.

CRIS. Ah! Ah! il vostro? — Vi riscaldate? (*tra sè*) La diventa ancor più bellina!

DION. Signor Crisofilo...

CRIS. Non si parli più di questa faccenda. Mi restituirete i quattrocento franchi tosto che ne potrete disporre. Fra due... fra tre mesi?

MAR. Avreste forse in vista qualche interesse legale maggiore? Vi premono tanto!

CRIS. Siete impertinentella; ma vi scuso. (*con malizia a Dion.*) L' ottima amica... che ne dite, Dottore?

DION. Fra tre mesi vi do parola...

CRIS. Vedremo.

MAR. Come, vedremo?! Sarà così! (*Dion. cerca di quietarla*).

CRIS. (*tra sè*) La mi piace! Se potessi durante l' assenza del Dottore... Non è ricca e cascherà.

MIRAMOLINO (*di dentro cantando*) Tra la ra ra! Tra la ra ra!

DION. Senti quel matto di Miramolino!

CRIS. E chi è questo Miramolino?

DION. Non lo conoscete?! Il mio fido compagno.

CRIS. Ah! quel cattivo soggetto, quel Garibaldaccio, uno di quei di Roma! — Dottore non so come frequentiate tal sorta di gente. Vi fate torto.

DION. Mi faccio torto? E presso chi?

MAR. Presso di me, no! Io conosco benissimo il Signor Miramolino.

DION. Egli è il miglior giovine che io mi abbia mai praticato. Di un cuore senza pari.
CRIS. Sarà.
MAR. E'! Signor Crisofilo, è! Ve l' assicuriamo noi.
MIR. (*di dentro*) Si può?
DION. Avanti, avanti, gran Miramolino!

SCENA VI.

MIRAMOLINO *e* DETTI.

MIR. Miei Signori...(*saluta e corre a stringere la mano a Dion.*) Ritorno da una gita in montagna, dove mi godetti una settimana da paradiso, e subito dimando del mio Dottore. Uh!... Chi mi dice ch'eri partito; chi mi risponde che non ti si vede più; insomma niuno sa darmi esatte notizie di te. — « Si corra a casa sua! » — ed ecco ch' io appago la mia curiosità, e contento il mio cuore (*abbraccia Dion.*). Faccio riverenza alla Signora Mariettina bella.
MAR. I miei complimenti, caro Signor Miramolino.
CRIS. (*tra sè*) Villano! come se non vi fossi nè meno.
DION. (*a Mir.*) Mi onoro di presentarti il Signor Crisofilo.
MIR. (*inchinandosi appena*) Signor Crisofilo.
DION. (*a Cris.*) L' amico mio Signor Miramolino.
CRIS. (*imitando Mir.*) Signor Miramolino.
MIR. Dionisio mio, se tu sapessi quanto mi son divertito?! Ma ora sto macchinando un nuovo divertimento.
DION. E' quale?
MIR. Nient' altro che uno stupendo tiro a sei.
MAR. Un tiro a sei?!
MIR. Si, mia eccellente Mariuccia. — Ma invece di carrozza, un' elegante barchetta; in cambio di cavalli, dei potentissimi remi; — e addio silice, addio

calce, addio argilla, e planf! laggiù a fendere l'increspato azzurro del nostro delizioso lago.

MAR. Ci verrei volontieri anch' io, ma questa volta proprio non me ne posso cavar la voglia.

CRIS. Voi? Insieme a giovinastri?

MIR. Signor Crisofilo, dacchè Signor Crisofilo vi chiamate, sarebbe un delitto se la Signorina venisse a starsene allegra con noi?

CRIS. Non dico delitto... ma...

MIR. Lo senti, Dottore? — Tutti e sempre gli stessi questi Signori... Filosofi! — Do loro il nome di Filosofi per non intitolarli altramente.

CRIS. Come entro io coi Filosofi?!

DION. (*ridendo*) E' un suo modo d'esprimersi.

MIR. (*a Dion.*) Dunque, si concerta questo spasso in barca?

DION. Sai che l'allegria è la mia vita.

CRIS. Ma, Dottore, quando comincerete a far giudizio? (*guarda con cupidità Mar.*)

MIR. Prima la Morte e poi il Giudizio. — E voi, Signori, che credete di aver giudizio, siete morti prima di morire.

MAR. (*accorgendosi delle continue occhiate di Cris.*) Amici, bisogna che me ne vada, e vi saluto.

DION. Che? Te ne vai?

CRIS. (*smorfioso*) Così presto?

MAR. (*a Cris. con dispetto*) Sì! — (*a Dion.*) Verrete a trovarmi? — Io v' aspetto.

MIR. Vi stringo la manuccia, gentil Venerina.

CRIS. (*tra sè*) Che parolacce!

MAR. Signor Miramolino, divertitevi bene sul lago.

MIR. M' incresce che non siate della brigata. Avremo da forse quattro o cinque donnine, ma non così amabili come voi.

MAR. E chi sono?

MIR. (*accennando Cris.*) Ts!

MAR. Vi riverisco, miei Signori.
DION. Non dubitare, Marietta; verrò a restituirti la visita.
MAR. (*s' inchina e via*).

SCENA VIII.

DIONISIO, MIRAMOLINO, CRISOFILO.

MIR. Fior di fanciulla! (*a Dion.*) Le voglio bene anch' io, guarda.
DION. Ne ho piacere, E chi non l'amerebbe?
DION. (*tra sè*) Le corro dietro. (*forte*) Dunque, Dottore, siamo intesi. Già prima della vostra partenza ci riparleremo.
DION. Senza fallo.
CRIS. I miei saluti per ora. (*toccando il capo a Dion.*) Testa a partito che n' è tempo!
MIR. Signor Crisofilo, la mia stima.
CRIS. (*tra sè*) Non so che farne. (*saluta, e, accompagnato da Dion. sino alla porta, via*).

SCENA IX.

DIONISIO e MIRAMOLINO.

MIR. Respiro! — Ma che cosa hai tu a partire con quel?...
DION. Rispettalo! E' un mio creditore.
MIR. *O dira creditorum facies!* O faccia antipatica del creditori! — Sentiva io certo non so che... — Ora me lo spiego benissimo: tu sei il dare, ed egli è l'avere. E di che razza?
DION. Il Signor Crisofilo? E' uno de' miei protettori; e se talvolta mi anticipa danaro, me lo anticipa sempre legalmente.
MIR. Ah! di quei dal sei per cento, e col sermoncino

di giunta. Abbondanze! — Dunque si va sul lago sì o no?

DION. Me lo dimandi ancora? Non desidero altro.

MIR. Ebbene usciamo, e presto in cerca degli amici e delle belle. Ce la vogliam godere un mezzo mondo...

DION. Alla barba...

MIR. Dei Filosofi!

DION. Alla barba dei Filosofi! — E viva noi!

MIR. E viva sempre noi e l'allegria! — Andiamo.

DION. Aspetta che mi faccia un tantin bello.

MIR. Fa pure, ma spacciati.

DION. (*va dinanzi allo specchio e si rassetta*).

MIR. (*intanto canta*):

« Che resta al bandito
Da tutti sfuggito
Se manca il bicchier? »

DION. (*mentre sta rassettandosi canta egli pure*):

« Giochiamo, chè l'oro
E' vano tesoro;
Qual viene sen va. »

MIR. e DION. (*insieme*):

« Amiam, chè la vita
Ci fa più gradita
Ridente beltà. »

DION. Eccomi in ordine. — Dopo sei giorni di quiete, ce ne vuol uno di movimento. Andiamo, Miramolino (*prende sotto-braccio Mir. e ambedue via*).

FINE DEL PRIMO ATTO.

ATTO SECONDO.

Sala ricca ed elegante nel palazzo di Argirio. Libri e giornali sparsi sui tavolini.

SCENA I.

ARGIRIO, POMPONIO, CRISOFILO

(*seduti sopra seggioloni di gran lusso*).

ARG. Pur troppo è così! Tutti discorrono, tutti predicano, e la nostra povera causa va l'un di peggio che l'altro.

CRIS. Mio caro Signor Argirio, se tutti fossero come voi, come noi, ora non ci troveremmo a sì mal partito. Ma ciascuno invece pensa a sè, vuole il suo per sè; — e a che mai si può riuscire? Al tristo stato in cui siamo. I nostri avversarj trionfano, e noi, depressi, avviliti, chi sa dove finiremo!

ARG. (*a Pomp.*) Dunque, Avvocato, dateci un buon consiglio.

POMP. (*con importanza*) Punto primo: quegli il quale desidera essere capo di una fazione deve avere un giornale che spanda le opinioni che si vogliono far predominare.

CRIS. L'Avvocato Pomponio dice bene: un giornale è indispensabile.

ARG. Ma il giornale l'avevamo, ed è caduto.

POMP. E perchè lasciarlo cadere?

CRIS. Bisognava sostenerlo, non v'ha dubbio.

Arg. Bisognava sostenerlo? Ma con quali sussidii?
Cris. Sicuro, i sussidii?
Pomp. Voi siete ricchi, strariechi, e con poche lire...
Arg. Come? Con poche lire? Ma ne spesi io poche per quel vostro giornale?
Cris. Il Signor Argirio ha ragione. Poveretto! so ben io quel che gli costò.
Pomp. Finchè si spese, il giornale stette a galla, e il Signor Argirio e i suoi amici non si lamentavano. Tutto a un tratto c' entrò di mezzo la spilorceria. Più dell' idea si ebbe caro il danaro. Mancò il compilatore, cessò il Foglio, e il partito contrario rise da prima, e poi fieramente levò la testa.
Cris. L' Avvocato non ha torto. Nel più bello si calarono le vele e....
Arg. E perchè, Signor Crisofilo, non ci ajutaste un pò anche voi?
Cris. Io?! Io son radicale, radicalissimo; ma per un paese che non è al tutto il mio... Qua son sempre forestiere... non mi conviene immischiarmi attivamente nelle cose vostre. — (*si volge con grazia a Pomp.*) Avvocato garbatissimo, avete detto il punto primo, vorreste compiacervi di dire il punto secondo?
Pomp. (*con importanza*) Chi desidera imperare esclusivamente in una Repubblica deve mostrarsi magnifico. Di quando in quando far feste; convitare spesso i più Autorevoli; e ad ogni momento corteggiare il Popolo e trarre a sè con opere studiate di Carità, di Filantropia i meno facili a lasciarsi dimesticare.
Cris. L' Avvocato Pomponio non ha la veduta corta; i suoi insegnamenti mi pajono ottimi. E a voi, Signor Argirio?
Arg. Approvo pienamente la massima del nostro amico; ma... mi capite...
Cris. Se vi capisco? Anch' io alla fin fine la penso come voi. — Le idee son belle e buone; ma oggidì

non si sa quel che possa succedere dalla mattina alla sera. La politica è un elemento assai variabile, e ciò che si possiede... è ciò che si possiede. Oh! in questo siam perfettamente d' accordo.

POM. (*con importanza*) Se siete in questo perfettamente d' accordo, è inutile, o Signori, che vi lamentiate dello stato in cui ci troviamo. — Volete che ciascuno faccia sacrificio del suo, e voi non mettete mano al vostro. Dite che un giornale è indispensabile, e non vi curate di mantenerlo. Sapete che si guadagna il Popolo con la liberalità e con le cortesie, e di continuo tenete chiusi i vostri scrigni e le vostre porte. — Signori miei, permettetemi che vi dia un parere, e sarà l' ultimo.

CRIS. Udiamo. Già per dar pareri l' Avvocato Pomponio vale una California.

POMP. Statevene chiotti chiotti, e rinunciate affatto alla voglia di soprastare, di imporre. Voi avete i vostri campi, i vostri capitali; ebbene, coltivate i campi e mettete a frutto i capitali. Questo è il miglior consiglio ch' io vi sappia suggerire, e procurate di mandarlo ad effetto.

ARG. Ma, Avvocato mio...

CRIS. Non inquietatevi, Signor Argirio. L' Avvocato ha certe viste che mi vanno a genio. Io lo stimo assai, e seguirò l' eccellente suo consiglio.

ARG. Voi farete quel che vi tornerà meglio. Quanto a me non posso rinunciare a ciò che da gran tempo mi sta a cuore. Amo il Progresso, e mi vanto Umanitario.

CRIS. Che nobili sensi!

POMP. Ma i sensi non bastano...

ARG. E opererò anche al bisogno. — Intanto voi, Avvocato, accingetevi a scrivere un giornale che abbia un titolo simpatico, attraente. Ricercheremo un buon numero di associati, e purchè non vi per-

diate come al solito in utopie, in cose che non hanno a che fare col nostro Paese, ho ancora speranza che riusciremo a bene.

Pomp. Voi parlate egregiamente; ma ci sarebbe una difficoltà.

Arg. Quale?

Pomp. Che io non potrei senza una forte ricompensa intraprendere un lavoro che mi distornerebbe dalle mie occupazioni, e recherebbe danno ai miei interessi. — Ora, se vi preme che la nostra causa avanzi, non dovete badare allo spendere, e forse io... Io son padre di famiglia, e mi farei coscienza del non guadagnare per il mio sangue.

Cris. Bravo, Pomponio; così mi piacete! — La Politica è un' Idea e la Famiglia è un Fatto. — Per mezzo della Politica giungeste un pochino ad alto, e al presente avete l' obbligo di attendere al bene di casa vostra.

Arg. Signor Crisofilo, voi siete il panegirista dell' Egoismo! Questa vostra dottrina mi fa male. L'uomo di cuore deve avere sempre la mira non tanto al proprio utile, quanto a quello de' suoi simili. Almeno io pensai, penso, e penserò così.

Cris. E voi pensaste, pensate, e penserete ottimamente.

SCENA II.

SERVO (*in ricca livrea*) e DETTI.

Serv. Il Signor Dottore Dionisio.

Arg. Dov' è?

Serv. Passeggia nel giardino.

Arg. Fatelo entrar subito.

(*Servo via*).

SCENA III.

ARGIRIO, POMPONIO, CRISOFILO.

CRIS. Che? Il Dottor Dionisio?

ARG. Quale maraviglia? Egli è uno de' miei buoni amici.

POMP. Non è egli amico di noi tutti?

CRIS. Diceva così per dire. Io lo amo e lo stimo. Lo conosco da molti anni in qua, e, la resti fra noi, gli feci spesso del bene. Ma...

ARG. Vi sarebbe forse contro a lui?!...

CRIS. Nulla! — Ma...

ARG. Signor Crisofilo, queste vostre dubbiezze m' indurrebbero a sospettare... Spiegatevi.

CRIS. Voi sapete ch' egli ha la riputazione di discolaccio. I suoi costumi... le sue amicizie... — e però mi son maravigliato...

ARG. So ch' egli conduce una vita più tosto svagata; ma anch' io lo conosco di gran tempo, e quanto all' onestà metterei per lui la mia mano nel fuoco. Mi furono riferiti alcuni suoi fatti che l' onorano assai. In oltre è uomo di talento, di spirito, e in ogni occasione si mostrò amante del suo Paese e del Progresso.

CRIS. Potreste anche aggiungere senza paura di sbagliare che il nostro bravo amico è un famoso Comunista.

ARG. Intendereste dire Umanitario?

CRIS. (*ridendo*) Sì; il Dottore che è scapolo, vorrebbe in comunanza la umanità femminile degli altri. Ah! Ah! — Ma, come dite voi, egli è un' eccellente creatura. Se non avesse certe pratiche... Basta, so quel che so...

SCENA IV.

DIONISIO e DETTI.

DION. Argirio, buon giorno; — Pomponio, ti saluto; — Signor Crisofilo, vi riverisco.

ARG. Sii il ben venuto, Dottore. — Che ci ha di nuovo?

DION. Niente. Già sai che di Giornale non ne leggo. Al più qualche Appendice, qualche Varietà; ma alla politica diedi addio. E, a dire il vero, non me ne trovo malcontento. Occhi e fiato risparmiati. Si son viste tante e tali cose da scapricciare il più voglioso.

ARG. Dunque a tuo giudizio non ci dev' essere speranza?...

DION. Speranza?! — Mio caro Argirio, io ho un mio modo di vedere: il mondo d' oggidì a un di presso è come quello dei tempi passati. Di quando in quando Febbri, Convulsioni, Emorragie, e poi da capo, si torna allo stato normale. — Vi son dei bravi medici che intendono la natura dei popoli, e la sanno curare mirabilmente.

ARG. Se io non ti udissi con queste mie orecchie non potrei persuadermi che sei tu che parli in cotal guisa.

CRIS. Dottore, mi fate fremere!

DION. Amici miei, credete a me. Oramai ho tanta esperienza degli uomini...

CRIS. E delle donne?

DION. (*serio*) Oramai ho grandissima esperienza di questo mondo... e quindi mi contento di far spessi brindisi alla calma, alla tranquillità e alla pace. — Ciò non di meno ove appena occorresse saprei rinunciare alle mie teorie. Mi conoscete.

ARG. Qui la mano! — Hai la testa un pochino guasta, ma il cuore l'hai buono. Non è vero, Avvocato?
POMP. Oh sì! Il nostro Dionisio si picca di essere stravagante.
CRIS. Se non avesse questo difettuccio sarebbe un giovine impareggiabile. — Stringiamocela anche noi, Dottore.
DION. Argirio, se puoi disporre di un quartin d'ora, bramerei parlarti.
ARG. Quando vuoi.
CRIS. Dunque vi lascio.
DION. Ma non andate via per me.
POMP. Dionisio, devo parlarti anch'io. Ci vedrem più tardi.
DION. Dove?
POMP. Verrò a casa tua. — Ebbi risposta...
DION. (*vivo*) Oh!! Buone nuove?
POMP. Se ne discorrerà.
CRIS. Signor Argirio... (*saluti e strette di mano*).
ARG. Amici, agli ordini vostri. — Avvocato, ragioneremo poi della nostra faccenda. Per carità non gettiamoci in terra! (*Pomponio e Crisofilo via*).

SCENA V.

ARGIRIO *e* DIONISIO.

DION. Mio Argirio, ti dimando un favore.
ARG. Parla.
DION. Tu sai ch'io sono aspettato a Zurigo per quell'impiego che vi otterrò e che nel presente mio stato m'è di gran soccorso.
ARG. So, e t'assicuro che ne ho piacere. Sei un bravo giovine, e meritavi di trovar bene.
DION. Ma...
ARG. Che c'è?

DION. Ma per andare a Zurigo ci vuol danaro.

ARG. Danaro?!

DION. (*mostrandogli una carta*) Ho qui meco una cambialetta in piena regola di cinquecento franchi, che mi sarà pagata tra due mesi. Cerco di esitarlà ora. Fui da cinque o sei amici ricchi, e non uno si degnò di compiacermi.

ARG. E perchè?

DION. Perchè tutti a un tratto diventarono poveri.

ARG. Mio carissimo Dottore, volontieri ti servirei io... ma...

DION. Che c'è?

ARG. Ma non ne sono in condizione.

DION. Non ne sei in condizione?

ARG. No. — Ho tanti impegni... comprai dei fondi, faccio murare, e poi una filza di negozii, di traffici... e va dicendo. Se tu sapessi...

DION. Dunque?

ARG. Dunque... un'altra volta. Scusami, ve'.

DION. Tu ricchissimo non puoi?

ARG. Non è tutto oro quel che luce.

DION. Una sì lieve somma?... Ma tu sei povero al pari di me.

ARG. Non dico questo... ma ora proprio... capiti in mal punto.

DION. Ad un tuo amico da tanti anni tu rifiuti?...

ARG. Mio caro, t'ho spiegato...

DION. (*con impeto*) Che siate quasi tutti così, voi altri ricchi?! Quasi tutti senza cuore?!

ARG. (*risentito*) Ma io...

DION. (*con isprezzo*) E c'è ancora chi crede alle tue parole, chi ha fiducia in te?! — Quali sono i tuoi meriti?! — Tuo padre ti lasciò dell'oro, ne accumulasti, e... Dimmi, se tu non avessi dell'oro, che cosa saresti?

ARG. (*indegnato*) Dottore?!...

DION. (*con fuoco crescente*) E le tue ricchezze come le adoperi? — Danaro fa danaro! Ecco il tuo scopo. No, hai un altro scopo: sei ambizioso, e vorresti primeggiare, star sopra i tuoi Concittadini! (*con sarcasmo*) Tu?!... Ah! Ah! — Eh via!! — Io non t'invidio i tuoi capitali, il tuo palazzo, i tuoi giardini, questo lusso che ti circonda. — Tu, colmo d'ogni bene di fortuna, non hai voluto ajutare un'onesto giovine, che ti chiedeva, non danaro in prestito, ma solo un'anticipazione guarentita da valida carta! (*mostra la cambiale*). Tu a me, che chiami amico e che nel fondo dell'animo tuo non puoi a meno di stimare, hai negato ciò che io, benchè povero, non avrei forse negato ad uno sconosciuto! — E quando vi si strapperà, o impostori ambiziosi, la maschera con cui coprite la vostra inettitudine, la vostra vigliaccheria, la vostra avarizia?!

ARG. (*adirato*) Io non posso tollerare!...

DION. (*con forza*) Ch'io ti dica il vero?! (*con riso amaro*) Le mie parole ti bruciano, eh? — Io stolto! Ricorrere a te? Supporre in te generosità, amicizia? — E voi fate professione di Fede Umanitaria?! Ma l'esempio?... Ma le opere?... — Ben comprendo perchè con tali Capitani la vittoria è sempre dal lato nemico. — Vanità e Vanità!! — Cuore?... Cuore non mai!!

SCENA VI.

GIULIA e DETTI.

GIUL. Mio Zio, c'è il vostro architetto che ha gran premura di parlarvi. Egli vi attende nel Parco presso alla statua della Consolazione.

ARG. (*salutando mortificato*) Dottore... Giulia, vado. (*via*).

SCENA VII.

GIULIA e DIONISIO.

GIUL. Voi eravate adirato contra mio Zio?

DION. Sì, Signora Giulia. Mi lasciai trasportare agl' impeti del mio focoso carattere.

GIUL. E si può saperne il motivo?

DION. Per la prima volta l' ho pregato di un favore, che facilmente mi poteva accordare, ed egli me lo ha negato.

GIUL. Qual favore?

DION. Non ho vergogna a dirvelo. Desiderava che mi anticipasse cinquecento franchi sopra una mia cambialetta, la quale va pagata fra qui e due mesi...

GIUL. Ed egli rifiutò?...

DION. Sì, o Signora.

GIUL. Non so comprendere...

DION. Comprendo io.

GIUL. (*viva*) Cioè?

DION. Siete sua nipote, ed è meglio ch' io taccia.

GIUL. Signor Dionisio, voi sapete che vi stimo, che ho amicizia per voi...

DION. Mi onorate troppo.

GIUL. Permettereste ch' io supplissi alla mancanza di mio Zio?

DION. Voi?!

GIUL. Sì, io. — Eravate pur disposto ad aver obbligo con mio Zio; e forse perchè sono donna non vorreste aver obbligo con me? Sdegnate di essermi amico?

DION. Ma, Signora...

GIUL. Dottore, io sono vedova, ricca, e padrona del mio. — Non fate complimenti. Quel che vi offro, ve l' offro di buon cuore.

DION. Tanta generosità... mi commove. — Ma per che modo mi sono io meritato la vostra benevolenza?

GIUL. Da qualche tempo ho il piacere di conoscervi, non è vero? — Alla prima sentii simpatia per voi. Dopo, le vostre belle qualità, e il bene che da persone degne intesi di voi resero più vivo il mio primo sentimento. Signore, io vi amo... come potrebbe amarvi il vostro miglior amico.

DION. Signora Giulia... che cosa rispondervi?... Sono confuso... — Vi ringrazio con tutto l'animo mio dell'amicizia vostra... e vi protesto...

GIUL. Ebbene, accettate la mia offerta? — So che dovete partire... e in viaggio... La vostra cambiale cedetela a me.

DION. Quanto m'è dispiaciuta la durezza dello Zio, altrettanto sono sensibile alla bontà della Nipote, a cui da ora innanzi serberò un posto nel mio cuore. Ma, Signora Giulia, perdonatemi se io pure alla mia volta mi faccio colpevole di un rifiuto. Non è per orgoglio... non è per non volervi essere riconoscente... no...

GIUL. (*rincresciosa*) Per che?...

DION. Non più, ve ne prego. Ci son certe cose... non so esprimermi... Insomma... vi rendo grazie, e... non accetto.

GIUL. (*con dolore*) Come volete. — Ma ricordatevi di me, e siate sicuro che in me troverete sempre una sincera amica.

DION. (*le bacia con passione la mano*). Giulia!!...

GIUL. (*con amore*) Ci rivedremo prima che partiate?

DION. Ne ho il desiderio e la speranza!

GIUL. (*con passione*) Dionisio!!

DION. (*le bacia di nuovo la mano, le s' inchina, e presso ad uscire si volge e la guarda con amore*).

(*via*).

SCENA VIII.

GIULIA *sola.*

(*seguendo Dion. collo sguardo*) Io l'amo!... Ed egli? (*sta un po' pensosa, e poi sospirando*): Ma?!...

FINE DEL SECONDO ATTO.

Salotto come al Primo Atto.

SCENA I.

DIONISIO *solo*

(*seduto presso al tavolino, tristo e pensoso*). Giulia! — Non posso tormela dal pensiero! (*con dolore*) Oh! io l'amo! — (*si alza con impeto*) Perchè mai ricorsi a te, uomo avaro? — Io non mi sarei scontrato in quell'angelica creatura; non le avrei tenuto discorso di suo Zio; ella non si sarebbe così amorosamente espressa meco; e ora il mio cuore non sanguinerebbe. — C'è una fatalità a questo mondo! — Jeri volli rivederla, le volli parlare, e... Mio Dio! (*si preme il cuore*) E Marietta? Ch'io rinunci a lei? Ch'io le sia cagione di tanto dolore? — Abbandonare la mia dolce amica a cui da gran tempo son caro più che un fratello?! — Lungi da me sì straziante idea! — Io non le feci mai alcuna promessa; forse la ingenua fanciulla non spererà in un avvenire di più stretti legami tra noi due... Ma noi ci amavamo... ella mi ama tuttora!... — Se avesse solo a sospettare?... Oh! ella generosa farebbe sagrifizio del suo amore! — (*va a sedersi, poi con un gesto di rabbia dolorosa*) Giulia! Io sono un disgraziato! (*resta malinconico col capo tra le mani*).

SCENA II.

MIRAMOLINO e DETTO.

MIR. (*tra sè guardando Dion.*) La tristezza continua! (*si avvicina a Dion. pian piano, gli prende la mano e gli dà un bacio*) Dionisio?!...

DION. (*come risvegliandosi a un tratto*) Ah! sei tu, Miramolino? Era sopra pensiero.

MIR. Male.

DION. E perchè?

MIR. Perchè i pensieri son nemici dell' allegria. Dunque ripeto: male.

DION. Che vuoi? Non sempre si può essere di buon umore.

MIR. Non sempre, capisco. Ma sin da jeri ti venne addosso tale malinconia da mettere paura, e sembrami che non cessi, e che non sì presto ti voglia lasciare.

DION. Oh! la si passerà anche questa come ne passarono dell' altre.

MIR. Speriamo.

DION. (*si alza con vivacità, si butta indietro i capelli, e con sorriso ironico*) Ho un naturale felice io!

MIR. Sì sì; ma il fatto è che jeri ci rattristasti tutti quanti. La nostra festa aveva l' aria d' un mortorio. Di vino se ne bevette poco; i canti uscivano a stento dalla gola; e le nostre belle ci fecero l' effetto di statue. Che giornataccia!

DION. Me ne spiace per la compagnia.

MIR. E pure se tu sapessi quel che si disse e si dice di noi per la Città, e di te principalmente, circa la nostra brutta baldoria di jeri?

DION. Che?

MIR. A udirli, i Signori Filosofi, parrebbe che noi avessimo sconvolto il mondo. — Giovini con donne, sul lago, a schiamazzare, a crapulare, che so io? E un Dottore poi sempre in mezzo agli stravizzi, ai disordini; non aver alcun rispetto al suo grado; non curarsi del cattivo esempio? Brr! — Facesti bene a venirtene subito a casa e restarvi. Altrimenti ti sarebbe saltato il ticchio di rispondere loro come vi sei solito, e col tuo umoraccio in corpo figuriamoci quante parole di fuoco!... Ma io presi le tue veci. Non risparmiai lingua, nè gesti. Son della tua scuola, sai.

DION. E che m' importa di quegl' imbecilli?! Dicano ciò che vogliono; non ho voglia io di modellarmi sul loro stampo. (*passeggia inquieto*).

MIR. (*andandogli dietro con amore*) Dionisio?... Un qualche travagliuzzo ti mette in pena... Non sono io più il tuo Miramolino, il tuo amico? — Confidati a me; forse potrò recarti sollievo.

DION. (*lo guarda e con affetto gli prende la mano; — sta un po' pensoso e poi con dolore*): Io amo!!

MIR. Tu ami? E a me la conti? Facciam vita insieme, e non vuoi ch'io sappia che la tua Marietta?...

DION. Marietta?!...

MIR. Sì, ella! — Ma il tuo amore per quell'eccellente fanciulla non ti fu mai cagione d' inquietudine, di tormento. E ora cominci anche tu a spasimare all' usanza di tutti gl' innamorati? — Già tosto o tardi lo strale di Cupido deve ferire e far soffrire.— Su, allegro, Dottore. Chi t' impedisce d' amarla? Ella pure ti vuol bene.

DION. (*sospira*) Ah, Miramolino!...

MIR. Che cosa? Ci sarebbero novità?

DION. (*con dolore*) Io amo un' altra donna!

MIR. (*vivo*) Un' altra donna?! Tu ami un' altra?! (*gli pone le mani sul viso, lo considera attenta-*

mente, e poi con gravità) Dionisio, parli sul sodo? Tu non ami più Marietta?

DION. *(quasi risentito)* Io non l'amo più?!

MIR. Viva la potenza del tuo cuore! — Vorrei sapere come si fa ad essere innamorato di una donna mentre si sospira per un'altra? *(con amarezza)* Dottore?!...

DION. Non affliggermi maggiormente coi tuoi rimproveri. Io riconosco tutta la mia colpa; ma... *(con fuoco)* Dio buono! Posso io comandare ai miei affetti? Posso io non sentire quel che sento? — Miramolino, la natura umana è debole... *(con anima)* Sì, Marietta mi è cara; ma una nuova passione mi s'accese malgrado di me nel cuore. Con Marietta sarei contento; con l'altra sarei felice, beato! — L'amicizia, il dovere mi spingono verso l'una... ma Giulia mi trae a sè, m'incanta!

MIR. Giulia tu dici?! La nipote del Signor Argirio forse?

DION. Sì!

MIR. E Giulia ti ama?

DION. Credo!

MIR. Povera Marietta! *(un momento di silenzio)*.

SCENA III.

POMPONIO, CRISOFILO e DETTI.

CRIS. Dottore, buon dì.

DION. Buon giorno, Signor Crisofilo. — Pomponio, ti aspettava.

CRIS. Ho incontrato il nostro amico, e non avendo io che fare son venuto ad accompagnarlo.

DION. Bene! *(a Pomp.)* Tu vuoi discorrer meco di quella faccenda?

POMP. Sì. — Odi.

(Pomp. e Dion. parlano tra loro in disparte).

CRIS. (*tra sè*) L'ottima amica non c'è. Sperava di ritrovarla. In cambio questo Signor Miramolino mi capita sempre tra i piedi.

MIR. (*tra sè*) Questo Signor Crisofilo non mi va per nulla a' versi.

POMP. (*sottovoce a Dion.*) Fa buon animo!

DION. Miramolino, senza cerimonie: l'Avvocato desidera parlarmi...

MIR. Vado, vado. — Ma tieni a mente... (*gli parla all' orecchio*).

CRIS. (*tra sè*) Ella non sta sempre con lui. Meglio! Andrò a casa sua. — Domandate ed otterrete; picchiate e vi si aprirà. Alla peggio, con un po' di... (*fa strisciare l' indice sul pollice*) La pioggia d'oro non è poi quella favola che si crede.

MIR. (*scostandosi da Pomp. e stringendogli la mano*) Pensaci sopra. — Signor Crisofilo, venite?...

CRIS. Eh! io non vengo dalle vostre parti.

MIR. Obbligato! — Son vostro, Signori. (*saluta e via*).

SCENA IV.

DIONISIO, POMPONIO, CRISOFILO.

POMP. (*a Cris.*) Mi pare che non lo vediate di buon occhio il Signor Miramolino.

CRIS. A dirvi il vero, non so capacitarmi come il nostro Dottore lo abbia in tanta affezione.

DION. (*vivo*) L'uomo va giudicato dalle sue opere, e le opere di Miramolino io le so.

CRIS. Sì, sì, ma ho in idea che egli...

DION. (*più vivo di prima*) Signor Crisofilo, Miramolino è mio amico...

CRIS. Sia pure. — Intanto vi lascio coll' Avvocato. (*andando via, tra sè*) Se mi riescisse di portargliela via! E' un bocconcino squisito, e mi sa male

che se l' ingoli cotesto discolaccio. (*presso alla porta*) Miei carissimi, ci rivedremo. (*via*).

SCENA V.

DIONISIO *e* POMPONIO.

POMP. (*additando Cris.*) Che anguilla!

DION. Sì; ma egli è ricco, e ciascuno s' inchina a lui. Anch' io son costretto di picchiare alla sua cassa.

POMP. Ci vuol giudizio, mio Dionisio; bisogna cambiar vita.

DION. (*ridendo*) I consigli son buoni...

POMP. La difficoltà è di metterli in pratica. — Ma veniamo a ciò che ora più importa. — Tuo padre rispose all' ultimo mio scritto.

DION. Me lo dicesti.

POMP. Non ti voglio mostrare la sua lettera. Egli è assai indegnato.

DION. Mio padre?!... Ah!! (*si pone agli occhi il fazzoletto dando segni di forte commozione*).

POMP. (*con ostentazione*) Dottore, son molti anni che tra noi v' ha simpatia di pensare e cordiale amicizia. Quindi a me è permesso dirti quel che forse ti spiacerebbe d' intendere da altri.

DION. T' ascolto.

POMP. Tuo padre non ha torto del tutto...

DION. Come?!

POMP. Esamina un po' la tua vita passata e la presente. Che facesti, che fai?

DION. Io?!... — Seguita.

POMP. Non sei tu quasi un figliuol prodigo? Non ti chiamano tutti discolaccio? Perchè non trarre profitto dai tuoi studj, dal tuo ingegno? Perchè non corrispondere alle premure dei tuoi parenti?

DION. (*con angoscia*) Alle loro premure?...

POMP. E vorresti e potresti negare? Tu sei Dottore, e a chi devi questo tuo bel grado se non al padre tuo? — La professione del medico è onorifica, lucrosa; e tu invece te ne stai colle mani alla cintola, e continui ad essere d' aggravio ai tuoi.

DION. Pomponio, sono a te note tutte le circostanze della mia famiglia?

POMP. Credo di sì.

DION. E se esse ti son note come puoi tu ora addossarmi colpe, delle quali non mi sento punto reo? — Avvocato, tu nascesti povero; — io nacqui ricco, crebbi tra gli agi e il lusso, e ho tuttora diritto di pretendere ad una parte di quanto mio padre ereditò dagli avoli miei. Io son Dottore, ma lo sono perchè volli io! A mio padre non devo che la vita, e una straordinaria continuazione di dolori. (*si asciuga gli occhi*). Io son Dottore, sì; ma non vendo le mie cure. Forse costretto dalla necessità imiterei l'esempio di molti, e ai poveri infermi ridarei la salute a condizione di privarli del poco indispensabile alla loro sussistenza. — (*con fuoco*) Finchè mio padre, non eccitato dall' amore, ma forzato dalle Leggi, provvederà a me; finchè egli non abbia dato fondo al suo patrimonio; finchè mi resterà del mio e la speranza di averne nell' avvenire, non m' adatterò mai al mestiere di giovare ai soffrenti per la sola mira di ricavarne utile.

POMP. Tu la pensi in un modo assai differente dagli altri.

DION. (*con sarcasmo*) Ed è appunto per questo mio diverso pensare che io sono un discolaccio, e voi siete i filantropi, i saggi, i sostegni dell' Umanità!

POMP. Dunque secondo te non si dovrebbe far nulla a questo mondo?

DION. (*vivo*) E faccio nulla io?!.... — (*freddo*) Dimmi, Pomponio: tu eserciti l' Avvocatura; ma se i

tuoi clienti non ti avessero a pagare, continueresti ad esercitarla? — No. — Ebbene per chi la pratichi tu questa tua professione? Per l' utilità de' tuoi simili, o per il tuo proprio interesse?

Pomp. Ma io campo di essa, e ho la mia famiglia da mantenere.

Dion. E io che non sono ancora ridotto a dover vivere della mia Medicina, — io che non ho famiglia, — io mi merito il nome di discolaccio e il biasimo generale perchè quando assisto un malato ne rifiuto la ricompensa, perchè quando visito un miserabile lo soccorro della mia opera e del mio danaro?!

Pomp. Hai bel dire; ma non sarebbe meglio che tu avessi a rallegrare i tuoi parenti procacciandoti uno stato ragguardevole e di qualche indipendenza? — (*con affettata sensibilità*) T' assicuro che la lettera di tuo padre mi commosse, mi fece piangere.

Dion. (*con fuoco*) La ti fece piangere?! (*smanioso va alla porta, la chiude, poi prende Pomp. per la mano, e a bassa voce*) Ah! tu conosci quell'uomo, lo conosci intimamente, e ti lasci commovere dagli studiati suoi guai, dai finti suoi lamenti? La stilla di sudore del carnefice è dunque su te più potente che le lagrime della incolpevole vittima?! — E io forse non patii e non patisco per le sue inaudite?... — Mio padre?!... — Oh! te ne scongiuro, non tornarmi avanti crudeli ricordi!

Pomp. Ma in fine, quali consolazioni gli recasti?

Dion. (*esasperatissimo*) Sei tu che parli? Tu mio amico sin dall' infanzia? Tu consapevole de' miei atti? — Quali consolazioni?!... (*solenne*) Il mio passato me l' ho tutto dinanzi! — Avvocato Pomponio, specchiati in me! Io fui sempre uomo d' onore e di cuore; e ogni padre dev' essere felice d' avere un figlio di cuore e d' onore!!

Pomp. (*confuso*) Dionisio...

DION. (*quasi piangendo*) Non avrei mai immaginato che tu potessi mal giudicare la intemerata mia vita. — E' un nuovo dolore che io procurerò di scordare come molti altri fra le Feste e all' Osteria. (*va ad aprire la porta*).

POMP. Dottore, scusami... io non credeva...

DION. Avvocato, addio.

POMP. (*gli stende la mano*).

DION. (*la rifiuta*) Tu non mi sei amico.

POMP. (*assai confuso*) Addio. (*via*).

SCENA VI.

DIONISIO *solo*

(*quasi fuori di sè va a sedersi presso al tavolino e piange*). Non uno! E quegli era mio amico! — (*pausa*) Eccoli gli uomini! Ti riprendono, ti umiliano perchè sei buono, generoso. — Vili, mille volte vili!! (*pausa, e poi alzandosi vivamente*) Oh sì! sarò anch' io come loro. Viltà per viltà, cattiveria per cattiveria, guerra per guerra! (*ridendo e piangendo in pari tempo*) Ognora annegazioni, ognora fare offerta di sè?! No, no! — Ah! mi schernite, mi disprèzzate perchè mi son mantenuto onesto?... Da ora avanti io non avrò altro scopo che il mio bene, che il mio interesse. (*con amaro sarcasmo*) Vi imiterò, Signori; e comincerete a stimarmi! (*va a sedersi di nuovo — pausa, e poi con dolore*) Ma la mia Marietta?!... Ma Giulia?!...

SCENA VII.

MIRAMOLINO e DETTO.

MIR. (*nell' entrare avrà inteso le ultime parole di

Dion.) Oh! fatti Turco, e così le sposerai tutte e due.

DION. (*resta immobile e silenzioso*).

MIR. E la non passa?

DION. Ti prego Miramolino: lasciami in pace.

MIR. Ma al contrario mi sembra che tu non sia punto in pace. (*gli si avvicina e con amore*) La tua Marietta viene a te.

DION. Ella?!

MIR. Almeno suppongo. L'ho vista poco lungi di qui, e ad ogni modo ho stimato bene di dartene avviso, e nel tempo stesso...

DION. Che cosa?

MIR. (*con cuore*) Sii buono, Dionisio. Non le parlare della tua novella passione... Le recheresti troppo dolore.

DION. Io esco. (*si alza, prende il cappello e s'avvia alla porta*).

MIR. (*trattenendolo*) Non per me, non per quella poveretta, ma per te, Dottore, per te... io ti supplico... Oh! i tuoi nobili sentimenti... la tua bontà... vorresti a un tratto rinunciarvi?...

DION. (*vivo*) Miramolino, io non sono più quel d'una volta, di poco fa... Sono un uomo come tutti gli altri.

MIR. Cioè?

DION. (*con amarezza*) Ora io non curo che il mio utile.

MIR. (*con dolore*) Ah!

SCENA VIII.

MARIETTA e DETTI.

MAR. (*con tristezza*) Dottore, m'avevate promesso di restituirmi la mia visita di jeri l'altro; ma vi aspettai invano. Non vi lasciaste più vedere.

DION. (*quasi con dispetto*) E così?...

MAR. (*inquieta*) Che avete?! — Dottore, vi sentireste male?... Forse qualche disgrazia?... Signor Miramolino, ditemi voi...

MIR. Dionisio ha dei pensieri per il capo. Sapete... le solite storie di chi si occupa in lavori serii (*addita le carte sul tavolino*).

MAR. (*avvicinandosi a Dion., e con amore*) Non è che questo?

DION. Marietta, Miramolino, scusatemi. Ho una faccenda di premura. Io era già per uscire quando siete venuti, e non posso trattenermi.

MAR. (*assai inquieta*) Dionisio!...

MIR. (*supplichevole*) Amico...

DION. (*saluta, e via*).

SCENA IX.

MARIETTA e MIRAMOLINO.

MAR. (*quasi piangendo*) Signor Miramolino...

MIR. (*con dolore*) Marietta...

MAR. Che avvenne mai? Voi gli siete amico; tra voi due non vi sono misteri. Oh! parlate, Signore; per carità, toglietemi a tanta pena.

MIR. Marietta... di grave non c'è nulla... nulla affatto. Ma ora non posso parlare. Più tardi... ci rivedremo. Verrò io da voi, e...

MAR. Mi spaventate! — Mio Dio!...

MIR. Calmatevi. Non c'è motivo d'inquietarsi. — Intanto, andate a casa vostra. Io andrò dietro a lui, e prometto di portarvi tra poco buone nuove.

MAR. Mi raccomando a voi, Signor Miramolino.

MIR. (*la prende per la mano*) Usciamo.

(*entrambi via*).

FINE DEL TERZO ATTO.

ATTO QUARTO.

Salotto come al Primo Atto — Lumi spenti sopra un tavolino — Il giorno è sul calare.

SCENA I.

DIONISIO e MIRAMOLINO.

MIR. (*sdrajato in un seggiolone fuma, e dà segno di malcontento ascoltando Dion. che sulla porta parla ad alta voce ad uno di fuori*).

DION. (*con dispetto*) Non mi seccate. Siete ammalato voi, sono ammalato anch' io. Ricorrete ad altri medici. Via, via, dico! — Buon giorno, sì; andatevene. Che il Cielo vi ajuti! — (*si avanza*) Il Cielo?! (*ridendo amaramente*) Oh! Oh! l' inferno! — E l' inferno me l' ho qui (*si segna il cuore*) — Che misericordia?! Che carità?! Domando io perchè devo consumare il mio tempo, annojarmi per chi poi non mi sarà nè meno riconoscente? — Oggidì non si pregiano, non si onorano che i Crisofili, gli Argirj, i Pomponii. Ad essi si trae di cappello, ad essi si offrono gl' incensi, ad essi soltanto, gli unici appaltatori generali delle virtù! — (*con brio affettato si accosta a Mir. e gli batte la spalla*) Miramolino, io pure sarò ricco! — Marietta è povera; Giulia invece... Io l' amo, ella mi ama... e quindi...

MIR. (*volgendosi appena*) E quindi?
DION. So io.
MIR. (*alzandosi*) E' un buon quarto d'ora che tu operi e chiacchieri a modo tuo. Sei il padrone di casa, si, e per un po' sia fatta la tua volontà; ma il troppo è troppo.
DION. (*vivo*) Miramolino!...
MIR. (*grave*) Tu fai torto a te, e pena a me.
DION. (*più vivo*) Miramolino!!
MIR. Odimi, Dionisio. — Bisogna che ti mostri uomo. Tu devi essere onesto come sempre fosti.
DION. E perchè lo sarò io solo?
MIR. Alto là! Innanzi tutto non saresti il solo; e poi, circa il dover essere onesto, interroga il tuo cuore, e ne avrai un' eccellente risposta.
DION. Il mio cuore è un pessimo consigliere. Fin ad ora me lo son tenuto per guida, e che cosa vi ho guadagnato?
MIR. La stima dei buoni, la stima di te medesimo.
DION. Ma non sai tu che mi faresti ridere? — Dove sono i buoni, e a che mi giovò la stima ch' io potei avere di me?
MIR. Se mi stringi nell' argomentazione, non saprei da vero indicarti facilmente dove sieno i buoni. Ma quanto all' utile che ti è derivato dall' esserti mantenuto onesto, con poche parole ti cavo d' ogni dubbio.
DION. (*con ironia*) L' ascoltiamo, Signor Miramolino.
MIR. La lingua ti sta bene in bocca, e te ne servi volentieri; questo è un fatto. — Pensi tu che ti sarebbe permesso, e credi tu che ti permetteresti di adoperarla come usi, sferzando di continuo i tristi, se tu non avessi la coscienza netta? — Oibò! — Sei un povero diavolo, e in oltre hai la fama di discolaccio. — Ebbene, a dispetto del tuo cattivo nome (che è male), e del tuo magro borsellino (che è

peggio), sai quel che succede ogni volta che prorompi in una Filippica o in una Catilinaria? — Ciascuno ti ascolta, e molti ti applaudiscono. — E perchè tanta benignità nell' uditorio? — Perchè a tutti è nota la tua onestà. — In caso contrario, ti assicuro io che la franchezza della tua lingua avrebbe a quest' ora nociuto non poco alle tue ossa.

DION. Il grand' utile!

MIR. E ti par nulla?! — Oh! quanti sono gli uomini che godono un sì bel privilegio? — Tu porti la tua fronte alta; e ai tristi fai piegare il capo e metti loro la febbre in corpo. — Ma su tal proposito ne ho detto abbastanza. Ti conosco, e ti manterrai brav' uomo. — Ora dimmi: ami Marietta si o no?

DION. (*vivo*) Io adoro Giulia.

MIR. (*con indifferenza*) E ciò che vuol dire? — (*tra il serio e lo scherzoso*) Tu scambi la realtà per l' immagine. Giulia fu buona teco, e tu, non sapendo come meglio dimostrarle la tua gratitudine, ti sei messo in testa di doverla adorare. Ma, caro mio, tra la testa e il cuore ci corre gran differenza. Con l' una si pensa, con l' altro si sente; e tu mi hai a concedere che il sentire è qualche cosa più del pensare. — Dionisio, quanto tempo è che ami Marietta?

DION. Son quattro anni.

MIR. Quanto tempo è che adori Giulia?

DION. Da tre giorni.

MIR. E un pizzicore di tre giorni ti farebbe dimenticare un' affezione di quattro anni? — Sii sincero: in questi quattro anni non t' invogliasti mai d' altre donne?

DION. (*resta silenzioso*).

MIR. (*ridendo*) Si, eh? — Ciò non ostante Marietta restò sempre la tua Marietta. — (*grave*) E ora vorresti non essere più Dionisio? Vorresti diventar cattivo?

Ma volere è forse potere? No, no. — Tu seguirai gli impulsi del tuo cuore e non quelli della tua mente. In un accesso di stizza, di rabbia, di misantropia ti parve facile una trasformazione... Tutt'altro! — Giulia sarà la seconda, la terza, che avrai adorato in quattro anni; ma non lascerai Marietta. Se la lasci, Dottore, ti so dir io che ne proveresti rimorso.

DION. Rimorso? E perchè? Io non ho alcun obbligo verso di lei.

MIR. M' accorgo che la dottrina dell' Egoismo travolge momentaneamente in te l' idea del bene e del male. Sei gravato da un incubo; ma l' incubo cesserà. Io ti amo perchè meriti di essere amato, e non dubito che tu sia per mancare a te stesso.

DION. (*ridendo amaramente*) Ah! Ah!

SCENA II.

ALFIO e DETTI.

ALF. (*di fuori*) È permesso?

MIR. To'! La voce del Signor Alfio, se non m' inganno.

ALF. (*entrando*) Signor Dottore Dionisio...

DION. (*con dispetto*) Avanti, avanti.

ALF. (*facendo grandi inchini*) Mi rincresce assai assai di sturbarvi... d' interrompere i vostri studj profondi, le vostre gravi meditazioni; ma...

MIR. (*tra sè*) Oh! l' uccellaccio dal mal augurio.

DION. Presto, presto! Non ho tempo da perdere. Che volete da me?

ALF. Che cosa voglio? Non ve l' immaginate? — Ditemi un po', eccellentissimo Signore Dottore, fra i molti libri che si bellamente ornano questo vostro salotto non si troverebbe per sorte un almanacco... un semplice lunario?

DION. Non vi comprendo!

MIR. (*tra sè*) Ahi! vedo ben io dove la va a finire.

Alf. Non mi comprendete? — Mi spiegherò in modo esatto e preciso. Oggi è il primo di Luglio. Jeri fu l'ultimo di Giugno.

Mir. (*tra sè*) Caro lo strologo!

Dion. Sicchè?

Alf. Sicchè... guardate mo il bel caso! La cambialetta...

Mir (*tra sè*) Eccoci!

Dion. Quale?

Alf. Oh! che ne avreste dell'altre in giro? E non aver fatto capitale di me, del vostro attaccatissimo Alfio?

Mir. (*tra sè*) E come attaccatissimo!

Dion. Spediamoci!

Alf. Dunque, si tratta di quella tale cambialetta su cui stanno scritti chiari e distinti il vostro nome, il vostro cognome, il vostro titolo... Ve ne ricordate ora?

Dion. Ah! sì, sì.

Alf. (*inchinandosi*) Benissimo! Un bravo Dottore deve avere buona memoria. — Tre mesi fa voi accettaste a mio favore una cambialetta. Jeri appunto, l'ultimo di Giugno, ne corse il termine... e, per conclusione finale, mi prendo la libertà d'avvertirvi che già da ventiquattro ore voi avreste dovuto pagarmi.

Dion. E' vero, è giusto.

Alf. Oh! io sono la verità e la giustizia in persona.

Mir. (*tra sè*) Che tu possa essere strozzato, strozzino d'inferno!

Alf. Non vi pare ch'io dica bene, egregio Signor Miramolino.

Mir. Si, ma dico meglio io.

Dion. Signor Alfio, voi sapete ch'io son uomo di poche parole. — Oggi non vi pagherò.

Alf. (*vivo*) Non mi pagherete?! — Quand'è così corro subito per il protesto.

MIR. (*minaccioso ad Alf.*) Ohe!
DION. Chetati, Miramolino. — Il Signor Alfio è più che ragionevole. Stringemmo già parecchi negozj insieme, ed egli si trovò sempre contento di me. — (*ad Alf.*) Venite qui, la mia verità e la mia giustizia in persona. Vi faccio un patto.
ALF. E sarebbe?
DION. Tra otto o dieci giorni al più vi pagherò senza fallo; e per la vostra compiacenza di aspettare, agli interessi aggiungerò dieci franchi.
MIR. (*a Dion.*) A quanto monta la cambialetta?
DION. A duecentocinquanta franchi.
MIR. Io scommetto che il nostro delicatissimo Signor Alfio si mangia d'interessi per lo meno una trentina di franchi. Egli te ne avrà sborsato duecentoventi, non è vero? e tu hai scritto la somma rotonda di duecentocinquanta.
DION. Il bisogno mi pressava... ne ricevetti solo duecento.
ALF. Che nissun altro v'avrebbe sborsati! Vi resi uno speciale favore! — E il rischio, caro Signor Miramolino, non lo doveva io mettere in conto? Di guarentigie io non ne aveva, e ...
MIR. (*a Dion.*) E tu daresti dieci franchi ancora per il breve ritardo di otto o dieci giorni? Sei pazzo?
ALF. Io non accetto nulla. O pagatemi subito, o subito il protesto.
DION. Adagio, adagio, Signor subito. — Degnatevi un po' di mostrarmi la cambiale. Voglio vedere il di preciso del termine.
ALF. Non vi fidate di me?
DION. Meno ciancie; fuori!
ALF. (*estrae un portafogli, e dopo qualche ricerca ne leva una carta che mostra a Dion.*) Vedete?
DION. Date qui! (*strappa la carta di mano ad Alf.*)
ALF. Oh!! Questo è troppo!

Mir. (*ad Alf.*) Niente paura!

Dion. (*dopo aver esaminata la carta*) Signor Alfio... e le ventiquattr' ore di tempo utile per il pagamento?

Alf. Si... ma le ventiquattr' ore sono passate. Oggi è il primo di Luglio, e sin da jeri...

Dion. E perchè non veniste jeri?

Alf. Sarebbe stato lo stesso. Già di danaro non ne avete nè men oggi, e...

Dion. Se foste capitato a tempo debito avrei avuto ventiquattr' ore dinanzi a me per trovare il danaro. Ma voi siete venuto a posta quest' oggi onde spaventarmi col subito protesto, e carpirmi mediante la proroga di alcuni giorni un regalo più grosso di dieci franchi. Indovino io?

Alf. (*vivo*) Dite quel che v' aggrada, ma restituitemi la mia cambiale.

Dion. (*serio*) Vi ripeto: dieci franchi, e tra una settimana sarete compiutamente pagato.

Alf. Dieci franchi appena?

Mir. E che pretenderesti di più, schifosa sanguisuga?

Alf. A me sanguisuga, a me?! — Signor Dionisio, la mia cambiale!

Dion. Dunque hai proprio risoluto di protestarla, di volermi disonorare?

Alf. Certo! Le ventiquattr' ore sono scorse, e la Legge è per me.

Dion. (*fremente*) Alfio, ancora una volta: dieci franchi, e rimantene tranquillo.

Alf. Non più! Pagatemi!

Mir. Oh! il cane!

Dion. (*fuori di sè*) Sì, cane!

Alf. Io? Mi minacciate?

Dion. (*come pregando*) Alfio... rinuncia...

Alf. Pagatemi, o...

Dion. Ah! Vile!! Guarda com' io ti pago! (*lacera la carta*)

ALF. Oh!! Voi avete lacerato?!...

DION. (*freddo*) Io non sono più vostro debitore. — Che ne dici, Miramolino?

MIR. Benone, arcibenone! Così va fatto a questi vermini antropofagi. (*va al tavolino e si mette a scrivere*).

ALF. (*concitato a Dion.*) Ma considerate... ci va del vostro onore. Andiamo, andiamo, avete scherzato... Un personaggio come voi... (*a un tratto con dolore*) E la mia cambiale? E i miei duecentocinquanta franchi? E il mio capitale, e i miei interessi?... Signor Dionisio... ve ne supplico, ve ne scongiuro... pagatemi... pagatemi!

DION. (*freddo*) Io non vi devo più nulla. Avete voi una carta su cui si trovano scritti il mio nome, il mio cognome, il mio titolo?

ALF. Ma questa è un'azione da masnadiere!

MIR. (*minaccioso dal tavolino*). Ehi, *fœnerator Alphii*, ehi dico, signor usurajo Alfio?!

ALF. Dunque?

DION. Dunque... vedi quella porta? (*accenna la porta in fondo*) Vattene!

ALF. Io me ne andrò, ma ve ne pentirete. Racconterò a tutti la vostra indegnità, il vostro tradimento, i vostri... E poi e poi... Io sono un galantuomo, noto e stimato, e voi, voi siete un discolaccio! Ci rivedremo... I notaj, gli avvocati, i giudici non mancano. Ci rivedremo, sì. Guerra ai bricconi! Lasciate fare a me! (*furente via*).

SCENA III.

DIONISIO e MIRAMOLINO.

MIR. (*ridendo*) Ah! Ah! Ah!

DION. Che te ne pare? Comincio bene la mia nuova

Mir. (*ad Alf.*) Niente paura!

Dion. (*dopo aver esaminata la carta*) Signor Alfio.... e le ventiquattr' ore di tempo utile per il pagamento?

Alf. Sì... ma le ventiquattr' ore sono passate. Oggi è il primo di Luglio, e sin da jeri...

Dion. E perchè non veniste jeri?

Alf. Sarebbe stato lo stesso. Già di danaro non ne avete nè men oggi, e...

Dion. Se foste capitato a tempo debito avrei avuto ventiquattr' ore dinanzi a me per trovare il danaro. Ma voi siete venuto a posta quest' oggi onde spaventarmi col subito protesto, e carpirmi mediante la proroga di alcuni giorni un regalo più grosso di dieci franchi. Indovino io?

Alf. (*vivo*) Dite quel che v' aggrada, ma restituitemi la mia cambiale.

Dion. (*serio*) Vi ripeto: dieci franchi, e tra una settimana sarete compiutamente pagato.

Alf. Dieci franchi appena?

Mir. E che pretenderesti di più, schifosa sanguisuga?

Alf. A me sanguisuga, a me?! — Signor Dionisio, la mia cambiale!

Dion. Dunque hai proprio risoluto di protestarla, di volermi disonorare?

Alf. Certo! Le ventiquattr' ore sono scorse, e la Legge è per me.

Dion. (*fremente*) Alfio, ancora una volta: dieci franchi, e rimantene tranquillo.

Alf. Non più! Pagatemi!

Mir. Oh! il cane!

Dion. (*fuori di sè*) Sì, cane!

Alf. Io? Mi minacciate?

Dion. (*come pregando*) Alfio... rinuncia...

Alf. Pagatemi, o...

Dion. Ah! Vile!! Guarda com' io ti pago! (*lacera la carta*)

ALF. Oh!! Voi avete lacerato?!...

DION. (*freddo*) Io non sono più vostro debitore. — Che ne dici, Miramolino?

MIR. Benone, arcibenone! Così va fatto a questi vermini antropofagi. (*va al tavolino e si mette a scrivere*).

ALF. (*concitato a Dion.*) Ma considerate... ci va del vostro onore. Andiamo, andiamo, avete scherzato... Un personaggio come voi... (*a un tratto con dolore*) E la mia cambiale? E i miei duecentocinquanta franchi? E il mio capitale, e i miei interessi?... Signor Dionisio... ve ne supplico, ve ne scongiuro... pagatemi... pagatemi!

DION. (*freddo*) Io non vi devo più nulla. Avete voi una carta su cui si trovano scritti il mio nome, il mio cognome, il mio titolo?

ALF. Ma questa è un' azione da masnadiere!

MIR. (*minaccioso dal tavolino*) Ehi, *fænerator Alphii*, ehi dico, signor usurajo Alfio?!

ALF. Dunque?

DION. Dunque... vedi quella porta? (*accenna la porta in fondo*) Vattene!

ALF. Io me ne andrò, ma ve ne pentirete. Racconterò a tutti la vostra indegnità, il vostro tradimento, i vostri... E poi e poi... Io sono un galantuomo, noto e stimato, e voi, voi siete un discolaccio! Ci rivedremo... I notaj, gli avvocati, i giudici non mancano. Ci rivedremo, sì. Guerra ai bricconi! Lasciate fare a me! (*furente via*).

SCENA III.

DIONISIO e MIRAMOLINO.

MIR. (*ridendo*) Ah! Ah! Ah!

DION. Che te ne pare? Comincio bene la mia nuova

vita? Duecentocinquanta franchi guadagnati in un batter d'occhi.

MIR. Con una mossa da vero prestidigitatore. Tric e trac! (*fa il gesto di lacerare una carta*).

DION. Tutta la mia scienza, tutto il mio umanitarismo, tutte le mie palpate di polso non mi fruttarono mai un centesimo. E la lesta lacerazione a tempo, guarda lì... l'usurajo con tanto di naso... e io... io...

MIR. (*serio*) Che cosa, tu?

DION. E io... i duecentocinquanta franchi che doveva pagare...

MIR. (*grave*) Li pagherai!

DION. (*scherzoso, e raccogliendo i brani della carta*) Sicuro, a vista! In forza di questi brani di cambiale.

MIR. No; in forza di questa carta che tu devi subito sottoscrivere (*presenta a Dion. la carta che egli avrà scritto al tavolino*).

DION. Una carta da sottoscrivere? Non saprei. Vediamo.

MIR. Leggi, leggi.

DION. (*leggendo*) « Io sottoscritto mi dichiaro debitore verso il Signor Isacco Alfio di franchi duecentosessanta per altrettanti da lui prestatimi. Pagherò la detta somma il giorno 10 del corrente Luglio 1852. » — Miramolino... tu sogni?

MIR. Sottoscrivi. — T'è venuta fuori la promessa di dieci franchi per la proroga di otto o dieci giorni, ed è giusto che tu la mantenga. Noi non siamo bricconi. Una lezioncella stava bene a quell'usurajo; non si vada più oltre. Mi hai inteso?

DION. (*confuso*) Eh, in riguardo tuo... non mi approfitterò... Ma da qui avanti... (*va al tavolino, sottoscrive e porge la carta a Mir.*) Prendi.

MIR. Ottimamente! — Corro dal Signor Alfio, questa ricetta servirà ad acquetarlo. (*via*).

SCENA IV.

DIONISIO *solo*

(*passeggiando per la camera*) Non voglio più tenermelo accanto Miramolino. Con lui non mi riuscirebbe di fare a modo mio. No, no. — Ho fissato. Mi chiamano discolaccio, e lo sarò in tutto e per tutto. (*passeggia pensoso*).

SCENA V.

GIULIA e DETTO.

GIUL. (*velata, si ferma presso la porta in fondo*).

DION. (*s' avvede della Signora, e le va incontro*) Signora...

GIUL. Dottore...

DION. Oh! possibile?! Voi, Signora Giulia, voi qui?!

GIUL. (*si leva il velo*) Sì, aveva bisogno di vedervi e parlarvi.

DION. E vi siete arrischiata?...(*va a chiudere la porta in fondo*).

GIUL. In questa casa abita una mia amica. Non mi sono arrestata da lei al primo piano; ho montato il secondo, e sono entrata qui senza che alcuno siasi avveduto di me. — Signor Dionisio, oggi partite. Aspettava la vostra visita dell' addio... ma nel dubbio che ve ne foste dimenticato... ardii... La mia venuta vi provi quanta stima io abbia di voi.

DION. Ve ne ringrazio! — Ma io non parto.

GIUL. No?! E perchè un sì improvviso cambiamento?

DION. (*le mani sugli occhi*) Perchè... — (*appressa con grazia un seggiolone a Giul. e la invita a sedersi*). Signora, mi sarebbe permesso di chiedervi

a qual buona ventura debba l'onore della vostra visita?

GIUL. (*seduta*) Vi ho interrogato, e non avete voluto rispondermi. Sarò più cortese di voi. Ascoltatemi, Dottore. — Quando ci trovammo insieme l'ultima volta mi parve... non saprei bene... ma io... io di certo sentii... e credetti...

DION. (*con ansia*) Giulia!

GIUL. Che anche voi...

DION. Che?!

GIUL. Io vi amava, e credetti che anche il vostro cuore...

DION. (*assai vivo*) Nè v' ingannaste!

GIUL. (*con giubilo*) Dionisio!!...

DION. (*come preso da una subita idea rimane silenzioso e mesto*).

GIUL. (*si alza vivamente, e con accento di dolore*) Dottore?!... — (*con passione*) Io son venuta qui da voi, e però ho fatto quel che un' altra donna forse non avrebbe osato di fare. Sapeva di commettere un' imprudenza, e m' inquietava il pensiero che la mia condotta potesse essere giudicata severamente. Ma l'onestà de' miei sentimenti dandomi coraggio, volontieri ho lasciato in disparte i rispetti, le convenienze. (*con esitazione*) Più d'ogni cosa temeva che voi non aveste a corrispondere al mio vivo affetto. — (*con anima*) I miei dubbj crudeli si son dissipati... i nostri cuori s' intendono... noi liberi, indipendenti possiamo stenderci la mano... un felice avvenire ci sta dinanzi... (*con angoscia*) e voi ve ne rimanete silenzioso e mesto?

DION. Signora...

GIUL. (*solenne*) Ora sembrami ch' io abbia il diritto di ottenere una vostra risposta!

DION. Oh! non mi parlate in sì fatto modo, ve ne prego. — Devo scoprirvi tutto l' animo mio?...

GIUL. (*con bontà*) Dottore, io non ho esitato in confidarmi a voi.

DION. Ebbene... sappiate... Giulia... io vi amo!... Ma...

GIUL. (*viva*) Ma che?!... (*si picchia alla porta in fondo*) Mio Dio! — Signore, non aprite!

MAR. (*di fuori*) Signor Dionisio, Signor Dionisio, aprite. So che siete in casa, lo so di certo.

GIUL. Una donna?! E io?!...

DION. (*sbigottito*) Voi...

MAR. (*di fuori*) Dottore, devo parlarvi di cosa che preme. Aprite, son io, Marietta.

DION. (*vivo a Giul.*) Ella se ne starebbe là sino a dimani... Voi non dovete mostrarvi. Siate buona, entrate nella mia camera (*segna a destra*).

GIUL. Dionisio, chi è quella donna?!

DION. Non temete...

GIUL. (*con dignità*) Se io fossi sicura dell' amor vostro non avrei nulla a temere.

DION. (*quasi fuori di sè*) Giulia... vi scongiuro... lì dentro per ora. Dopo vi dirò... (*accompagna Giul. alla porta a destra ponendosi l' indice sulle labbra*) Niuno saprà...

GIUL. Ah!!... (*entra a destra*).

SCENA VI.

MARIETTA *e* DIONISIO.

DION. (*con dispetto va ad aprire*) Marietta... tanta insistenza...

MAR. (*ingenua*) Non eravate solo?!

DION. Sì...

MAR. (*scherzosa*) Avreste amato meglio ch' io v' avessi lasciato solo. — (*seria*) Dottore, da alcuni giorni c' è un cambiamento in voi. Siete tristo, e sembra

fino che non vogliate più bene alla vostra Marietta.

DION. Alcuni dispiaceri...

MAR. Il Signor Miramolino mi raccontò...

DION. (*vivo*) Che cosa?!

MAR. Ciò che voi stesso dovevate raccontarmi.

DION. (*confuso*) Io doveva?...

MAR. Non son lo la vostra migliore amica? Me lo ripeteste tante volte!

DION. (*impaziente*) Ma ora...

MAR. Ora come prima, come sempre. — Il Signor Miramolino mi parlò di guaj ne' vostri interessi; ma temo ch' egli non m' abbia raccontato il tutto. La vostra malinconla... la vostra freddezza per me... mi fanno sospettare... mi fanno soffrire. (*con passione*) Dionisio, non mi amereste più, voi?... Oh! ditemelo almeno!

DION. Ho già detto...

MAR. Che avevate alcuni dispiaceri. Ma quali sono questi vostri dispiaceri?

DION. Miramolino ti disse la verità. Una cambiale che mi dà fastidio... qualche credito che non mi riesce di riscuotere... le cure per la mia partenza... Intendi... vedi bene... Te lo confesso: mi trovo in angustie... e non so come rimediarvi.

MAR. E non altro?

DION. Null' altro! Che supporresti?

MAR. (*grave*) Dottore, io non penso che possiate mentire. Vi credo.

DION. Sicchè?...

MAR. (*con bontà*) Dionisio, vi dimando una grazia.

DION. (*scherzoso*) Una grazia? E come dirti di no?

MAR. Noi siamo buoni amici, non è vero?

DION. (*con un po' di dispetto*) Sì.

MAR. E se io mi ammalassi, se una sciagura mi travagliasse, troverei in voi ajuto, consolazione?

DION. Di tutto cuore.

Mar. Bene! — Dunque concedetemi ch' io faccia per voi quel che sareste pronto a fare per me. (*cava dal portafogli alcune carte e le porge a Dion.*) Dionisio.... eccovi i miei risparmi.

Dion. (*tra sè con passione*) Ella pure?! — (*forte*) Non mai!

Mar. E' un prestito.

Dion. Io arrossirei...

Mar. E io invece, soccorsa da voi, ve ne dimostrerei con giubilo la mia riconoscenza. — (*con bontà ed anima*) In nome della nostra amicizia, non mi negate questa grazia. (*porgendogli le carte*) Adempite le vostre obbligazioni.... partite tranquillo.... e che la fortuna vi sorrida. La vostra Marietta non vi dimenticherà mai. — E voi, la dimenticherete?

Dion. (*commosso e confuso*) Io?...

Mar. (*quasi piangente*) Dottore... se nel vostro cuore fosse sorta una nuova passione... se voi aveste a scordarvi di me... Oh! siate certo ch' io continuerò sempre a far voti per la felicità dell' unico uomo che amai e amerò in mia vita.

Dion. (*le prende con passione la mano*) Marietta!!...

SCENA VII.

MIRAMOLINO e DETTI.

Mir. (*fermatosi un po' sulla porta a guardarli*) Bravi! E viva! Così vi voglio io!

Dion. (*scostandosi da Mar.*) Sei qui, tu?

Mar. (*inchinandosi a Mir.*) Signor...

Mir. Che? Vi discostate? Avreste suggezione di me? Via! — Non sono io il vostro Miramolino? — Ohe! si fa sera. — Accenderò i lumi. (*accende i lumi*). — A buon conto sappi, mio caro Dottore, che il tuo chirografo ha servito a maraviglia. Alfio, di verde

e giallo ch' egli era, appena postivi sopra gli occhi, è diventato rosso rosso; e picchiandosi quel suo visaccio da furfante: (*imita il modo di parlare di Alfio*) « Oh! il bravo Signor Dottore! Oh! il rispettabile galantuomo! Già io non misi mai in dubbio la sua onestà. » E poi, esaminata e riesaminata la carta: « Bene! Egli mi pagherà tra dieci giorni, quando gli farà comodo. » E poi ancora con certo qual ghigno de' più antipatici: « Ma se in cambio di dieci franchi ne avesse aggiunti almeno quindici, non sarebbe stato meglio? Che ne pensate, mio amatissimo Signor Miramolino? Anche a me il danaro costa... Basta, basta... voi siete il fido compagno di quell' eccellente giovine, e gli direte due paroline in mio pro. »

DION. Briccone! — Miramolino, egli deve esserti obbligato. Se tu non c' eri...

MAR. Che ci ha? Che è stato?

MIR. (*a Dion.*) Come? Non le narrasti?... (*tutto a un tratto si volge verso la porta in fondo*) Oh! Sento rumore su per le scale. (*va ad osservare*). Indovinate!

DION. e MAR. (*insieme*) Chi?

MIR. Il mellifluo Signor Crisofilo, e il ciceroniano Signor Pomponio.

DION. Essi?! — Marietta, presto, presto, ritirati lì in quello stanzino (*accenna la porta a sinistra*).

MAR. (*viva*) E perchè devo io nascondermi?

DION. Sia compiacente...

MAR. Sì, sì; ma non capisco nulla. (*entra a sinistra*).

MIR. (*sempre alla porta*) C' è anche il magnifico Signor Argirio.

DION. Tutti e tre insieme? A che fine?

MIR. Verranno a regalarti... dei pareri. — Eccoli.

SCENA VIII.

ARGIRIO, POMPONIO, CRISOFILO e DETTI.

ARG. (*stringendo la mano a Dion.*) Dottore, io ho obliato la tua ingiusta furiaccia dell' altro dì. Sei vicino al partire, e non dobbiamo lasciarci in collera. E però son venuto con questi Signori a dirti addio, e ad augurarti felice successo.

MIR. (*tra sè*) Hanno gusto ch' egli se ne vada.

CRIS. Amico, ci duole assai della vostra partenza; ma abbiamo fiducia in un sollecito ritorno.

MIR. (*tra sè*) Sta a vedere che mostran di piangere!

POMP. Dionisio, io ti fui sempre affezionatissimo. Dove posso, disponi di me.

DION. Vi sono grato de' vostri augurj e delle vostre cordiali offerte. Ma io... non partirò sì presto.

ARG. No?!

CRIS. Diamine!

POMP. E come mai?!

MIR. (*tra sè*) Ora sì che piangono da vero.

DION. Ho cambiato proposito.

CRIS. Ma quell' impiego vi sarebbe stato di gran vantaggio.

POMP. Oh! la testa sventata.

ARG. Fai male.

MIR. (*tra sè*) Su via, provatevi a bandirlo.

DION. Di grazia, sedete un istante. — (*si siedono*). Amici, poichè con molto mio piacere vi veggo qui riuniti, vi farò noto il motivo che mi tratterrebbe in patria; e nel tempo stesso avrò caro d' intendere un vostro consiglio.

ARG. (*s' inchina*).

CRIS. Dite pur su.

POMP. Non mancherò di darti utili suggerimenti.

e giallo ch' egli era, appena postivi sopra gli occhi, è diventato rosso rosso; e picchiandosi quel suo visaccio da furfante: (*imita il modo di parlare di Alfio*) « Oh! il bravo Signor Dottore! Oh! il rispettabile galantuomo! Già io non misi mai in dubbio la sua onestà. » E poi, esaminata e riesaminata la carta: « Bene! Egli mi pagherà tra dieci giorni, quando gli farà comodo. » E poi ancora con certo qual ghigno de' più antipatici: « Ma se in cambio di dieci franchi ne avesse aggiunti almeno quindici, non sarebbe stato meglio? Che ne pensate, mio amatissimo Signor Miramolino? Anche a me il danaro costa... Basta, basta... voi siete il fido compagno di quell' eccellente giovine, e gli direte due paroline in mio pro. »

DION. Briccone! — Miramolino, egli deve esserti obbligato. Se tu non c' eri...

MAR. Che ci ha? Che è stato?

MIR. (*a Dion.*) Come? Non le narrasti?... (*tutto a un tratto si volge verso la porta in fondo*) Oh! Sento rumore su per le scale. (*va ad osservare*). Indovinate!

DION. e MAR. (*insieme*) Chi?

MIR. Il mellifluo Signor Crisofilo, e il ciceroniano Signor Pomponio.

DION. Essi?! — Marietta, presto, presto, ritirati li in quello stanzino (*accenna la porta a sinistra*).

MAR. (*viva*) E perchè devo io nascondermi?

DION. Sia compiacente...

MAR. Si, si; ma non capisco nulla. (*entra a sinistra*).

MIR. (*sempre alla porta*) C' è anche il magnifico Signor Argirio.

DION. Tutti e tre insieme? A che fine?

MIR. Verranno a regalarti... dei pareri. — Eccoli.

SCENA VIII.

ARGIRIO, POMPONIO, CRISOFILO e DETTI.

ARG. (*stringendo la mano a Dion.*) Dottore, io ho obliato la tua ingiusta furiaccia dell' altro di. Sei vicino al partire, e non dobbiamo lasciarci in collera. E però son venuto con questi Signori a dirtì addio, e ad augurarti felice successo.

MIR. (*tra sè*) Hanno gusto ch' egli se ne vada.

CRIS. Amico, ci duole assai della vostra partenza; ma abbiamo fiducia in un sollecito ritorno.

MIR. (*tra sè*) Sta a vedere che mostran di piangere!

POMP. Dionisio, io ti fui sempre affezionatissimo. Dove posso, disponi di me.

DION. Vi sono grato de' vostri augurj e delle vostre cordiali offerte. Ma io ... non partirò si presto.

ARG. No?!

CRIS. Diamine!

POMP. E come mai?!

MIR. (*tra sè*) Ora sì che piangono da vero.

DION. Ho cambiato proposito.

CRIS. Ma quell' impiego vi sarebbe stato di gran vantaggio.

POMP. Oh! la testa sventata.

ARG. Fai male.

MIR. (*tra sè*) Su via, provatevi a bandirlo.

DION. Di grazia, sedete un istante. — (*si siedono*). Amici, poichè con molto mio piacere vi veggo qui riuniti, vi farò noto il motivo che mi tratterrebbe in patria; e nel tempo stesso avrò caro d' intendere un vostro consiglio.

ARG. (*s' inchina*).

CRIS. Dite pur su.

POMP. Non mancherò di darti utili suggerimenti.

MIR. (*discosto, in piedi, tra sè*) Generosi i Signori!

DION. (*grave*) Se bene io sia per voi un discolaccio, pure spero che non vorrete riputarmi privo al tutto di senno e di cuore. Anch' io ho i miei buoni momenti di riflessione, e di aspirazione ad una vita tranquilla, savia, stimata com' è la vostra.

CRIS. Non ne dubitiamo.

ARG. E' cosa naturale.

POMP. Ottimo segno.

MIR. (*tra sè*) Maledetti!

DION. Sorpreso non ha molto da uno di cotesti benefici accessi, mi posi più che mai a considerare quel che fui, quel che sono, e terminai col dimandare a me stesso quel che potrei essere.

CRIS. Bravissimo!

DION. Compito l' esame di coscienza, calcolati e pregiati i giudizj del mondo, risolvetti fermamente di non più pensare ed operare a modo mio, ma di seguire in ogni cosa l' esempio de' migliori.

CRIS. Oh! Oh! veniste con noi alla fine!

POMP. Meglio tardi che mai.

ARG. Me ne congratulo.

DION. E mi dissi: Dottore, tu hai una professione, quindi tu devi esercitarla e ritrarne guadagno. Dionisio, tu sei giovine, non brutto, di gentili maniere, con qualche po' di spirito, e perchè esiteresti in profittare di queste tue qualità onde acquistarti e beni e credito?

CRIS. Idea squisita!

ARG. Non c' è da ridire.

POMP. Bisogna effettuarla.

MIR. (*tra sè*) Dottore, ti assassinano!

DION. Dunque, Signori miei, io farò il medico, e in oltre... prenderò moglie.

ARG., POMP. e CRIS. (*insieme*) Oh!!

MIR. (*forte a Dion. con accento di dolore*) Dionisio?!

DION. Sì, prenderò moglie.

CRIS. Ricca, eh?

POMP. Di casato ragguardevole?

ARG. D'opinioni liberali?

MIR. (*come sopra*) Dottore?!

DION. (*dopo un po' di pausa, e grave*) E' un gran pezzo che io amo un' onesta, ma povera fanciulla, da cui sono vivamente riamato.

CRIS. Povera?!

DION. Verun obbligo, veruna promessa mi legano a lei...

CRIS. (*con sarcasmo*) E così?

DION. (*serio*) Sarei io colpevole, o meriterei biasimo se rinunciassi alla povera e onesta fanciulla per dar la mano ad un' amabile Signora, che all' eccellenza del cuore unisce un nome cospicuo e un ricco patrimonio?

CRIS. Che ci hanno qui che fare la colpa e il biasimo? Io sono più tosto rigoroso, sì, e me ne vanto; ma il caso vostro non ammette alcun' ombra di discussione. Obblighi non ne avete, promesse non ne faceste, e quali dunque potrebbero essere le pretensioni, le speranze della povera fanciulla onesta, (*con sarcasmo*) secondo che dite voi? — (*sottovoce a Dion.*) Quella Marietta, eh? — (*forte e ridendo*) Andiamo! Non si sposano tutte le fanciulle con cui si fa all' amore. — (*ad Arg. e a Pomp.*) Rassicurate anche voi il nostro discolaccio. (*a Dion.*) Le belle occasioni sono rare rare assai; e chi se le lascia sfuggire, va compianto, per non dir peggio.

MIR. (*tra sè*) Lo accopperei!

DION. E tu, Argirio?

MIR. (*tra sè*) Un altro di que' buoni!

ARG. Standosi le cose come ce le hai esposte, non dovresti avere la menoma inquietudine, la menoma incertezza. Una Signora che ti vuol bene, e dovizio-

sa... Caro mio, mi par fin troppo. — Comprendo e lodo i tuoi scrupoli; ma soprattutto merita considerazione il tuo stato presente. Esso in vero non è molto invidiabile. E per un amoretto, per un capriccio « Voltar le spalle alla propizia sorte »... non saprei... sarebbe quasi peccato.

MIR. (*tra sè*) Egli non s' immagina chi sia la Signora; altrimenti...

DION. E tu, Pomponio?

POMP. (*con importanza*) Io per me opino che non bisogna mai guidarsi dalla propria mente e dal proprio cuore. — Gli uomini constituitisi in civile società, aggruppatisi in nazioni distinte, secondo il loro intellettuale e morale sviluppo, secondo le varie loro forme religiose e politiche, secondo le differenti circostanze fisiche, eccetera, eccetera, gli uomini, in riguardo al bene di tutti, composero e promulgarono alcune leggi, le quali determinano ciò che si può o non si può fare. Chi si discosta da coteste leggi, da cotesta stella polare, cammina per la mala via, e finisce a certa perdita. — Ora, tu rinunciando alla povera e sposando la ricca, ti do parola io che non contravverresti per nulla a niun articolo dei nostri codici.

CRIS. (*battendo le mani*) *Optime*, Avvocato! Bravo, veramente bravo!

MIR. (*si appressa vivamente a Dion., gli prende con affetto la mano, lo tira un po' in disparte, e sottovoce*) Ti lasceresti forse sedurre dalla rettorica dei Signori Filosofi? Tu?!... (*con passione*) Pensa alla tua Marietta... la poverina è lì... (*segna a sinistra*). Ella, che ti ama tanto, morirebbe di dolore... Non ti curare di questi serpenti... (*segna Cris. Pomp. e Arg.*). Il tuo cuore è buono... le ricchezze non fanno felice... avresti poi vergogna di te stesso... io ti odierei... ti disprezzerei... (*quasi piangendo*) No, no, Dionisio, amico mio...

DION. (*assai commosso*) Miramolino, mio caro, mio vero amico!! (*lo abbraccia, lo bacia, e corre nello stanzino a sinistra*).
CRIS. (*si alza attonito, e ad Arg. e Pomp. che fanno atti di maraviglia*) Che cosa c'è di nuovo?
ARG. e POMP. (*alzandosi e insieme*): Uh!
MIR. (*lieto, segnandosi il cuore*) Di questo egli ne ha!

SCENA IX.

DIONISIO, MARIETTA e DETTI.

DION. (*con Mar. per mano*) Signori, ecco quella che da lungo tempo amo, e da cui sono vivamente riamato. Mi onoro di presentarvela mia fidanzata.
MAR. Io?!...
MIR. Bene!
CRIS. Marietta?!
ARG. La povera?!
POMP. Ma, Dottore!...
DION. Voi, Signori, non direte che in questa occasione io abbia operato male come al solito. (*segnando Mar.*) Ella è bellina, giovane, e quanto alla sua bontà ve ne faccio fede io.
CRIS. E perchè dunque richiedere il nostro consiglio?
MIR. Per aver sempre più motivo di pregiarvi, stimarvi, ed esaltarvi.
CRIS. Eh! io non parlo con voi.
MIR. Io invece parlo a tutti e tre lor Signori. (*stringendo la mano a Dion.*) Bravo, amico mio! Tu hai dato retta al tuo cuore, e te ne troverai contento; non è vero, Marietta?
MAR. Oh! per me io non voglio che la sua felicità. — Ma come questa improvvisa risoluzione?...
DION. (*vivo*) Non hai tu udito nulla di là dentro? (*accenna il gabinetto*).
MAR. Nulla.

DION. (*dà segno di soddisfazione, e sottovoce discorre con Mar.*).

MIR. (*a Mar.*) Vi racconterò io ogni cosa. — (*ridendo ad Arg. Pomp. e Cris.*) Onorevolissimi e lodevolissimi Signori, a luogo e tempo verrò ad invitarvi alle nozze del nostro discolaccio. Non mancherete, eh?

CRIS. (*ad Arg. e a Pomp.*) Amici, dobbiamo andarcene?

MIR. (*con sarcasmo*) Qui non occorrono più gli egregi vostri consigli.

CRIS. (*con ironia a Pomp.*) Buona fortuna, Dottore! (*con malizia a Mar.*) Non cessate mai di essergli ottima amica, e fedele compagna.

POMP. (*a Dion.*) Hai fatto a tuo modo... sta bene. (*a Mar.*) Signorina, vi saluto.

ARG. (*a Dion.*) Guarda di non avertene a pentire! (*a Mar.*) Vi riverisco.

DION. A rivederci, amici. (*saluti generali, e Arg. Cris. e Pomp. via*).

SCENA X.

DIONISIO, MIRAMOLINO e MARIETTA.

MIR. Eh?! Non ho io ragione di sprezzarli tutti? — Cattivi, vili, ed insolenti! — Ma lasciamo andare que' malefici insetti, e pensiamo a noi e alle belle allegrie che faremo quando...

DION. Miramolino, ti prego d' accompagnare Marietta a casa sua. E' già notte, ed ella non può uscire sola. — Mia cara Marietta, scusami... una faccenda di molta importanza m' impedisce per ora di offrirti il mio braccio. — (*le porge la mano*) Tu hai già la mia mano. — Tra breve sarò senza fallo da te.

MAR. (*stringendogli la mano, e con anima*) Dionisio,

mio Dionisio!... Io v' aspetto con ansietà perchè ho bisogno che m' apriate tutto il vostro cuore! — (*con accento di pena*) Dottore... voi siete buono... ma... non vorrei...

MIR. Ancora malinconie?! Su, allegra! — Vi amate, sarete marito e moglie, farete dei figliuoli belli, buoni e bravi come voi, e che cosa desiderereste di più? — Andiamo, Marietta, andiamo. Ho anch' io una faccenda che mi preme.

MAR. Dionisio, verrete presto?

DION. Sii tranquilla. In mezz' oretta mi sbrigo.

MAR. Preparatevi ad una sincera confessione.

DION. Io confesserò che ti volli e ti voglio bene.

MAR. E io vi replicherò che ve ne vorrò sempre. — Signor Miramolino, sono con voi. (*s' avvia alla porta*).

MIR. (*sottovoce a Dion.*) Se non la sposavi tu... avrei fatto il possibile per sposarla io!

(*via con Mar.*).

SCENA XI.

DIONISIO e GIULIA

(*visti uscire Mar. e Mir. sospira, e poi con segni di dolore va ad aprire la porta a destra*). Signora Giulia...

GIUL. (*pallida e quasi piangendo*) Signore... Io ho inteso... e ho visto... Vi conobbi troppo tardi!...— (*con passione*) Dionisio, siate felice... voi meritate di esserlo! — Addio!

DION. (*assai commosso*) Giulia!...

GIUL. (*solenne*) Pensate alla vostra Marietta!... (*si vela, e stringendo la mano con anima a Dion.*): Dottore... addio!! (*si avvia per uscire*).

DION. Ah!!... (*le corre dietro fino alla porta in fondo, e ad un tratto si arresta*). (*Giul. via*).

SCENA XII.

DIONISIO *solo*

(*quasi fuori di sè si getta sopra una seggiola, e piangendo si copre colle mani il volto*). E io sarò sempre un discolaccio?!...

FINE DEL DISCOLACCIO.

Firenze, Dicembre 1853.

Le joueur n' a que quatre maladies : l' enthousiasme, la stupidité, la folie, la fureur. Quand il est ruiné, il est mort.

UN CLINICO.

Une autre manière de former les moeurs, est de montrer le vice dans tout ce qu' il produit de horrible, de le faire arriver à ses dernières conséquences, et de laisser dire chacun à son voisin: « Voilà où mènent les passions déréglées ! »

UN MORALISTA CONTEMPORANEO.

James Dorsey

DRAMMA IN 3 ATTI.

PERSONAGGI.

ETA'		
25	ANNI	JAMES DORSEY
65	—	DANIEL DORSEY
30	—	DICK SAVAGE.
35	—	ANNA DORSEY
30	—	BARONESSA DI VÉREUSE
35	—	CAVALIERE DI WINSGOLD
30	—	MARCHESE DI CAISSEGNAC
35	—	SIGNORE DI RAFLEVILLE.
		UN DOMESTICO
		UN UFFICIALE
		SOLDATI

Il primo atto in Irlanda, il secondo e il terzo a Parigi. — Tra il primo e il secondo atto scorrono 18 anni. — Ai tempi nostri.

JAMES DORSEY

ATTO PRIMO.

Salotto ben mobiliato in un casino di campagna. In fondo un balcone praticabile aperto per cui si vede un bel chiarore di Luna. Una porta a destra. Lumi.

SCENA I.

DANIEL DORSEY *solo*

(*seduto presso un tavolino*). Eccomi in questo mio solitario casino. — Il luogo è più che ameno. Domani verranno i miei famigliari, e io vi passerò una vita tranquillissima — Oh! era proprio stufo di quella maledetta città.... cioè: della città, no. Vi son nato, ho là tutti i miei amici, e vi sarei anche morto volontieri; — ma James?!.... — Mio povero fratello, chi mai si sarebbe immaginato che da te e dall' ottima tua moglie avesse a venir fuora un così tristo soggetto? — E' sì che le cure e le spese

non furono risparmiate! Lo so ben io che da tanti anni gli fo la vece di padre. — Se io rimaneva ancora in città, egli m' avrebbe del tutto attossicata l' esistenza. Giuoco sfrenato; vizii d' ogni sorta; debiti a più non posso; cattiveria oltre il credibile; e un' arroganza poi . . . — Ah! starò qui ritirato; ed egli faccia pure ciò che vuole. Io me ne lavo le mani. E' fin peccato l' usar carità a quella vipera. — (*si alza e passeggia per la stanza*). Mi figuro il suo strepitare, la sua furia a motivo della mia improvvisa risoluzione! La lettera che gli scrissi era in termini chiari. Per ora come se mi fosse affatto estraneo; e se non cambia vita, dovessi lasciar ciò che ho ad uno spedale, non voglio che egli goda tantin del mio. — (*va al balcone e guarda fuori*) La magnifica Luna! E il fiume che par d' argento come scorre precipitoso! E' assai gonfio! (*si ritira quasi impaurito*) Dio buono, sarebbe il gran brutto salto! — (*si siede di nuovo presso al tavolino*) Non so . . . questa solitudine non mi garba. Ho fatto male a lasciare i miei domestici in città. Almeno uno con me . . . Ma animo! Una notte passa presto, e domani avrò compagnia. — (*si guarda d' intorno*) Mio caro casinetto! Quante volte mi divertii qui dentro ai miei bei tempi! La gioventù . . . che delizia! — E ora ? . . . (*con tristezza*) Ora quel cattivaccio di mio nipote . . . — Su via, non ci si pensi. — Facciamo una brava fumatina; mettiamoci a contemplar la Luna; e dopo andremo ai dolci riposi. (*accende la pipa, si volge verso il balcone e resta, qualche tempo silenzioso; poi ad un tratto*): Che c' è? . . . Mi par di sentire . . . certo rumore . . . (*si alza, e va verso la porta come per ascoltare*). Nulla! E' il fiume che scorre sotto il balcone. (*torna a sedersi*) — (*si sente picchiar la porta*) Mio Dio!! Chi picchia?!

SCENA II.

DANIEL e JAMES *di dentro.*

JAM. Aprite.
DAN. Aprire ?!
JAM. Aprite, aprite, Signor Zio.
DAN. Ah briccone! Sei tu, James?
JAM. Sì, son io.
DAN. E come sei entrato? La porta da basso era serrata.
JAM. Ho grandissimo bisogno di parlarvi.
DAN. Ma ti scrissi che non voleva più vederti.
JAM. Sì, ma ora io voglio veder voi.
DAN. Vuoi?!
JAM. Vi prego, Signor Zio, apritemi. Una faccenda di somma importanza...
DAN. M' immagino che faccenda!
JAM. No, non ve l' immaginate. — Aprite! Aprite!
DAN. (*tra sè*) Come si fa ora?... Ed essere qui solo?! — Non c' è verso; bisogna aprirgli. Egli butterebbe giù la porta. Lo conosco.
JAM. (*picchiando forte*) Venite ad aprire sì o no?
DAN. Vengo, vengo. (*va ad aprire*) Raccomandiamoci alla provvidenza!

SCENA III.

DANIEL e JAMES.

JAM. Signor Zio...
DAN. Signor Nipote... Disturbare un povero vecchio ad ora indebita; assaltare uno Zio nel suo ritiro quando egli vi aveva espressamente proibito di presentarvi a lui, vi pajono queste belle azioni? — Che cosa pretendete da me?

JAM. Calmatevi. — Vi chieggo scusa....

DAN. La mia lettera l'avete ricevuta?

JAM. Sì.

DAN. L'avete letta?

JAM. Sì.

DAN. L'avete meditata?

JAM. Sì.

DAN. Sì, sì, sì e sempre sì; — ma quando si tratta di far bene, invece sempre no. — Nipote, camminate per una brutta via. James, finirete male! — Abusaste la mia bontà, la mia sofferenza, ed è gran dire! ve n'assicuro io. Uno Zio amoroso al par di me non era così facile da trovarsi. Ma voi... — Orsù, in che posso servirvi? Perchè siete venuto ad inquietarmi? — In città, per cagion vostra dispiaceri continui; mi sono rifugiato in questo luogo, e anche qui non c'è sicurezza... Mi perseguitate da per tutto, eh?...

JAM. Avete finito?

DAN. (*con fuoco*) Se ho finito?! Che audacia! — E si può finire quando s'incomincia la storia di tutte le vostre reità, di tutte le vostre vergogne?

JAM. Signor Zio, lasciamo le storie e le prediche. — Mi son fatto lecito di presentarmi a voi contro il vostro espresso comando perchè mi siete indispensabile.

DAN. Qualche cosa di grosso dunque? Un'indegnità che sorpassa tutte le vostre indegnità?... Me disgraziato!

JAM. No. — Niente di più semplice. (*gli mostra una carta*) Sottoscrivete questa carta.

DAN. Sottoscrivere?!... E che carta sarebbe?

JAM. Osservate.

DAN. (*legge, e dopo con bontà*) James, tu sei un giovine senza testa e senza cuore. Non contento di tormentare me, vuoi perdere anche te stesso. —

Dammi prova per qualche tempo di savia condotta; rinuncia alle tue cattive pratiche; non giuocar più; insomma, diventa un buono e brav' uomo, e poi di carte te ne sottoscriverò a tuo piacere. Dei beni, grazia a Dio, ne posseggo, e tu già sai che ti tenni sempre in conto di figlio. — Ma al presente ch' io abbia a sottoscrivere questa carta?!... Va', non ne parliamo, te ne prego... — Nella mia lettera d'oggi ti ho manifestato le mie intenzioni, la mia ferma volontà. Mi maraviglio come tu abbia ardito di venirmi dinanzi. — Lasciami in pace.

JAM. (*minaccioso*) Signor Zio!!

DAN. Mi minaccieresti forse?!

JAM. (*cupo*) Sottoscrivete subito questa carta; subito, m' intendete?

DAN. E per qual vostro diritto una simile esigenza da me?

JAM. Voi, Signor Zio, avete l' obbligo...

DAN. Di provvedere alle vostre turpitudini?!... Uscite, sciagurato, uscite, e che io non vi rivegga mai più! (*gli addita la porta*).

JAM. (*va alla porta e la chiude a chiave*).

DAN. (*correndo verso la porta*) James?!

JAM. (*lo prende per un braccio*) Fermatevi! — (*con cupa ferocia*) Signor Daniel Dorsey, a noi due ora! (*pausa*) Persistete in negarmi quanto v' ho chiesto?

DAN. (*con dignità*) Sì!

JAM. (*furente*) Non mi costringete!...

DAN. Oserèste?...

JAM. (*estrae due pistole*). Signore, ho fatto bene i miei calcoli. Qui siamo soli. Riflettete. (*minacciandolo colle pistole*) Son disposto a tutto.

DAN. (*con bontà*) Nipote...

JAM. (*segnando la carta*) Il vostro nome!

sta un po' pensieroso, e poi prende la carta,

va al tavolino, e scrive) — *(rendendo la carta a Jam.)* Ecco.

JAM. *(legge)* « Forzato colle pistole alla gola da mio Nipote James Dorsey, io sottoscrivo questa carta. — Daniel Dorsey, Lonehouse, 21 Agosto 1830. » — Sta bene! *(gli mette una pistola alla faccia)* Ma siete morto!

DAN. Voi assassinate il fratello di vostro padre!!

JAM. Così diventerò erede di mio Zio.

DAN. Infame!!! *(disperato gli strappa all' improvviso la pistola di mano, e tenendola sempre volta contro a Jam. corre al balcone gridando)*: Soccorso! Soccorso!

JAM. *(lo insegue furibondo; poi ad un tratto s' arresta; getta lontano la seconda pistola, e s' inginocchia davanti a Dan.)* Oh! perdono, mio Zio, perdono!! Io delirava...

DAN. *(commosso, abbassa la pistola)* James, vi pentite?...

JAM. *(si slancia su Dan. e lo precipita dal balcone nel fiume)* Giù, là nel fiume, vecchio insensato!

DAN. *(cadendo nel fiume)* Ah!!

SCENA IV.

JAMES *solo*

(rimane alquanto tempo immobile, poi come fuori di sè si discosta dal balcone, si guarda d' intorno con ispavento, e barcollante va a sedersi presso il tavolino; — pausa) Mio Zio là dentro?! *(addita il balcone)*. E mi avrebbe ancora perdonato!... Sì, le sue ultime parole non erano parole di sdegno... egli sperava, credeva ch' io mi fossi pentito!... *(con raccapriccio)* Ah!! — *(si alza, va verso il balcone, e se ne allontana con orrore)* No,

— parmi di vederlo!... — Mi son scagliato su lui... Egli... là... e ora non è più! — Maledizione!... (*quasi svenuto cade sur una seggiola — silenzio per qualche po'; quindi si alza con terrore e gira per la stanza*). Nessun testimonio?... — No!... — Io solo!! (*respira contento*) Ah! — (*con freddezza*) A che vale lo spaventarmi? Il delitto l'ho commesso, e bisogna distruggerne le traccie. (*raccoglie la pistola, la pone sul tavolino, e inquieto mette in ordine ciò che vi è sopra. Poi va ad aprire la porta, sta un poco in ascolto, e, lasciatala aperta, se ne viene sul davanti del Teatro*). Mio Zio è perito nell' acque... egli si è annegato da sè... e io... io il suo prossimo parente... il suo dilettissimo nipote... io sarò ricco! (*gira per la stanza riponendo ogni cosa in ordine*) Così non un' ombra di sospetto — Egli lasciò la città, nè volle alcuno in sua compagnia... In questa casa deserta... il balcone... il fiume dissotto... e poi qui in istanza non c'è disordine... Tutto può comprovare che il suicidio fu premeditato ed eseguito freddamente. — Io parto subito... entrerò di soppiatto in città... mi mostrerò ai miei amici tranquillo e sereno come se non fosse avvenuto nulla... e domani si dirà: « Un accesso di mania; — già il Signor Daniel era un' uomo stravagante... » (*con terrore*) E il cadavere?!... Qualche indizio forse?!... No, no... non un segno; — io l'ho toccato appena. (*si volge verso la porta e vede Dick, il quale sarà entrato pian piano durante l'ultima parte del monologo di James*) Gran Dio!!! (*s' arretra spaventato*).

SCENA V.

JAMES, e DICK SAVAGE (*vestito malamente*).

DIC. (*colla massima freddezza e col più gran cinismo, ch' egli conserverà sempre*) Che? Vi faccio paura, Signore?

JAM. Ma voi qui?!... Chi siete?!...

DIC. Mezz' ora fa io passeggiava là sotto (*segna il balcone*) lungo la riva del fiume insieme con un mio ottimo amico. C' è plenilunio, Signore; e l'ottimo amico e io vi abbiam visto saltar di sopra al muro del giardino attiguo a questa casa. — Io ho seguito il vostro esempio, e sono entrato per la stessa porta... (*segna la porta*).

JAM. Ma chi siete?!

DIC. Chi son io?... Se non vi conoscessi dovrei prima io domandare a voi « chi siete? » Ma conoscendovi, mi do premura di rispondere al Signor James Dorsey che io mi dico galantuomo, punto primo; e punto secondo, che il mio nome di battesimo è Dick, e il mio nome di famiglia è Savage. — Vi basta?

JAM. E a qual fine veniste?

DIC. Ah! Questa è un' altra dimanda.

JAM. Ebbene?

DIC. (*va al tavolino, vi prende la pistola e la tiene in mano*).

JAM. Che fate?.

DIC. La sta meglio in mia mano che nella vostra. — Dunque, mi dimandavate per che fine io sia qui venuto, non è vero?

JAM. Sì!

DIC. Eccomi pronto a soddisfarvi. — L' ottimo amico e io... — V' ho già detto che siamo in plenilunio, eh?

JAM. Presto!

DIC. L' ottimo amico e io, mercè sempre del plenilunio, abbiamo visto lì sul balcone....
JAM. Voi?!... Avete visto?!...
DIC. Per l' appunto come di giorno.
JAM. E che cosa?
DIC. Puh!... un uomo vivo, che, dopo aver invocato soccorso, casca nel fiume, e in breve resta morto sia per un sasso che gli abbia fracassata la testa, o sia per l' acqua che gli abbia riempiuto lo stomaco. — Disgrazie che succedono, Signore.
JAM. Voi eravate là quando?!...
DIC. Quando voi James Dorsey avete precipitato vostro Zio Daniel Dorsey dal balcone nel fiume.
JAM. (*con gran terrore*) Son perduto!!
DIC. Perduto? — Vi perdete troppo presto d' animo. E sì che quanto a cuore avete dato prova di averne molto! — Il colpo è stato magnifico, nè poteva riuscire meglio.
JAM. Egli dunque non è più?!...
DIC. L' ottimo amico e io abbiam ritirato un cadavere dall' acqua in sulla riva. Vostro Zio, Signor James, potrebbe risuscitare: non sarebbe il primo in vero; ma ch' egli abbia cessato di vivere?... oh! ve ne do io certissima certezza.
JAM. E ora?...
DIC. Ora?...— Vostro zio morto, voi siete suo erede, e per conseguenza ricco.
JAM. Dick... (*lo prende per la mano*) Posso lo fidarmi del vostro silenzio?
DIC. Del mio?... — Ma vi ho già avvertito che in mia compagnia c' era l' ottimo amico... Egli è laggiù che mi aspetta.
JAM. E di lui?...
DIC. Di lui, e di me secondo... le condizioni.
JAM. Quali?
DIC. Ogni fatica merita premio. — Ci siamo faticati

nel ritirare il cadavere; e voi che siete ricco ci premierete. — Anzi, non vi sembra meglio, onde togliere qualsiasi sospetto, che avessimo a rilanciare il cadavere nel fiume? — Lo Zio vivo fece il salto di propria volontà; e lo Zio morto fu trasportato dalla corrente. Domani lo troveranno lontano...

JAM. Sì; ben pensata. — Confido in voi, Dick.

DIC. Vi ripeto che siamo in due...

JAM. Che esigete da me?

DIC. Ecco qui. (*mostra diverse carte*) Queste carte le abbiam levate da dosso al cadavere.

JAM. Delle carte?!

DIC. Non temete. — Io ve le posso rendere.

JAM. (*fa per pigliarle con vivacità*).

DIC. Adagio.—Essendovi plenilunio, e sapendo io leggere, ho conosciuto subito il valore di queste carte. Esse sono biglietti di banca, da mille, cinque mila franchi ciascheduno. A un di presso quaranta mila franchi.

JAM. Quaranta mila franchi?!

DIC. Credo. — Io mi dico galantuomo, e so che la roba degli altri è roba degli altri. — Voi siete erede di vostro Zio, e ciò che era suo dovrebbe esser vostro.

JAM. (*allungando la mano*) Qui...

DIC. Se io mi dico galantuomo, tutti anche sanno ch'io sono un povero diavolo. E se domani, per esempio, mostrassi a qualcuno un biglietto solamente di mille franchi, a cotesto qualcuno potrebbero venire in capo certe idee... E' inutile che mi spieghi; — mi capite. — Dunque, per evitare ogni sinistra supposizione, e per aver guarentito il premio dovuto alla mia fatica, voi mi farete il favore di scrivermi le poche parole che vi detterò.

JAM. Che devo io scrivervi?

DIC. Lì al tavolino. Carta, penna, calamajo, e la mano in moto. — Spacciatevi, vi prego.

JAM. (*va al tavolino*).

DIC. (*dettando*) « Io sottoscritto James Dorsey mi dichiaro debitore verso Dick Savage di cento mila franchi. »

JAM. Cento mila franchi?!

DIC. Scrivete sempre. (*dettando*) « I quali cento mila franchi io devo a lui in premio del silenzio ch' egli manterrà circa l' assassinio da me commesso sulla persona di Daniel Dorsey mio Zio. »

JAM. (*si alza, e fa per lacerare la carta*) No!!

DIC. (*trattenendolo*) L' ottimo mio amico mi aspetta sulla riva. Egli potrebbe... M' intendete.

JAM. (*sbuffando torna a sedersi*) Ecco.

DIC. Il vostro nome, il vostro cognome « James Dorsey » e la data « Lonehouse, la notte del 21 Agosto 1830. » — Aggiungete: « A chi mi presenterà questo biglietto pagherò la detta somma in totalità o in parte secondo che ne sarò richiesto. »

JAM. Ah!!

DIC. (*prende la carta, e dopo averla letta*): Benissimo! — Ora è inutile che io vi consegni questi quaranta mila franchi. (*ripone il portafogli e il biglietto in tasca*).

JAM. Come?!

DIC. Tosto che avrete assestate le faccende della vostra successione verrò da voi, e mi darete dieci mila franchi in argento a conto del vostro debito. — Così, maneggiando io dell' argento, metallo meno nobile che l' oro, c' è minor rischio di svegliare la curiosità del Pubblico. — Voi vedete che alla discrezione so unire la prudenza.

JAM. (*con rabbia*) Oh!! — E il vostro compagno?

DIC. Ci penserò io. Non datevene pena. Come se fossi io solo. — Ora vi lascio in libertà. — Buona notte, Signor James Dorsey. A rivederci. — Su, allegro. I morti non parlano; e i vivi... quando si

premiano bene, sanno ancor essi tacere. — Buona notte! (*via*)

SCENA VI.

JAMES *solo*

(*lo segue per un po', e quindi fuori di sè si getta sopra una seggiola coprendosi colle mani il volto*). Mio Dio!!!

FINE DELL' ATTO PRIMO.

ATTO SECONDO.

Stanza ricca ed elegante. — Una porta in fondo, e un' altra a destra — Un tavolino da giuoco, e un tavolino con sopravi un bowl di punch. — Lumi.

SCENA I.

JAMES DORSEY, CAVALIERE DI WINSGOLD, MARCHESE DI CAISSEGNAC, SIGNOR DI RAFLEVILLE, BARONESSA DI VÉREUSE (*intorno al bowl di punch, e bevendo*).

BAR. Animo, mio caro James. La fortuna fa come le donne.

SIG. DI R. Sicuro. Da principio soglion dire di no, e finiscon quasi sempre col dire di sì.

CAV. Adagio, adagio, mia gentilissima Signora Baronessa di Véreuse, e mio briosissimo Signor di Rafleville. Io invece so di molte donne che principiarono con un arci-lusinghiero sì, e finirono con un più che solenne no.

MARCH. Senz' alcun passaggio in prima dal Si Maggiore al Si Minore?

CAV. Pare che non s' intendessero molto di musica.

BAR. (*ridendo*) Male, Cavaliere.

CAV. Confesso di essere poco fortunato colle belle.

MARCH. E colle brutte?

SIG. DI R. Ah! Ah! che dimanda!

Cav. (*risentito*) Mi concederete facilmente che non merita risposta.

March. Come volete.

Bar. Ma se la fortuna, Cavalier mio, non vi è favorevole in amore, al giuoco essa vi è assai propizia. Che ne pensate, James?

Jam. (*tristo*) In tre sere il Cavaliere di Winsgold mi ha guadagnato duecento mila franchi.

Cav. (*a Jam.*) Potete ancora ricuperarli.

Sig. di R. (*a Jam.*) E anche i trecento luigi che avete perduto questa sera contra me. — Baronessa, si ha a tentare un colpo insieme?

Bar. Insieme con voi? — Scusate...

Sig. di R. Un no?...

Bar. Crederei.

Sig. di R. E perchè?

Bar. Perchè amo meglio giocare col Marchese di Caissegnac.

March. (*baciandole la mano*) Obbligato della preferenza!

Jam. Baronessa, non giocate mai con me?

Bar. James, da qualche tempo la sorte non vi fa buon viso.

March. Mi sembra, Dorsey, che questo sia esprimersi chiaro.

Sig. di R. Dunque la Baronessa dovrebbe giocare col Cavaliere. La Dea dagli occhi bendati gli si mostra amica.

Bar. Anzi amicissima. Ma quella sua ingenua confessione dei più che solenni no che tengon dietro agli arci-lusinghierl si...

March. Vi ha messo paura?...

Sig. di R. Temete che la fortuna abbia a lasciarlo?

Jam. E si che il Cavaliere sa tenerla legata a sè.

Cav. (*vivo*) Come sarebbe a dire, Signor James Dorsey?

JAM. Eh, dico che voi sapete guadagnare. Ecco il tutto.

CAV. (*risentito*) Io so guadagnare?! — Signore, ciò non mi garba nè punto, nè poco, ve n' assicuro.

JAM. Oh! provatevi ora a non saper guadagnare, e vi do parola che non me ne rincrescerà nè poco, nè punto. (*avviandosi al tavolino da giuoco*) Andiamo, Cavaliere, — cento luigi alla Dama di Picche.

CAV. Accettati.

BAR. E io venti al Re di Cuori.

MARCH. Altri venti per me.

SIG. DI R. Signora Baronessa, Signori, all' armi, all' armi! — (*tutti vanno a sedersi intorno al tavolino da giuoco*).

CAV. (*deponendo sul tavolino varie carte e dell'oro*) Cinquanta mila franchi di banco.

(*giuoco animato*).

BAR. Il mio Re di Cuori ci ha favoriti, Marchese.

MARCH. (*ritirando dell' oro*) Venti luigi a voi, e venti a me.

SIG. DI R. La Dama di Picche invece fu contraria a Dorsey.

JAM. (*vivo*) Duecento luigi al cinque di Picche.

BAR. James, vi ostinate troppo sul tragico. Picche e sempre Picche. Male. — Io ho più caro l' idillio. Prima i Cuori, e ora quaranta luigi al tre di Fiori.

SIG. DI R. Altri quaranta alla stessa carta.

CAV. Baronessa, voi siete una pastorella fortunata.

BAR. Non me lo dite con piacere.

CAV. Tutt' altro! Ho perduto i vostri, guadagno i duecento di Dorsey.

JAM. (*con rabbia*) Maledetto cinque di Picche!

BAR. James, ora m' attacco al tre di Cuori. Cinquanta luigi. — Ho un buon presentimento. Imitatemi.

JAM. Non potete vincere tutti i colpi. — Cinquecento luigi all' asso di Picche.

MARCH. Dorsey, vi riscaldate.

JAM. Sempre così. Grazie, Cavaliere. Al fine! (*ritira dell' oro e delle carte*).

MARCH. Ahi! Baronessa.

MAR. Non do più retta ai presentimenti.

CAV. Vorreste avere di continuo il vento in poppa?

JAM. Terrò banco io.

CAV. Ve lo cedo volontieri.

SIG. DI R. Saprete guadagnare, Dorsey?

JAM. Mi raccomanderò alla Dea del Cavaliere.

CAV. E' una Dea cieca.

MARCH. Ma alle volte...

CAV. (*risentito*) Che cosa alle volte?!

BAR. Dio buono! Siete ben permaloso, Cavaliere. La menoma parola, anche la più innocente, basta a' muovervi a sdegno.

CAV. In fatto d' onore io non amo...

BAR. Dinanzi una Signora non dovrebbe essere permesso ad un gentiluomo il dire: io non amo.

SIG. DI R. Brava, Baronessa! Io vi dirò...

MARCH. Dite quel che volete; non vi ascoltiamo.

SIG. DI R. Questa da vero è graziosa! Capisco che giocate con la Signora Baronessa; ma quanto all' udito, almeno io credo che ella avrà conservato il suo libero arbitrio. Che ne pensate, Dorsey?

JAM. Orsù, Signori, fate il vostro giuoco.

CAV. Cento luigi alla Dama di Picche — Voglio battervi colle vostre stesse armi.

JAM. E m' avete ferito.

BAR. Non mortalmente, speriamo. — Trenta luigi al due di Cuori.

SIG. DI R. Baronessa, anche voi contra Dorsey?

BAR. E perchè no? (*con civetteria a Jam.*) Come ai bei tempi cavallereschi, noi ci amiamo e ci disfidiamo.

SIG. DI R. Sete di fama!

BAR. Oibò, Signor di Ráfleville! Un bisticcio?
MARCH. E' un suo vezzo.
CAV. Dorsey, perdete cento luigi.
BAR. E io ne vinco trenta.
JAM. (*alla Bar.*) Eccoveli. — Voi, Cavaliere, raddoppiate?
CAV. Raddoppio se v' aggrada.
JAM. Alla medesima carta?
CAV. Proverò la Dama di Cuori.
BAR. Ricordatevi, Cavaliere, di quei tali no...
CAV. Per ora la continua coi sì. — (*a Jam.*) Raddoppio di nuovo.
JAM. C' è da perderne la testa! Al diavolo il banco! (*si alza*) Cavaliere di Winsgold, vi son debitore di quattrocento luigi.
CAV. Mio ottimo padrone.
SIG. DI R. A voi, Cavaliere, il banco.
BAR. Se mi riuscisse di sbalzarlo!
CAV. Coraggio, Baronessa.
JAM. Tenete sulla parola?
CAV. Fino a che somma?
JAM. Ancora seicento luigi.
CAV. Tengo.
SIG. DI R. Stiamo a vedere.
MARCH. Cinquanta luigi al quattro di Picche.
SIG. DI R. Vi fate guerriero?
MARCH. Di quando in quando.
JAM. (*con emozione*) E io seicento luigi alla Dama di Cuori. Una volta almeno...
BAR. James! James! — (*attenzione generale*).
JAM. Maledizione!! (*straccia coi denti la carta da giuoco, e si alza inquietissimo*).
CAV. Dorsey, vi sono creditore di mille luigi.
JAM. (*passeggiando smanioso per la stanza*) Ho ventiquattr' ore davanti a me!
CAV. Non ho nulla a rispondere in contrario.

BAR. Ma, mio caro James, già si sa: chi giuoca risica. — Datevi pace. Domani la non andrà così.

JAM. (*cupo*) Domani?!

MARCH. Che? Una disfatta vi torrebbe la voglia di altri colpi?

JAM. (*cupo*) La voglia?!

BAR. Mi spaventate, James! — Signor Cavaliere, voi che usciste vittorioso del combattimento dovete ora diventare il nostro anfitrione.

CAV. Volontieri, Baronessa di Véreuse. Una fortuna di più per me.

BAR. Dunque, Signori, avviamoci. — Lo Sciampagna scaccierà le malinconie. — (*il Marchese le offre il braccio*). Scusate, Marchese. Siam buoni verso chi ha perduto. (*si avvicina con grazia a Jam.*) James, voi non mi avete offerto il vostro braccio; — v' increscerebbe che vi offrissi il mio?

JAM. Ve ne ringrazio. — Non uscirò.

BAR. Oh! Oh! Perdeste molte volte; ma non vi vidi mai sì tenebroso come questa sera. — Che c' è, James? Ci volete proprio privare della vostra compagnia?

JAM. (*inquieto*) Lasciatemi tranquillo, ve ne prego.

SIG. DI R. Dorsey tratta noi nell' egual modo ch' egli è stato trattato dalla fortuna.

BAR. Peggio ancora. — La fortuna opera ad occhi chiusi. Egli in cambio ci vede benissimo. — James, me ne ricorderò. — Marchese di Caissegnac, sono con voi. Lasciamo il misantropo in preda ai suoi neri pensieri. I nostri tra poco saran tinti in roseo. — Cavaliere Anfitrione, vi seguiamo.

CAV. A rivederci, Dorsey.

JAM. A domani, Cavaliere di Winsgoid. (*tira un campanello*). — Baronessa di Véreuse, avrete la bontà di obbliare la mia scortesia di questa sera?

BAR. Ci penserò sopra.

MARCH. Non vi accorate, Dorsey.
SIG. DI R. Vi prometto di bere alla vostra salute.
JAM. Amici, addio. — (*un Servo entra*).
BAR. (*stringendo la mano a Jam.*) Voi sapete che io detesto la tristezza. Dunque, allegro, James.
(*da Jam. in fuori, tutti via*).

SCENA II.

JAMES *solo.*

(*segue cogli occhi la brigata, e quindi con rabbia*): Finalmente! — (*passeggia smanioso per la stanza;* — *dopo un po' di silenzio*) James Dorsey, tu sei rovinato! — Delle ricchezze di tuo Zio che t' è rimasto? — Diciotto anni fa il delitto. . . e al presente . . . la miseria, l' infamia, e più straziante il rimorso! — Oh! (*si strappa i capelli*). — E mia moglie? E mia figlia? . . . (*si stringe nelle spalle dando segno d'indifferenza*). — Ma io, io che farò? Che sarà di me? — Fuggire! . . . E dove? — Da per tutto la disperazione!! — Finchè m' ebbi dell' oro tenni discosto il fantasma minaccioso del vecchio assassinato . . . Ma ora . . . (*con raccapriccio*) Ah!! Eccolo! . . . Gia mi persegue . . . mi si avvicina . . . mi stringe . . . e m' addita l' inferno!! (*come rifuggendo alla vista di un fantasma va a sedere spaventato presso al tavolino da giuoco,* — *e con voce cupa*): « James, finirete male!!! » — Quelle sue tremende parole me le sento qui come se ve le imprimesse uno stampo di fuoco! (*si tocca le tempie*). — Si, mio Zio, sei vendicato!!! (*lunga pausa, e poi come preso da una subita idea balza in piedi, e percuote con forza il tavolino*) Finir male?! (*con gioja feroce*) No, non ancora! — (*corre a tirare il campanello,* — *e con accento di crudele gioja*) Mia moglie era

ricca ... Ella è buona .... e mi stenderà la mano per salvarmi. — (*entra un Servo*). — Dite alla Signora che io l' aspetto qui con impazienza. — (*il Servo via a destra*). — Le fui cagione di pianto, di dolori.... — ma io sono il padre di sua figlia. Ella non potrà resistere alle mie preghiere ... la mia sorte la muoverà a compassione. Sì, sì; io saprò indurla a prestarmi soccorso. — E s' ella non volesse? (*con riso feroce*) Oh! — James, se tu cadi, non ti rialzi mai più; — sei perduto per sempre. — Io ho bisogno d' oro, e oro avrò. — Il Cavaliere non è invincibile. La fortuna gli sorride da alquanti giorni; ma essa è volubile. (*prende quasi convulso alcune carte da giuoco in mano*) Dimani forse queste carte mi toglieranno alla povertà, e mi ridaranno la quiete. (*resta pensoso*).

SCENA III.

ANNA DORSEY e DETTO.

ANN. (*entrando dalla porta a destra*) James?

JAM. Vi aspettava.

ANN. E con impazienza, m' è stato detto. — Che bramate da me?

JAM. Che bramo? — Anna, voi siete mia moglie, la madre di mia figlia, e in voi ho riposta la mia salvezza.

ANN. La vostra salvezza?

JAM. Sì. Le disgrazie mi hanno ridotto in miseria.

ANN. In miseria?!

JAM. Non mi resta più nulla; e dimani per legge d' onore devo pagare al Cavaliere di Winsgold mille luigi.

ANN. Mille luigi?!

JAM. Che poco fa ho perduto al giuoco.

ANN. (*con ansia*) Ebbene?

JAM. Ebbene... Voi siete ricca, Anna, non è vero? Voi verrete a mio ajuto.

ANN. Io ricca?..

JAM. Vorreste forse vedermi avvilito, disonorato?

ANN. No, James. Ma che posso fare io per voi?

JAM. (*con durezza*) Ajutarmi. — Mi darete i mille luigi, e cinquecento luigi di giunta.

ANN. Ma come?

JAM. Coi mille pagherò il mio debito. Coi cinquecento guadagnerò, e probabilmente dimani vi sarà resa la somma prestatami.

ANN. James, mi è impossibile di contentarvi.

JAM. Impossibile?!

ANN. Quando divenni vostra moglie, io era ricca. Adesso invece... — James, non vi rammento le tante pene che mi faceste soffrire... Miratemi soltanto, e giudicate se non sono una disgraziata. — Ma che io mi privi di quel poco che sottrassi alle vostre continue esigenze; che io doni a voi per alimentare le vostre insensate passioni?...

JAM. (*con rabbia*) Anna!...

ANN. Non adiratevi... — Volgete lo sguardo alla nostra povera Jenny. A lei non rimane che l'ultimo avanzo de' miei beni; e a lei voglio serbarlo quest' ultimo avanzo. — Oh! nei diciasette anni ch' io sono vostra moglie non sacrificai tutto per voi?.. Dimandatene la vostra coscienza, ed essa vi risponderà che di me avete fatto una vittima.

JAM. (*fa per allontanarsi sdegnoso*).

ANN. (*piangendo e trattenendolo*) No; ascoltatemi, James. Sopportai tutto ciò che una donna può sopportare. Ma io madre... non per me... — per la innocente nostra creatura... io non posso... E' la prima volta che vi nego...

JAM. Voi non volete salvarmi?!

ANN. Io voglio salvare nostra figlia!

JAM. (*con sarcasmo*) E da quando in qua un così

sviscerato amore per lei?

Ann. (*viva*) Non l'amai lo sempre?! — (*con dolore*) James, siete pur crudele! — (*con animo*) Prima di essere sua madre io era vostra moglie; e dopo solo per voi potei scordare quel ch' io doveva al sangue mio. Ma ora, che ho le mille prove del vostro snaturato sentire, che in me non v' ha più alcuna speranza nel vostro ravvedimento, ora io mi faccio scudo alla mia povera Jenny, e vi protesto che sin da questo istante dimentico di essere moglie per mostrarmi madre. — Jenny è mia, e finchè io vivrò ella non sarà costretta a mendicare!

Jam. Dunque voi preferite?...

Ann. Il dovere ad una colpevole condiscendenza!

Jam. (*minaccioso*) Sciagurata!!...

Ann. (*solenne*) Siate mio carnefice; ma ch' io non vi sia complice della totale rovina dell' unica nostr figlia.

SCENA IV.

SERVO e DETTI.

Serv. (*a Jam.*) Signore, una lettera.

Jam. (*osservando la lettera*) Chi l' ha portata?

Serv. Uno sconosciuto che attende la vostra risposta.

Jam. (*apre la lettera*) Ah! Dick Savage!!

Ann. Dick Savage?

Jam. (*con apprensione*) Lo conoscete?!...

Ann. Questo nome mi sembra d' averlo già inteso. — E che vuole da voi?

Jam. (*dopo aver letto, al Servo*) Egli attende la mia risposta?

Serv. Sì, Signore.

Jam. (*torna a leggere la lettera inquieto, e poi quasi tra sè*) E come fare ora? — (*ad Ann.*) Anna, ritiratevi nelle vostre stanze.

ANN. James, qualche nuova disgrazia?

JAM. (*quasi tra sè*) Io son forzato di riceverlo! — (*al Servo*) Ch' egli venga. — (*Servo via*) — (*ad Ann.*) Siete ancor qui, voi? Uscite! Ho bisogno di essere solo con lui.

ANN. Ma...

JAM. (*con sdegno*) Anna!!.. (*le addita imperioso la porta*).

ANN. (*fa tal segno da lasciar comprendere agli spettatori ch' ella vuol restare in ascolto, ed esce per la porta a destra*).

SCENA V.

JAMES *solo*.

Lo credeva morto! (*passeggia smanioso*). Io gli devo ancora venti mila franchi!...

SCENA VI.

DETTO e DICK SAVAGE (*vestito malamente*).

DIC. Si può?

JAM. Avanti.

DIC. Signor James Dorsey...

JAM. Siete voi, Dick?

DIC. Io in carne ed ossa, se mel permettete.

JAM. Son molti anni che non ci vediamo, e pensava... (*va a chiudere la porta in fondo*).

DIC. Che io non fossi più di questo mondo. Pensavate così, eh? Dite pur francamente.

JAM. Oh no.

DIC. Oh sì! — Ma ora, poichè mi vedete è inutile ch' io vi dia altre prove della mia esistenza. — Siete vivo voi, sono vivo anch' io. Ne avreste dispiacere?

JAM. E a che attribuire questa vostra visita?

DIC. A che?! Me lo domandate?! La è curiosa da vero! — Signor James Dorsey, vi sarebbe forse uscito della memoria?...

JAM. No, non mi è uscito nulla della memoria. Io vi son tuttora debitore...

DIC. Di venti mila franchi. — Ed ecco qui una carta che comprova evidentemente il mio credito. (*cava fuori del portafogli una carta*). Un po' vecchia, ma sempre buona. (*presentando a Jam. la carta*) La volete esaminare?

JAM. E' inutile.

DIC. Quand' è così la ripongo nel mio portafogli. (*ripone la carta*) Dunque?...

JAM. E perchè non veniste prima a riscuotere il vostro credito?

DIC. Ho fatto male? — Sarò generoso. Non ne esigo gl' interessi.

JAM. Udite, Dick: — ne avete assoluta necessità?

DIC. Sarei quasi per rispondervi di sì.

JAM. In tal caso mi rincresce...

DIC. Che cosa?...

JAM. Presentemente non posso pagarvi!

DIC. Non potete?!

JAM. Le ricchezze mal' acquistate non riescono a profitto, e presto svaniscono.

DIC. Oh! Oh! Sareste diventato moralista? — Brutto segno.

JAM. Lasciam gli scherzi, Dick. — Voi non siete ricco; ma io al certo son più povero di voi.

DIC. Voi più povero di me?! Questa mi è propria nuova. — E come? Il Signor James Dorsey che da cinque anni e più fa parlare di sè tutta quanta Parigi? Il ricco Inglese che, per il suo lusso, e aggiungerei anche per le sue stravaganze d' ogni ge-

nere, è citato qual fenomeno, pretenderebbe di essere più povero di Dick Savage? — Andiamo, Signore; — voi amate burlarvi di me. Ma v' assicuro io che in fatto del mio avere le burle mi vanno poco a sangue.

JAM. Voi eravate a Parigi?...

DIC. Ma se vi dico che in cinque anni da mattina a sera, e da sera a mattina mi sento rintonare nelle orecchie il vostro nome.

JAM. E che faceste sempre a Parigi?

DIC. Io sempre a Parigi?... — Mio caro Signor James Dorsey, il vostro umilissimo servo Dick Savage non ha le abitudini dell' ostrica. Egli non usa passar la sua vita attaccato ad uno scoglio.

JAM. Dunque?...

DIC. Dunque, dall' ultima volta che ci demmo addio, saranno undici anni circa, ne vidi e ne toccai delle belle e delle grosse. Girai mezzo mondo, e... — Ma non discorriamo di me; discorriamo di voi. Mi date sì o no i miei venti mila franchi?

JAM. Devo ripetervi che presentemente mi trovo nell' assoluta impossibilità di darveli?

DIC. Dite sul serio? La faccenda cambia d' aspetto. Già spesso le apparenze ingannano. — E io che di piena buona fede vi stimava ricco straricco!

JAM. Lo era, e... Dick, ora sono un miserabile!

DIC. Me ne spiace per voi, ma me ne spiace assai più per me. E come faremo coi miei venti mila franchi?

JAM. Siete capitato troppo tardi.

DIC. (*con aria di mistero*) James, meglio tardi che mai!

JAM. Non vi comprendo.

DIC. (*guardandosi intorno, e sotto voce*) Siam soli, non è vero? — Niuno ci ascolta?

JAM. Niuno.

DIC. Or bene, buttiamo via la maschera, e parliamoci

chiaro. — Io sapeva che voi avevate dissipato l'eredità di vostro Zio. Io conosceva i vostri bisogni, e son venuto qui a bella posta per additarvi uno scampo . . . e anche per rimettervi sulla via della fortuna.

JAM. Voi?!

DIC. Si io. — Vi fa maraviglia? Non siamo noi di gran tempo buoni amici? — Per un amico mi getterei nel fuoco.

JAM. Spiegatevi.

DIC. Mi spiegherò. — James, la povertà è una gran brutta cosa per sè stessa; ma quando poi a un tratto la povertà succede alla ricchezza, ho in idea che la debba essere una cosa orrenda.

JAM. Oh! si.

DIC. E ho in idea ancora che a chi si trova precipitato in simile inferno . . . (*con aria di mistero*) non debba ripugnare per venirne fuora . . .

JAM. (*allibendo*) Che mi proporreste, Dick?!

DIC. (*dopo essersi guardato intorno*) James, siete uomo, eh?

JAM. (*tace*).

DIC. Non rispondete? . . . Ma si che siete uomo! Vi vidi alla prova.

JAM. Ebbene? . . .

DIC. Di scrupoli non ne dovreste avere. E' il primo colpo che sgomenta un tantino. Dopo . . . (*crollando le spalle*) dopo non ci si bada nè meno.

JAM. E perchè questo esordio?

DIC. Perchè se aveste alcun scrupolo, vi saluterei . . . no, esigerei i miei venti mila franchi.

JAM. Dick, v' ascolto.

DIC. Alla buon' ora! — Un mio conoscente, il quale mi usa non poche bontà, ed ha illimitata confidenza in me, si è mattamente incapricciato di certa giovinetta a me nota. Per ottenerla egli offrirebbe, pagherebbe a vista la considerabile somma di trecento

mila franchi. — Capricci da gran Signore, mio caro. — E il mio conoscente, mi era scordato di dirvelo, è ricco al pari d' un Nabab, e di gusti al tutto aristocratici.

JAM. Ma che ho io che fare?...

DIC. Io mi son volto a voi appunto perchè ci avete che fare.

JAM. Ma...

DIC. Se il negozio si ha a conchiudere, per il vostro meglio lasciate da parte i ma. — Dunque, accettate i trecento mila franchi?

JAM. Dick, vi schernite di me!

DIC. No, no. Mi sta a cuore il vostro ben essere. — Su via, rispondetemi un bel sì, e quanto prima non avrete più fastidj per il capo.

JAM. Eh! io rispondo di sì. Solamente desidero sapere in qual modo?...

DIC. Vi contento subito. (*gli va vicino, e a bassa voce*): James, voi avete moglie?...

JAM. Sì.

DIC. E da vostra moglie aveste... una figlia?...

JAM. (*con impeto*) Che?!

DIC. (*freddo*) Ah! mi comprendete ora?

JAM. (*con violenza*) Non proseguite, Dick! — Andatevene! Andatevene! (*gli fa cenno di uscire*).

DIC. (*freddo*) Io andrò quando mi avrete sborsato i miei venti mila franchi. Ho qui la mia poliza. (*cava il portafogli*). Osservate.

JAM. (*sfinito*) Ah!!

DIC. Signor James Dorsey, son diciotto anni che ci conosciamo, e la prima volta ch' io ebbi l' onore di trovarmi con voi... ve ne ricordate?.. io vi risparmiai il patibolo!

JAM. (*furente*) Dick!!

DIC. Le vostre minaccie non mi spaventano. — E' vero che assassinaste vostro Zio; ma non riuscirete ad

assassinar me. — James, torniamo buoni amici. Ci va del vostro utile. — E poi, che cos' è quel ch' io vi propongo? Un' inezia per voi. Chi fece il più, può fare anche il meno. — Assassinaste vostro Zio, e le ricchezze da lui ereditate vi tennero in calma la coscienza per molti anni. Ora, cedete vostra figlia ad un rispettabile Signore, e il premio della cessione servirà ottimamente ad acquietare il po' di rimorso che potrebbe sollevarsi nell' animo vostro. Fate pur bene i calcoli, e scommetto che alla fin fine mi ringrazierete. — Se mai i vostri scrupoli provenissero da altra cagione, cioè: se non vi bastasse la somma offertavi, v' accerto io che il mio conoscente, il Baronetto Chewlive, non è uomo molto sottile nello spendere. La vostra Jenny vale un tesoro; e per l' acquisto di un tal tesoro il nostro Baronetto si mostrerà splendido.

JAM. Dick, voi siete il mio Demonio!!!

DIC. (*freddo*) Avete risoluto?

JAM. (*fuori di sè*) Usciamo, per carità! Qui in questa casa... vicino a lei... io non avrò mai il coraggio... (*coprendosi il volto*) Oh!! — Dick, venite con me.

DIC. Poveretto, il vostro caso certamente non è il più bello. Vi compatisco. — Ma meglio così, che...

JAM. (*con disperazione*) Io ritardo il momento della mia dannazione!! — Andiamo!

DIC. Un po' d' aria fresca vi farà bene. — (*entrambi via per la porta in fondo*).

SCENA VII.

ANNA *sola*

(*esce inorridita dalla stanza a destra*). Mio marito un assassino!! E mia figlia venduta!! Ah! (*cade svenuta*).

FINE DEL SECONDO ATTO.

ATTO TERZO.

Stanza come al Secondo Atto. — Lumi.

SCENA I.

JAMES e ANNA.

ANN. (*ai ginocchi di Jam.*) Oh! ve ne scongiuro...

JAM. Alzatevi, Anna. — Io fui colpevole... me ne pento... Ma il pentimento a che giova?

ANN. (*si alza*) Lascieremo Parigi. Vivremo colla nostra Jenny in paese straniero di quel poco che ne resta. Iddio avrà misericordia di voi... e pietà di noi.

JAM. Misericordia di me?... — E jeri sera non udiste?...

ANN. James, piangeremo insieme...

JAM. Il pianto mi farà scordare il mio delitto?

ANN. Una vita d' espiazione può lavare grandi peccati.

JAM. E la miseria?! (*con forza*) No; m' è impossibile di sopportarla. Divenni assassino per essere ricco, e...

ANN. (*con forza*) Ma pensate a nostra figlia! — James, io non ho che lei sola a questo mondo, e per lei son disposta...

JAM. (*con sdegno*) Voi vorreste?!...

ANN. (*solenne*) Siate buon padre, e io vi sarò buona moglie! (*fa per uscire*).

Jam. (*trattenendola*) Anna, io poteva farvi pentire della vostra stolta curiosità di jeri sera. V' ho perdonato. Vi siete incaricata di estinguere i miei debiti, e io non stringerò alcun accordo con Dick. Jenny rimarrà con voi. Non pretendete altro da me. Io povero non posso vivere. — O la ricchezza... o quel che sarà per avvenire.

Ann. (*con pietà*) James!...

Jam. Non inquietatevi del fatto mio. Dick lo conosco, e voi pure lo conoscete. Da molti anni son legato con quell' uomo. — Ci udiste, e basta.

Ann. (*con pietà*) Volete proprio perdervi?

Jam. Non mi perderò. — Dick sarà qui tra poco...

Ann. (*con ansia*) Ma il Baronetto Chewlive verrà con lui. — Nostra figlia...

Jam. Il Baronetto Chewlive se ne andrà senza nostra figlia.

Ann. E voi?...

Jam. Io?!... Io?!... (*ghignando*) Non pensate a me.

Ann. (*con pietà*) James, voi siete mio marito, il padre di Jenny, — abbiate compassione di noi!

SCENA II.

SERVO *e* DETTI

Serv. Il Signor Cavaliere di Winsgold.

Jam. (*accenna di farlo entrare. — Servo via*). Non è in ritardo. — Anna, regolerete con lui i nostri conti.

SCENA III.

CAVALIERE DI WINSGOLD *e* DETTI.

Cav. M' inchino alla Signora; — buona sera, Dorsey.

ANN. (*s' inchina*).

JAM. Siete molto puntuale.

CAV. (*scherzoso*) Vecchia abitudine. — Son certo di non aver fallato di cinque minuti sulle ventiquattr' ore.

JAM. Cavaliere, io vi devo mille luigi. Degnatevi di passare un istante con mia moglie nel suo appartamento. Ella è ora la mia curatrice.

CAV. Me ne congratulo, Signora. A dir il vero, da più giorni James ha la fortuna contraria, e sta bene ch' egli abbia in voi un angelo custode.

ANN. Signor Cavaliere, sono al vostro comando.

CAV. Mi onoro di seguirvi. — James, a rivederci.

JAM. A rivederci, Winsgold.

ANN. (*sotto voce a Jam. e supplichevole*). Abbiate un po' di cuore! (*via col Cav.*)

SCENA IV.

JAMES *solo.*

(*resta pensoso, e poi passeggia smanioso*). Io parlerò a Dick. Egli è faccendiere, raggiratore, e qualche cosa concerteremo insieme. — Ma egli si disgusterà meco. Jeri sera lo assicurai ... e ora ... Egli verrà quì col Baronetto ... e addio i miei trecento e più mila franchi! — (*con rabbia*) Anna, Anna, la tua curiosità mi è fatale! — E come fare altrimenti?... Ella udì ogni cosa, ella avrebbe potuto perdermi se mi fossi ostinato ... — Me imbecille! Temetti il suo sdegno ... (*ferocemente cupo*) Sarebbe stato meglio che io ... (*fa un gesto di minaccia*). — E a Dick, e al Baronetto che devo rispondere? Si burleranno di me ... Mancando alla parola data a Dick, egli non vorrà più impacciarsi nelle cose mie... E senza di lui ... senza un socio non mi riuscirà

di recare ad effetto quel che ho in mente. (*con rabbia*) Aver di nuovo la fortuna tra le mani, ed essere costretto di lasciarmela sfuggire!!

SCENA V.

SERVO *e* DETTO.

SERV. Il Signor Baronetto Chewlive.
JAM. Solo?
SERV. Solo.
JAM. (*tra sè*) E Dick?!...(*al Servo*) Ch' egli entri. — (*Servo via*) — Il Baronetto solo? Non so spiegarmi...— Uh! Dick verrà più tardi.

SCENA VI.

DICK *e* DETTO.

DIC. (*vestito elegantemente, e l' occhialetto in mano; con barba e capelli tinti; di maniere signorili, ma assai esagerate. — Il Servo lo introduce, e via*).
JAM. (*andandogli incontro*) Signor Baronetto...(*gli s' inchina*).
DIC. (*s' inchina egli pure, si avanza con disinvoltura, e con voce falsata*): Ho io l' onore di trovarmi dinanzi al Signor James Dorsey?
JAM. (*con grande maraviglia*) Che ascolto?! (*va appresso a Dic. e lo esamina*). Che vedo?! — Ma voi siete... Oh si! non m' inganno. Voi siete Dick, Dick Savage!
DIC. Diamine! Vi fo i miei sinceri complimenti per l' ottimo vostro udito e per l' eccellente vostra vista.
JAM. E che cosa significa questa trasformazione?
DIC. (*scherzoso*) Rassicuratevi, mio caro. Di trasformazione in vero non ce n' è. C' è soltanto un po' di

lusso e di eleganza nell' abbigliamento, e sui capelli e sulla barba qualche gocciola d' acqua Persiana, recente mirabilissimo trovato, guarentito dall' Academia, e messo in uso da chi ama tenere al coperto le ingiurie del tempo.

JAM. Ma il Baronetto?...

DIC. Il Baronetto è entrato qui quand' io ho avuto il piacere di comparirvi dinanzi.

JAM. Voi dunque?...

DIC. Io dunque sono Dick Savage Boronetto Chewlive eccetera, eccetera, sempre pronto agli ordini vostri. — Non vi pare che sia una bella moda l' avere in sua disposizione un buon pajo di nomi con l' aggiunta di un buon titolo? Chi gira il mondo deve portar seco le necessarie provvisioni.

JAM. E con quale scopo?...

DIC. In quattro parole vi chiarisco il tutto. — Sappiate che io posseggo dei milioni...

JAM. Dei milioni?!

DIC. (*con malignità*) Non ne ereditaste anche voi?

JAM. (*sospirando*) Oh sì! — Ma donde la vostra eredità?

DIC. Donde?... — Un pò di qua, un pò di là. Dei parenti, degli Zii, mio caro James, dei benefattori se ne trovano da per tutto. — Fu in America principalmente ch' io ingrossai la mia borsa. Che magico paese! A chi ha gli occhi aperti e le mani leste, là, v' assicuro io, le eredità non fallano. Ci vuol bravura e disinvoltura. I milioni capitano da sè. E poi si ritorna in Europa, si fanno grandi compere, si mura, si invita, si spende e si spande, si diventa un personaggio d' importanza, il più della gente vi stima onest' uomo, ed eccovi Dick Savage scambiatosi nel rispettabilissimo Baronetto Chewlive.

JAM. Andrò in America!

DIC. Vi consiglio di dare la preferenza all' America del Sud. Ci ho pratica io.

JAM. Ma perchè jeri vi fingeste povero, essendo voi ricco ed anche nobile?

DIC. Se vi avessi chiesto per Dick Savage quel che vi chiesi per il Baronetto Chewlive, il nostro contratto sarebbe forse andato a vuoto. Io conosco gli uomini. L'orgoglio, il dispetto... che so io?... Il fatto sta che voi accettaste l'offerta del Baronetto, e a me come semplice Dick, vostro amico di lunga mano, probabilmente avreste risposto di no. — E poi... e poi... Ho a dirvela per intero?

JAM. Dite.

DIC. Mi è piaciuto di farvi una sorpresa.

JAM. (*con dispetto*) Oh!

DIC. Ora che sapete di me quanto basta, veniamo al nostro negozio. (*estrae un portafogli*) James, in questo portafogli vi sono trecentocinquanta mila franchi.

JAM. Trecentocinquanta mila franchi in quel portafogli?!

DIC. Niente di più semplice. Sin da jeri sera stanno qui dentro per voi. — Il Baronetto Chewlive promette e mantiene. — Spero che James Dorsey farà lo stesso.

JAM. (*quasi convulso*) Dick, voi avete lì dentro trecentocinquanta mila franchi per me?

DIC. Certo, per voi.

JAM. E mia figlia?...

DIC. Jenny sarà mia. — Non siete voi suo padre?

JAM. (*a bassa voce*) Dick, devo parlarvi in tutta secretezza. — Temo che mia moglie siasi accorta...

DIC. Vostra moglie?

JAM. Sì. — Scusatemi... Vado e vengo. Aspettatemi qui... un minuto soltanto. — Vi ripeto che ho paura di mia moglie. Usiamo prudenza. Fidatevi di me. Torno in un batter d'occhio.

SCENA VII.

DICK *solo.*

Regola generale: io non mi fido di niuno, nè meno di me stesso. E appunto perchè non ho la più grande fiducia nella mia persona, c' è sempre compagnia meco. (*tira fuori dall' abito due pistole e le esamina attentamente*) Vigilanza e prontezza! (*ripone le pistole*). James non è al suo primo esperimento. Starò in guardia. (*passeggia*) E che sua moglie avesse da vero sospettato?... Me n' increscerebbe. — Jenny è una fanciulla divina... e per Jenny spenderei... farei di tutto. — Guardate mo che bizzarria! — Io la scontrai a caso; ma appena l' ebbi veduta... sentii come un fuoco dentro di me... Jenny mi piacque... e adesso non so levarmela dal capo, e direi anche dal cuore. (*ridendo*) Vecchio pazzo! — Ma che? Beato chi può soddisfare alle proprie pazzie! Ho dell' oro, e me lo voglio godere.

SCENA VIII.

JAMES *e* DETTO.

JAM. Mia moglie sen viene qui col Cavaliere di Winsgold. Dick, rechiamoci presto altrove; è meglio.

DIC. Come volete.

JAM. Andremo dove fummo jeri sera. Là si può parlare liberamente. Vi conterò ogni cosa, e capirete che non ho torto di essere circospetto. (*si volge verso la porta a destra*) Oh! gli udite? — Non lasciamoci trovare insieme. Usciamo.

DIC. Sono con voi. (*via con Jam.*).

SCENA IX.

ANNA e CAVALIERE.

CAV. Non so immaginare come ci sien di quelli che non amino trattar affari colle Signore. Per me vi do parola che son di tutt' altro avviso.

ANN. Grazie, Signor Cavaliere.

CAV. Grazie a voi. — Si è diffinita in pochi minuti una faccenda che tra noi uomini avrebbe forse durato più giorni.

ANN. Siete stato tanto gentile!

CAV. Io doveva ben esserlo verso di voi, gentilissima Signora. — Ma Dorsey? Dove sarà egli?

ANN. Non ve lo saprei dire. Era pur suo obbligo di non assentarsi.

CAV. Desiderava rinnovargli le mie congratulazioni per la brava curatrice che si è scelto.

ANN. Mi permettete ch' io vi risponda in sua vece?

CAV. Dei complimenti?

ANN. Mio marito e io non potevamo abbatterci ad un creditore più nobile di voi.

CAV. In certi casi non è gran merito il mostrarsi cortese. — Signora, avrò il piacere di rivedervi?

ANN. (*scherzosa*) Non per affari, Signor Cavaliere.

CAV. (*le bacia la mano*). Auguro felicità a voi, e ottima fortuna a vostro marito. (*s' inchina e via*).

SCENA X.

ANNA *sola.*

E James? (*corre a suonare il campanello*). Ch' egli sia uscito? — Il Cavaliere fu buono meco... io non sperava tanto. — E a James deve importare di sapere il risultato...

SCENA XI.

SERVO *e* DETTA.

SERV. Signora?
ANN. Mio marito?...
SERV. E' venuto qui uno straniero...
ANN. (*con ansia*) Ebbene?...
SERV. Sono usciti insieme.
ANN. (*con ansia*) Conoscete lo straniero?
SERV. Di nome soltanto.
ANN. Chi è dunque?
SERV. Il Signor Baronetto Chewlive.
ANN. Il baronetto Chewlive!! — Egli con mio marito?
SERV. Si, o Signora.
ANN. Basta. (*Servo via*)

SCENA XII.

ANNA *sola*.

Dio!!... Oh! me infelice! — Ma io saprò essere madre! — Dorsey, Dorsey... io non mi vendico, no!.. sei tu che mi forzi...

SCENA XIII.

JAMES *e* DETTA.

JAM. (*entra precipitoso, senza cappello, e insanguinato*) Chi mi salva?... M'inseguono!... Son ferito!!
ANN. (*con raccapriccio*) James!!!
JAM. Voi, Anna?! (*vacillante si getta sur una seggiola*).
ANN. (*con ispavento*) Che è stato?!...

JAM. (*parlando con istento*) Ajutatemi per carità!
ANN. (*gli va accosto*) Ma questo è sangue!!
JAM. Anna, salvatemi...
ANN. (*smarrita*) Come?...
JAM. E non vedete? (*toccandosi il petto*) Un colpo di pistola...
ANN. Da chi?...
JAM Da lui!
ANN. Da lui?! Dal Baronetto?
JAM. Si! Dick Savage...
ANN. Ah!! — E perchè?
JAM. Io l' ho ucciso!
ANN. L' avete ucciso?!
JAM. Ho voluto tormi dalla miseria. (*getta un portafogli ai piedi di Ann.*).
ANN. E ora?
JAM. Ora assassino per la seconda volta!
ANN. (*grido di dolore*).
JAM. (*si alza con impeto*) Ma salvatemi, Anna! Io sono il padre della vostra Jenny... Vengono a prendermi...
ANN. Chi viene?!
JAM. L' ho colpito al cuore, Dick... gli ho levato il portafogli... ma egli con una pistola... qui nel petto... e intanto...
ANN. E intanto?...
JAM. Lo scoppio dell' arme attrae le guardie... io fuggo... ma m' inseguono... sono perduto!! — Oh! non vedete quanto sangue spargo?
ANN. Dove nascondervi?
JAM. Essi vengono...
ANN. (*corre alla porta in fondo e la chiude a chiave*). James, vi hanno conosciuto?...
JAM. Mi corrono dietro... (*con terrore*) Ah!!... E poi... sul cadavere troveranno la carta da me sottoscritta... non ho avuto tempo d' impossessarmene...

ANN. La carta?!... La carta di quella notte a Lonehouse?!

JAM. Sì, quella!

ANN. (*solenne*) Niuno ora può sottrarvi al patibolo!

JAM. Anna!... (*fuori di sè*) Mio Zio!...

ANN. (*esaminando la ferita*) James... la vostra ferita dev' essere mortale!

JAM. Mortale?!

ANN. (*come tra sè*) Si... non vi ha altro scampo.

JAM. Per me?

ANN. (*con disperazione*) No... per nostra figlia... per me... e anche per voi!

JAM. E che fare?

ANN. (*corre via nella stanza a destra*).

SCENA XIV.

JAMES *solo.*

Morire?!... Io morire?!... No, non voglio! — Oh!! (*si tocca le tempie*) Ancora le tremende parole di mio Zio!! « James, finirete... » Pietà, pietà di me! Chi mi ajuta?! (*si guarda la ferita*) Sempre sangue!... Io muojo...

SCENA XV.

ANNA *e* DETTO.

ANN. (*con due pistole in mano*) James, ecco la salvezza di nostra figlia, di me, di voi. (*gli presenta le pistole*).

JAM. (*ritraendosi con ispavento*) Che?!...
(*si sente battere con violenza alla porta in fondo*).

ANN. *e* JAM. (*rimangono atterriti*).

VOCI DI DENTRO. La Forza!

ANN. Udite?!...

JAM. La Forza?!...
ANN. Sì; vi trascineranno al...
JAM. Al patibolo?!
ANN. (*gli porge le pistole*) Salvatevi!
JAM. No...
VOCI DI DENTRO. Aprite!
JAM. Anna, non aprite! — Sì, aprite... io negherò...
ANN. Negare?!... E la ferita?... E quella carta?...
JAM. Non mi ravviseranno...
ANN. E' impossibile! — (*porgendogli sempre le pistole*) Dorsey, a voi l'onore di vostra figlia!
JAM. E la mia vita?!...
VOCI DI DENTRO. Aprite! (*forti colpi alla porta*).
ANN. La vostra vita?!... (*fuori di sè*) Siete un assassino... un vile!
JAM. (*discostandosi da Ann.*) Sì... ma io non...
ANN. (*con disperazione*) Voi non volete?!... Voglio io!! (*gli spara una pistola nel capo*).
JAM. (*cadendo*) Ah!...
ANN. (*levando con pietà gli occhi al Cielo*): Jenny!... (*va ad aprire la porta in fondo*).

SCENA XVI.

UN UFFICIALE, GUARDIE e DETTA.

UFF. Dov'è?
ANN. (*solenne additando il cadavere di Jam.*) Eccolo!
UFF. (*con maraviglia*) E voi?!...
ANN. (*raccoglie il portafogli, e consegnandolo all'Uff.*): Io era sua moglie!
UFF. (*dopo avere esaminato il portafogli*) Signora io vi compiango... e vi ammiro!

FINE DI JAMES DORSEY.

Milano, Febbrajo 1853.

ALL' OTTIMO SIGNOR AVVOCATO

SIMONI GIOVANNI DA CREMONA

E

ALL' ECCELLENTE SUA FAMIGLIA

CHE A ME SÌ DIMOSTRARONO E SI DIMOSTRANO

AFFETTUOSISSIMI

LA CONTESSA DU BARRY

C' È RIMEDIO A TUTTO

ARTE E CUORE

IN SEGNO DELLA MIA VIVA RICONOSCENZA.

Die schöne und gute Gräfinn Du Barry...
UNO STORICO PRUSSIANO.

. . . . *Una donna*
Giovane, bella, buona e spiritosa,
Credetemi, o Signori, è una gran cosa.
UN POETA ANTICO.

La Contessa Du Barry

COMMEDIA STORICA IN 5 ATTI

CON UN PROLOGO.

PERSONAGGI.

ETA'		
60 — 65	ANNI	LUIGI XV.° RE DI FRANCIA.
20 — 25	—	MADAMIGELLA LANGE, *poi* CONTESSA DU BARRY.
30 — 35	—	MARESCIALLA DI MIREPOIX.
25 — 30	—	DUCHESSA DI GRAMMONT.
35 — 40	—	CONTE GIOVANNI DU BARRY.
60 — 65	—	MARESCIALLO DUCA DI RICHELIEU.
25 — 30	—	DUCA D' AIGUILLON.
40 — 45	—	CANCELLIERE MAUPEOU.
35 — 40	—	DUCA DI CHOISEUL.
20 — 25	—	ENRICHETTA, *cameriera di* MADAMIGELLA LANGE.
15 — 20	—	ZAMORE, *moretto al servizio di* MAD. LANGE.

Cortigiani, Gentiluomini della Casa del Re, Uscieri, Servi, Guardie.

A Parigi, a Versailles, al Castello di Luciennes, a Bellevue, e di nuovo a Versailles.

LA CONTESSA DU BARRY

MADAMIGELLA LANGE

PROLOGO.

Sala elegante. A destra un gran specchio. Una porta in fondo, e un' altra a sinistra.

SCENA I.

DUCA D' AIGUILLON *e* CONTE DU BARRY
(*venendo dalla porta a sinistra*)

Du Bar. E così che ne pensi, che ne dici?
D' Aig. Un angelo!!
Du Bar. La ti piace, eh? N' era sicuro! — Mio caro D' Aiguillon, io non sono un bipede implume irragionevole, no; sono un uomo composto di carne e di spirito. E appunto perchè uomo di carne e di spirito mi diedi a seguire un sistema filosofico non al tutto cattivo. Finchè siamo in questo mondo, godiamocela; dopo morte sarà quel che sarà.
D' Aig. Sì; ma non capisco come...

DU BAR. Povero Duca! Non sai capire come io possegga quell'angelo? Ah! Ah! — Se tu non fossi giovine, bello, nobile, ricco, in verità che mi faresti quasi compassione.

D' AIG. Conte Du Barry?!...

DU BAR. Eh via!... — Senti: ammesso pure che ci sia qualche cosa di là... m' intendi? uh! per me ci sarebbe da sperar poco di bene. Credimi. Dunque, trovandomi tuttora di quà, ho stimato per il meglio di crearmi in questa valle di lagrime un paradisuccio a mio modo.

D' AIG. E quindi?

DU BAR. Quindi Madamigella Lange vive con me, e io vivo con Madamigella Lange.

D' AIG. (*sospirando*) Ah sì!

DU BAR. Tu sospiri? Ma non hai tu detto ch' ella è un angelo?

D' AIG. Oh sì!

DU BAR. Or bene, io semplice, indegno mortale, con un angelo ai miei comandi, ho il piacere di gustare quaggiù un pò di quella beatitudine che i giusti, i prediletti hanno o avranno l' onore di godere lassù.

D' AIG. T' invidio!

DU BAR. M' invidii? (*sospirando*) Ah! Sospiro anch' io. — Caro D' Aiguillon, ogni sistema filosofico ha il suo difetto, e nel paradiso terrestere c' è il serpente, sai.

D' AIG. Ma...

DU BAR. Lascia da parte i ma, te ne prego. Scendi dalle nuvole, e non giudicarmi dall' apparenza, nè dalle parole che per vanità talvolta mi scappano dalla bocca. — Duca... Duca, io ho immenso, infinito desiderio di essere ricco. Ciò significa che non lo sono... anzi il dare è più grosso dell' avere.

D' AIG. Io credeva...

DU BAR. Regola generale: non creder mai. — Ti dissi che il dare è più grosso dell' avere, e dissi la verità. Questa verità mi riempie di fastidii.

D' AIG. Me ne rincresce.

DU BAR. E a me no forse? — Tu hai visto Madamigella Lange. E' bella...

D' AIG. Più che bella!

DU BAR. Sì; ma se al suo volto da Cherubino, se alle sue grazie da Ebe, mi spiego bene? ella aggiungesse...

D' AIG. Che cosa?

DU BAR. Puh! una cosa aerea.

D' AIG. Quale?

DU BAR. Io vorrei soltanto che alle sue candide e morbide spalluccie fossero attaccate due grandi ali d' oro, d' oro ve'.

D' AIG. (*sorridendo*) Ma allora ella se ne volerebbe lontano...

DU BAR. No, non avere di coteste paure. Io saprei con garbo e maestria strappar le penne all' ali. Così ella non mi potrebbe sfuggire, e le penne d' oro in mia mano farebbero invece volar me nelle più sublimi sfere dell' abbondanza, della fortuna, della felicità.

D' AIG. Eh...

DU BAR. Ma tu, cuore ingenno, ti contenteresti dell' angelo senza le ali. Indovino?

D' AIG. (*dopo un istante di pausa*) Conte Du Barry, donde hai tu snidata la celeste creatura?

DU BAR. Donde?... Vieni qui — E' buon tempo che mi conosci, e sai quali sieno le mie usanze.

D' AIG. So...

DU BAR. Dunque non ti maravigliare s' io abbia trovato Madamigella Lange là dove praticano volontieri e Lauzun, e Fronsac, e Brisson e soci, i quali al pari di me hanno il torto di preferire la compagnia delle vivaci e leggiadre sacerdotesse di Venere a quella dei sapientissimi, rispettabilissimi Membri dell' Accademia.

D' AIG. Là?! Devo credere?..

Du Bar. Questa volta si. Io sono gentiluomo, e un gentiluomo ha l' obbligo di non mentire... fuorchè in certi casi...

D' Aig. E come mai tu, che non sei, scusami, nè un Fronsac, nè un Brisson, nè un Lauzun, come mai riuscisti?...

Du Bar. Ti comprendo. Ah! Ah! Vedi, mio caro Duca, se la gioventù disparve, se la bellezza svanì, se i luigi mancano, mi è rimasto ciò che mi rende e mi renderà sempre superiore, (*s' inchina*) non a te, ma a tutti gli altri nostri amici. M' è rimasto lo spirito! Lo spirito dell' uomo che medita e calcola.

D' Aig. E in quale maniera?...

Du Bar. Poichè ti mostri curioso, mi piace soddisfarti. Ho simpatia per te. — Io aspirava, s' intende, ai favori di Madamigella Lange; ma non voleva perciò imitare le prodigalità delle numerose sue vittime. Anzi, misi pegno contro alquanti amici che avrei trionfato di lei senza aumentare la somma de' miei debiti, vale a dire: *gratis*, e solo per l' effetto delle irresistibili personali mie virtù.

D' Aig. Che facesti?

Du Bar. Una sera, mentre si giocava in gentile e nobile brigata, feci con arte scintillare dinanzi agl' incantevoli occhi dell' impagabile Madamigella un seducentissimo anello di brillanti.

D' Aig. Ebbene?

Du Bar. In conseguenza di un non equivoco invito della sullodata Madamigella sedotta, la mattina appresso mi recai in una sua misteriosa camera ad offrirle lo sfolgoreggiante anello, e...

D' Aig. Ma tu perdesti la scommessa.

Du Bar. Io?! Gliene regalai uno di vetri del tutto simile, che a bella posta già teneva in pronto.

D' Aig. Oh!!

Du Bar. Un giojelliere indiscreto chiarì subito la fro-

de; e il dì veniente alla presenza di molti nostri amici gran Signori fui accusato di truffa.

D'Aig. Giustamente!

Du Bar. Alla presenza dei nostri amici riebbi l'anello, e colla massima destrezza sostituito il vero al falso, volli che da un probo giojelliere si stimasse issofatto il valore dei diamanti.

D'Aig. Ah!

Du Bar. Essi furono stimati cinquecento luigi; e niuno sospettò più nè della mia onestà, nè del mio anello.

D'Aig. E allora?

Du Bar. Colla massima destrezza sostituito il falso al vero, presentai immediatamente il falso a Madamigella; per la seconda volta fui accolto nella misteriosa camera, e...

D'Aig. Dopo?

Du Bar. Mi diedi premura di raccontare il fatto tale e quale. — Io aveva trionfato doppiamente *gratis*, e gli amici perdettero la scommessa.

D'Aig. E Madamigella Lange?

Du Bar. Sulle prime pianse per rabbia; ma di lì a pochi giorni, pregiati il mio ingegno e i miei meriti, stringendomi con bontà la mano, mi disse: Conte Du Barry, io voglio far fortuna. Siete un cavaliere di spirito, m'affido a voi, e sin da questo momento sono tutta vostra.

D'Aig. Possibile?!

Du Bar. Le tue cure amministrative in provincia ti distolsero dall'attendere alle novità galanti della capitale. Qui tutti sanno che Madamigella Lange è la mia protetta. — Oh! quando le spunteranno quelle ali d'oro?!

D'Aig. Tu penseresti?...

Du Bar. Sto coltivando un magnifico progetto... Duca D'Aiguillon, amico mio, se riesco a bene... quale avvenire dinanzi a me!

D' Aig. Oserei dimandarti?...
Du Bar. Ts! Non dimandare, perchè non otterresti nessuna risposta. Se vivrai, vedrai.

SCENA II.

ZAMORE e DETTI.

Zam. (*dalla porta in fondo con una lettera in mano*) Signor Conte, questa lettera per voi.
Du Bar. Chi l' ha portata?
Zam. Un incognito.
Du Bar. (*apre la lettera*) Ah!!... Il Signor!!... (*dopo aver letto, giubilante*) Subito, subito! — Mio bello, mio bravo Moretto, prendi (*getta una borsa a Zamore*). Che tutti abbiano parte alla fortuna di Cesare! Questo scritto... questo scritto vale più di un tesoro! (*Zamore s' inchina, e via*) — Amico, scusami: io devo lasciarti.
D' Aig. Gran buona notizia?
Du Bar. Vedrai, vedrai! — Addio.
D' Aig. Esco io pure. (*Du Bar. e D' Aig. via dalla porta in fondo*).
Du Bar. (*di dentro*) La mia carrozza e quella del Signor Duca d' Aiguillon. — (*per un po' la scena resta vuota*).

SCENA III.

MADAMIGELLA LANGE ed ENRICHETTA
(*entrando dalla porta a sinistra*)

M. L. Ho perduto il mio buon umore, tu dici?
Enr. Vorreste forse, Madamigella, dire di no?
M. L. Io?... Enrichetta, quasi quasi risponderei di sì.
Enr. Quel caro Signor Duca ha fatto su voi una viva e profonda impressione.

M. L. Come negare? Egli è un Signore ragguardevole, veramente amabile. Perchè non l'ho io conosciuto prima? (*fa un movimento d'impazienza, va a sedersi sopra un seggiolone e rimane pensierosa*).

Enr. Prima non potevate conoscerlo. Avete inteso con quanta passione egli deplorava la sua lunga assenza da Parigi, e ringraziava la sorte che lo fece riscontrare nel Conte, già suo amico a Tolosa?

M. L. Ho inteso.

Enr. Per quel fortunato incontro egli ebbe il sommo bene di offrire i suoi omaggi ad una nuova divinità....

M. L. (*sempre sopra pensiero*) E poi?...

Enr. Non vi sarà stato difficile d'interpretare quale fosse la nuova divinità. I suoi sguardi, i suoi sospiri...

M. L. (*con passione*) Egli... E io pure sento per lui... Ma ora... ora non lo vorrei vicino. (*un momento di pausa, e quindi si mette a cantare*):

« Marlbrough sen va alla guerra,
Mironton, mironton, mirontaine.
Marlbrough sen va alla guerra,
Ma quando tornerà? »

(*si alza commossa*) Enrichetta, lasciami sola. Una tristezza... non so quel che m'abbia... mi vien voglia di piangere. Va... Sai ch'io son fatta così. Quando canto è un brutto segno.

Enr. Madamigella...

M. L. (*viva*) Non inquietarmi, mia buona amica. — (*si rimette a sedere*) Voglio pensare...

Enr. Al Signor Duca?...

M. L. (*viva*) A lui?... No. Voglio pensare a me. — Va, Enrichetta; se m'abbisognerai ti chiamerò.

Enr. Son lì nella vostra camera. (*via a sinistra*).

SCENA IV.

MADAMIGELLA LANGE *sola* (*e sempre seduta*).

M. L. (*canta*):

« Marlbrough sen va alla guerra,
Mironton . . . .

(*interrompe con dispetto il canto*) Oh! perchè quest'estro di cantare? — Perchè sono malinconica. — E perchè sono io malinconica?... (*con passione*) Signor D'Aiguillon!... (*con vivacità*) Ah!! Dell' amore?! — E il Conte Du Barry che ne direbbe?... No, no! Madamigella Lange, pensate al vostro avvenire. — Il povero Conte, che tanto s' interessa per me, mi va ripetendo ch' io sono serbata ad alti destini. E chi vuol giungere ad alto dev' essere sciolto da ogni affetto. — (*pausa, e poi con anima*) Ma chi comanda all' amore? Quel Duca... non me lo so togliere dalla mente, e ho gran paura ch' egli mi abbia a togliere la pace dal cuore. — D'Aiguillon è gentile, sì... Molti altri son gentili al pari di lui... Ma egli mi guardò come giammai nessun altro. — I gran Signori che mi stanno d' intorno non cercano in me che il loro piacere. D' Aiguillon invece... Oh! in quella sua nobile fisonomia io leggeva ch' egli sarebbe pronto a farmi sacrificio di sè. — Per la prima volta io sono amata; per la prima volta io amo. (*resta come assorta in cari pensieri, e dopo qualche po' quasi in estasi*): Io... Egli?... E poi?...

SCENA V.

UN UOMO *ammantellato* E DETTA.

L' UOM. (*sulla porta in fondo e con voce solenne*) Giovanna Vaubernier di Vaucouleur!

M. L. (*trasalendo*) Chi mi chiama?
L' Uom. Tu, la crestaja Lançon, l' allieva della Gourdan, e ora Madamigella Lange...
M. L. (*alzandosi con ispavento*) Ma chi siete voi che mi conoscete?! (*vede l' uomo, e manda un grido*) Ah!
L' Uom. Tu sarai potente e comanderai la Francia!
M. L. Io?!
L' Uom. Si! — Guardami!
M. L. (*lo guarda spaventata*).
L' Uom. (*esce dalla porta in fondo*).

SCENA VI.

MADAMIGELLA LANGE *sola*.

M. L. (*corre alla porta in fondo, e poi atterrita s' arresta*) Sparì?! — Sarai potente e comanderai la Francia?! Io?! — No, non è possibile! I miei sensi m' hanno ingannata. Ma io sogno. Questa è una visione. (*corre alla porta a sinistra*) Enrichetta! Enrichetta!

SCENA VII.

ENRICHETTA *e* DETTA.

Enr. (*accorrendo*) Madamigella?...
M. L. L' hai tu udito?
Enr. E chi?!
M. L. L' uomo! Il fantasma!
Enr. (*con terrore*) Delirate! Io non ho inteso nulla. — Ma voi mi fate paura!
M. L. Non lo hai tu udito?
Enr. No... nessuno...
M. L. Le sue parole me le ho tutte qui impresse! (*si tocca il capo*).

ENR. Spiegatevi!

M. L. (*solenne*) Sarai potente; comanderai la Francia! — Io?!...

ENR. Voi?! — E chi vi ha dato questo bell' annuncio?

M. L. Un bell' annuncio, sì... e non dovrei spaventarmene. Ma...

ENR. Dite!...

M. L. Io era lì quasi in estasi... (*accenna il seggiolone*) parlava d' amore con D' Aiguillon...

ENR. Ebbene?

M. L. Ad un tratto... là... là... (*accenna l' uscio in fondo*) l' uomo... il fantasma... una voce... e la predizione!

ENR. Rassicuratevi, Madamigella. Voi sognavate.

M. L. Io sognava?!... (*con dolore*) Ah! dunque non sarà vero... — Enrichetta, presto, subito dimandane i servi. Qualcuno deve averlo veduto.

(*Enr. via dalla porta in fondo*).

SCENA VIII.

MADAMIGELLA LANGE *sola.*

M. L. (*dopo un po' di pausa*) E se la predizione si effettuasse?... — Sarei io forse la prima che dal nulla fosse salita presso al trono? — (*va davanti allo specchio, e vi si mira con compiacenza*) Tutti ripetono ch' io sono bellissima. Lo credo! — E a che tanta bellezza se non per vincere e comandare?

SCENA IX.

CONTE DU BARRY *e* DETTA.

DU BAR. (*di dentro e ad alta voce*) Giovanna Vaubernier di Vaucouleur!

M. L. (*trasalendo*) Ah!

Du Bar. (*entrando dalla porta in fondo*) Vittoria! Vittoria!

M. L. Siete voi? — Vittoria?!

Du Bar. (*giubilante*) Oh! i miei presentimenti! — Qui, qui, vicino a me. Che io ti miri, che io ti contempli. (*le pone le mani sulle tempie e dopo averla ben riguardata*) Sei proprio un angelo! — Ma che? Tu non dividi la mia gioja? Eh via! Non sai?...

M. L. Che cosa?

Du Bar. Ma questa sera... questa sera stessa tu... cenerai con Sua Maestà Cristianissima il Re Luigi XV.°

M. L. Io?! Oh! la predizione!!

Du Bar. La predizione? Non comprendo...

M. L. Poco fa... io ho sognato... no, un' ombra m' è apparsa...

Du Bar. Un' ombra?

M. L. No... una voce mi ha detto che io sarò potente, ch' io comanderò la Francia.

Du Bar. Davvero?! Viva il sogno, viva l' ombra! — Ora ascolta anche la mia voce. Viva Madamigella Lange, viva il Conte Giovanni Du Barry!

M. L. Dunque?...

Du Bar. Tu sei bella; ma fatti ancora più bella, se è possibile. Vedi ch' io son galante. Lisciati, adornati, profumati, sii più che mai gentile, spiritosa, piena di grazie, seducente. Lebel, il primo cameriere di Sua Maestà, ti condurrà a Versailles, e là... Oh! quale fortuna per te, per me! Egli ti stringerà le mani, ti bacierà gli occhi, ti si getterà ai piedi, implorerà da te amore...

M. L. Ma chi?!

Du Bar. Il Re, il Re!

M. L. Il Re?! E come?!

DU BAR. E come?! — (*serio*) Giovanna, tu volevi far fortuna, tu ti affidasti a me, Cavaliere di spirito; e poteva lo rendere vane le tue speranze, tradire la tua fiducia? (*con vivacità*) Già da alquanti giorni brigo insieme a Lebel perchè tu abbia a diventare... non so nè men io che cosa, ma qualche cosa di grande. Io ti amai, ti amo, e per il tuo bene, per il mio, diedi fuoco alla mia immaginazione, posi in opera tutta quanta la mia abilità. — Io sono riuscito a buon fine, e tu pure...

M. L. Io dal Re?!

DU BAR. S' intende! E quando lo avrai fatto tuo, allora a me la cura del resto. — (*serio*) Madamigella Lange, voi vi ricorderete del Conte Du Barry, eh?

M. L. Amico mio, potreste dubitare della mia gratitudine?

SCENA X.

ENRICHETTA *e* DETTI.

ENR. (*dalla porta in fondo accorrendo verso M. Lange*) Ho interrogato tutti i servi, e tutti mi hanno risposto che nessuno è entrato... (*s'avvede del Conte*) Signor Conte... (*s' inchina*).

M. L. Nessuno?...

DU BAR. E chi doveva entrare?

M. L. Ma... quell' uomo...

DU BAR. Qual uomo?

M. L. Quello che mi ha predetto...

DU BAR. Eh! non ci pensar più. Fu un riscaldamento della tua fantasia, e null' altro. Ma ti pare? — Il tuo genio, il tuo buon genio son io. — Enrichetta, consegno in tue mani Madamigella. Ella deve tra poco mostrarsi risplendente come un Sole. Su presto allo specchio. Il tuo buon gusto, la tua abilità daran-

no maggior lustro ai naturali incanti della nostra Sirena.

Enr. Madamigella, eccomi tutta a voi. Vi precedo. (*via a sinistra*).

M. L. Son teco. — A rivederci, Conte.

Du Bar. Mi raccomando.

M. L. (*fa per entrare a sinistra*).

SCENA XI.

ZAMORE e DETTI.

Zam. (*in fondo*) Il Signor Maresciallo Duca di Richelieu.

M. L. (*fermandosi*) Il Maresciallo?!

Du Bar. (*a Zamore*) Avanti, avanti! (*Zamore via*) Ah! ah! Felice augurio! — Richelieu ha un senso affatto contrario a quello dei corvi. Egli annasa la fortuna, e comparisce sempre il primo sul campo della prosperità.

SCENA XII.

MARESCIALLO DI RICHELIEU e DETTI.

Rich. (*corre con gran galanteria a baciare la mano di Mad. Lange, e poi saluta amichevolmente Du Bar.*) Madamigella!... Conte!...

Du Bar. (*inchinandosi*) Maresciallo...

M. L. Signor Duca, io dovrei essere in collera con voi. Era un po' di tempo che non ci onoravate di vostre visite.

Rich. Ne foste dispiacente?... Scusate, ma io ne dubito assai.

M. L. E perchè?

Rich. (*con grazia e brio guardando Mad. Lange*)

L'Aurora dalle dita di rosa e di giglio, dai labbri di corallo, dai denti di perla, dagli occhi brillanti di languido amoroso fuoco, l'Aurora, bella è cara quasi come voi, non sorride e non gioisce che alla comparsa del biondo Nume. Io invece sono...

M. L. (*interrompendolo vivamente*) Alto là, Signor Maresciallo!

Du Bar. Ma bene, Richelieu! Ecco un delizioso madrigale.

Rich. (*a Mad. L.*) Presidente per anzianità dei Marescialli di Francia e grave Membro dell' Academia, io dovrei rinunciare al culto delle Grazie. Ma quando la mia buana ventura mi avvicina ad una di esse (*s' inchina*) non so dimenticare che in altri tempi ne fui il più sincero, il più vivo adoratore.

M. L. Signor Duca, il vostro passato è glorioso, nè mai in avvenire vi mancherà l' ammirazione di tutti. Al presente... al presente siate sicuro che voi colmate di piacere chi si onora di vedervi e di ascoltarvi.

Rich. (*s' inchina, e bacia con vivacità la mano a M. L.*) (*poi volgendosi a Du Bar.*) Conte, voi sapete ch' io so ogni cosa. — Questa sera...

M. L. *e* Du Bar. (*insieme*) Ah!

Rich. Questa sera Luigi XV.° sotto il nome di Barone di Gonesse, il Duca della Vrillière, il Maresciallo di Richelieu, vostro umile servitore, e qualche altro ancora, ceneranno a Versailles in compagnia di Madamigella Lange. (*a M. L.*) Voi conoscete il Re... in ogni caso eccovi il suo ritratto (*le porge un ritratto*). — Rammentatevi ch' egli vuol essere incognito. Del resto, Lebel vi darà le opportune istruzioni. (*con vivacità*) Signora, la fortuna vi apre le braccia, e io giuro per i vostri begli occhi che voi sarete fortunata. — (*s' inchina*) Spero che mi terrete sempre nel numero dei vostri migliori amici.

M. L. (*confusa gli stende la mano*) Maresciallo...

Du Bar. (*stringendo vivamente la mano a Rich.*) Richelieu, lega offensiva e difensiva tra noi!

Rich. Sia! — Ma innanzi tutto bisognerebbe rimediare ad un grossissimo inconveniente. Il Re non può essere appressato che dalla Nobiltà; e Madamigella Lange non ha alcun titolo. E' indispensabile trovargliene uno.

Du Bar. Diamine! Un titolo?!...

M. L. (*con dolore*) Oh!

Du Bar. Sicuro! un titolo ci vuole. Ma come?... — S' io non avessi moglie...

Rich. (*ridendo*) Le offrireste la vostra mano, eh?

Du Bar. Non esiterei di certo. (*resta pensieroso, e poi con giubilo*) Ah! l' ho trovato! l' ho trovato!

Rich. Udiamo.

M. L. Dite!

Du Bar. Mio fratello Guglielmo... è vedovo...

M. L. E credereste?!

Rich. Dunque?

Du Bar. Una cosa da nulla. — Io scrivo subito a mio fratello. Egli ha molta stima di me, ed è uomo da non lasciarsi sfuggire una bella occasione. Guglielmo volerà a Parigi; tra pochi giorni le nozze; e questa sera il Signor Lebel si compiacerà di presentare al Re Madamigella Lange, decorata e insignita anticipatamente del titolo e del nome di Contessa Du Barry.

M. L. Ma bene!

Rich. Bravo, Conte!

Du Bar. (*abbracciando con vivacità M. Lang.*) Mia dolce sorella! Mia diletta Giovanna! — (*con solennità*) Giovanna si chiamava l' illustre Pulzella che salvò la Francia, ed essa nacque nello stesso villaggio in cui tu nascesti. Te pure aspettano eccelsi destini! (*assai comicamente*) Una luce profetica mi rischiara. Io leggo dentro le misteriose carte della Provvi-

denza. Luigi XV° è il Monarca; tu, Giovanna di Vaubernier, sarai la Sovrana; e io... io sarò il Tesoriere di Francia! Ah! ah! — E voi, Maresciallo, sarete il nostro amico.

M. L. *e* Rich. (*insieme*) Viva il Profeta!

Du Bar. Orsù, Madamigella, là nella tua stanza. Il Riso, le Grazie, il Cinto di Venere, e poi trionfo compiuto.

Rich. (*baciando la mano a M. Lang.*) Io ve lo auguro di cuore!

M. L. Duca, non iscorderò mai le vostre bontà per me.

Rich. Ci rivedremo più tardi, Madamigella. (*s' inchina e fa per uscire*) Conte...

Du Bar. Vengo con voi. — (*a M. L.*) Contessa Du Barry, ritorno subito, e vi darò utili consigli.

M. L. Signori, vi ringrazio. — (*Rich. e Du Bar. via*).

SCENA XIII.

MADAMIGELLA LANGE *sola*.

Il Re!... la fortuna!... il potere!... — (*con dolore*) E il Duca di Aiguillon?!... — Il Duca?... (*con vivacità*) Oh! ma ora si pensi a Versailles! — (*via a sinistra*).

FINE DEL PROLOGO.

A VERSAILLES

ATTO PRIMO.

Vasta Galleria magnificamente ornata nel palazzo reale di Versailles. Una porta a destra, tre porte a sinistra, e una in fondo.

SCENA I.

(*Cortigiani che vanno e vengono. Gentiluomini di servizio, Uscieri e Guardie presso alle porte. — Si spalanca una porta a sinistra* (quella di mezzo) *e ne esce il Maresciallo di Richelieu. Tutti gli fanno riverenza*).

MARESCIALLO DI RICHELIEU.

RICH. (*saluta tutti, quindi si avanza fregandosi lietamente le mani e parlando tra sè*). Signor Duca di Choiseul, ora potremo combatterci ad arme pari. Per voi la Duchessa di Grammont vostra sorella, e per me la Contessa Du Barry mia protetta e mia protettrice. — Ma che dico io d' arme pari? La Duchessa se fu, fu; e la Contessa è. Il passato si racconta, e quel che conta è il presente. — (*con compiacenza*) Maresciallo di Richelieu, tu sei veramente un grand' uomo! (*fa per escire verso il fondo, e intanto si apre una porta a sinistra* (la prima verso gli spettatori) *e ne esce il Duca d'Aiguillon*).

SCENA II.

RICHELIEU e DUCA D' AIGUILLON.

D' Aig. (*scorgendo Rich. e accorrendo a lui*) O mio Zio, veniva appunto in cerca di voi.

Rich. Eccotene dunque risparmiata la pena. Che desideri da me, D' Aiguillon?

D' Aig. Esco dalle Loro Altezze Reali...

Rich. Vedo. (*con importanza*) E io esco da Sua Maestà. — Ma dimmi, nipote, sembrami che tu sia turbato. (*con premura*) Alle auguste figlie del nostro ben amato Sovrano sarebbe forse accaduto?...

D' Aig. Nulla; calmatevi, Signor Maresciallo.

Rich. Io, primo gentiluomo e Soprintendente generale della Casa del Re, io ho l' obbligo d' inquietarmi... mi comprendi?

D' Aig. Comprendo. Ma non si tratta delle Loro Altezze.

Rich. E di chi?

D' Aig. Si tratterebbe di me.

Rich. Ah! ah! — Nipote mio, tu sai che mi sei caro, e potrei anche inquietarmi del fatto tuo. Di su, t' ascolto.

D' Aig. Al circolo delle Loro Altezze Reali si è parlato molto di Madamigella Lange...

Rich. (*interrompendolo vivamente e con accento di rimprovero*) Tu vuoi dire della Signora Contessa Du Barry?

D' Aig. Sì, della improvvisa...

Rich. (*grave*) Signor Duca D' Aiguillon, è un po' di tempo che siete assente da Versailles, e però mi faccio lecito di avvisarvi che voi, ex-governatore della Bretagna, dovete quì mostrarvi divoto cortigiano a Sua Maestà.

D' Aig. (*confuso e inchinandosi*) Signor Maresciallo... Ma...
Rich. Sentiamo dove va a finire il ma.
D' Aig. (*con esitazione*) La... la Signora Contessa Du Barry...
Rich. Ebbene?
D' Aig. Io... io la conobbi non ha molto... quando ella era ancora...
Rich. (*grave*) Nipote, un altro avviso: chi vive a Versailles non deve avere buona memoria.
D' Aig. Mio Zio... quella donna...
Rich. (*con accento di rimprovero*) La Signora Contessa Du Barry?
D' Aig. (*vivo*) Lei, sì. Io l' amava!
Rich. (*freddo*) Ed ella?
D' Aig. Anch' ella...
Rich. (*vivo e lieto*) Sarebbe vero?
D' Aig. (*tristo*) Ma ora...
Rich. (*vivo e con sarcasmo*) E nelle tue vene scorre del mio sangue?! — Povero D' Aiguillon, ben m' avveggo che il soggiorno nella Provincia ha sopito in te i magnanimi sentimenti. — Tu l' amavi? Ella ti amava? E che vorresti di più?
D' Aig. (*triste*) Ma ora ella è...
Rich. Amata da Luigi XV° il più potente monarca della terra.
D' Aig. Dunque io...
Rich. Tu continuerai ad amarla, e farai il possibile per esserne riamato come prima.
D' Aig. (*lieto*) Mio Zio, voi dite...
Rich. Ho detto.
D' Aig. E il Re?!
Rich. (*levando le spalle*) Il Re?... (*prende per la mano D' Aig.*) Nipote, da quell' imbecille, da quell' ignobile viziosaccio, che chiamasi Duca di Fronsac e che ha l' audacia di vantarsi mio figlio, io non

ispero niente. Tu fosti fin' ad ora un degno e bravo gentiluomo. Mantienti tale. Io confido assai in te.

D' Aig. E come?...

Rich. (*dopo essersi guardato d' intorno*) Non è questo un luogo conveniente. Rechiamoci altrove. Ti spiegherò ogni cosa.

D' Aig. Vi seguo. (*si avviano verso il fondo. Tutti s' inchinano al loro passaggio*).

SCENA III.

CONTE DU BARRY e DETTI.

Du Bar (*viene dal fondo e incontra Rich. e D' Aig.*) Oh! Oh! miei Signori.

Rich. (*serrandogli amichevolmente la mano*) Amico mio...

D' Aig. (*idem*) Conte Du Barry...

Du Bar. (*tenendoli per mano li conduce sul davanti, e con importanza comica*): Eccoci qui! Altre volte ci trovavamo in casa mia; e adesso ci troviamo anche in casa di Sua Maestà.

Ric. (*inchinandosi*) Noi abbiam guadagnato...

Du Bar. (*vivo*) E io non ci ho perduto. — Duca d' Aiguillon, ti ricordi del nostro dialogo di alcuni giorni fa?

D' Aig. Me ne ricordo.

Du Bar. Eh?! Che cosa ti diceva io? — Se vivrai, vedrai! — Vivi ancora un pochino e t' accorgerai come io sappia coltivare i magnifici progetti. — (*lieto e brioso*) Maresciallo di Richelieu, il vento continua propizio, si naviga a gonfie vele, e il porto lo toccheremo felicemente quanto prima. Ah! Ah! amici miei, che bel colpo! che colpo classico!

D' Aig. (*con malizia*) Sembra che le ali d' oro sieno per ispuntare al tuo angioletto, e che tu sii presso a trarre profitto dalle penne?

Du Bar. (*con malizia*) Dimandane al tuo Signor Zio. — Amici, se volo in alto io, volerete in alto anche voi. Il Conte Giovanni Du Barry professa molta riconoscenza all' illustre Maresciallo di Richelieu (*inchini*); e la Contessa Du Barry, dolcissima metà di mio fratello Guglielmo, eccetera! eccetera! (*strascicando le parole*) sente non so qual pizzicore per il Duca d' Aiguillon, che sei tu.

Rich. (*lieto e vivo*) Nipote?!

D'Aig. (*vivo a Du Bar.*) Come?! Ella ti disse?...

Du Bar. Tra mia sorella e me non vi sono misteri.

D'Aig. (*lieto a Rich.*) Oh! mio Zio!

Rich. Benissimo!!

D' Aig. Per carità, che nessuno sospetti...

Du Bar. Non temere. Al timone ci sto io, e io sono io. — (*allegro e comicamente*) Caro quel Luigi! Eccellente quel Re! — Già io aveva un presentimento, no, una certezza. La mia Giovanna, la nostra Madamigella Lange doveva condurmi alla fortuna. — Sua Maestà ne è rimasta subito sedotta, incantata. E come no? Domando io, a te, D'Aiguillon, chi potrebbe resistere alla bellezza, alla grazia di quell' angelica creatura? — Su, amici, animo e allegri! Il primo passo è riuscito a maraviglia. Restiamo uniti, d'accordo, e in breve noi saremo i più splendenti satelliti del nostro nuovo pianeta.

Rich. (*stringendogli la mano*) Fate sempre capitale di me.

D' Aig. (*idem*) Puoi assicurare la Signora Contessa della mia divozione a lei.

Du Bar. Bene, bene. — Ora vado a dirle due parole circa il Cancelliere Maupeou.

Rich. Sarà egli con noi?

Du Bar. Il Cancelliere guarda sempre in alto, e seguita sempre quelli che montano. — Amici, addio

intanto, e a rivederci presto. (*inchini, e via per la porta a destra. Tutti s'inchinano al suo passaggio*).

SCENA IV.

RICHELIEU *e* D' AIGUILLON.

RICH. Hai capito, nipote?

D' AIG. Credo di sì. — Il Conte vede e mira assai lontano.

RICH. Du Barry è un uomo arditissimo. Lo conosco da molto tempo. Noi staremo con lui, e ti accerto che non avremo a pentircene. — (*con malizia*) Tu poi hai il vantaggio...

D' AIG. L' ho? Chi sa? Niente di più facile che nella sua nuova posizione ella abbia a cambiare di affetti.

RICH. Nipote, nipote, e non udisti Du Barry? La Contessa gli parlò di te... dunque... Via, via; ho pratica di tali faccende. Presso al trono e sul trono le donne sono sempre donne. Te lo dico io, io Richelieu! sai.

SCENA V.

LA DUCHESSA DI GRAMMONT, LA MARESCIALLA DI MIREPOIX *e* DETTI.

(*mentre Richelieu parla si apre una porta a sinistra* (la porta più lontana dagli spettatori) *e ne escono le due Dame, le quali avvicinandosi ai due Signori avranno udito le ultime parole di Rich.*).

D. DI GR. (*battendo gentilmente col ventaglio la spalla a Rich.*) E che cosa dice il caro Richelieu?

RICH. (*volgendosi*) Oh! (*s' inchina*). Duchessa di

Grammont, Maresciallа di Mirepoix, ben felice chi ha l' onore di riverirvi.

D' Aig. (*inchinandosi alle Dam.*) Signore...

Mar. Bravo, D' Aiguillon! Finalmente vi abbiamo ancora a Versailles. Scommetto che ci saranno più Dame contente del vostro ritorno.

D' Aig. Io sarei lietissimo ove la Signora Maresciallа fosse una del numero. (*si volge con grazia alla D. di Gr.*) Oserei lusingarmi che anche la Signora Duchessa?...

D. di Gr. (*alla Mar.*) Lo senti, amica? L' aria di Bretagna non alterò punto la gentilezza del nostro Duca.

D' Aig. (*inchinandosi alle due Dame*) Sebben lontano, ebbi di continuo Versailles in mente e in cuore.

Rich. D' Aiguillon è mio degno nipote!

D. di Gr. (*minacciando scherzosamente Rich. colla mano*) Richelieu, Richelieu!.... — (*a d' Aig.*) Ma dunque, degno nipote, che vi diceva dianzi il vostro Signor Zio?

D' Aig. Egli...

Rich. (*interrompendolo vivamente*) Io diceva che tutti gli uomini vanno soggetti a capricci.

D. di Gr. E a che proposito, se è lecito?

Mar. Indovino io!

Rich. (*alla Mar. con malizia*) Voi foste e siete una potentissima Maga. — (*con grande indifferenza alla D. di Gr.*) Duchessa, si parlava del novello capriccio di Sua Maestà.

Mar. N' era sicura.

D. di Gr. (*con vivacità*) Ah! Anche voi, Maresciallo, pensate che non può essere che un capriccio?

Rich. (*con graziosa malizia, e inchinandosi alla D di Gr.*) Il Re ama ed è amato, non è vero, Duchessa di Grammont? Quindi... un capriccio... puh!... passa presto... Ma una nuova passione,

Signora, è impossibile! — E D' Aiguillon e io eravamo in ciò perfettamente d' accordo.

D' AIG. (*inchinandosi alla D. di Gr.*) In fatti...

D. DI GR. (*con disprezzo*) Una Madamigella Lange!

MAR. Una miserabile plebea!

RICH. Uscita del fango di un villaggio!

D' AIG. Una... protetta da Du Barry!

D. DI GR. Una donna che si vende!

RICH. E che si compera!

D. DI GR. Una!...

MAR. Non si discorra più di quella femmina. Oggi, forse domani ancora a Versailles, e poi sarà rinviata al suo fango. — (*alla D. di Gr.*) Amica, ti rassicura. Il posto lasciato vacante dalla Marchesa di Pompadour è destinato a te. Sai quel che ti predissi; e non a torto Richelieu mi tiene in concetto di Maga.

RICH. E si ha tanta fede in voi che sin da ora il Maresciallo Duca di Richelieu e il Duca d' Aiguillon fanno protesta di leale servitù, di viva, inalterabile affezione alla nobilissima e graziosissima Duchessa di Grammont. (*Rich. e D' Aig. s' inchinano profondamente*).

D. DI GR. Devo proprio credervi sincero?

RICH. (*con brio*) Duchessa, non dovrei io credere che voi scherziate? Dubitare di me? — Nei miei amori soltanto si potè dubitare della mia sincerità. (*con malizia alla Mar.*) Che ne dite, Signora di Mirepoix?

MAR. (*un po' confusa*) Io?!... (*rimettendosi subito e con sarcasmo*) E pure, sincerissimo Signor Maresciallo, alla Duchessa e a me fu riferito che vi interessaste molto per la protetta del vostro amico.

RICH. Io?!... (*sorridendo*) Vi chieggo scusa, ma mi costringete a rispondervi che v' ingannate. D' Aiguillon sa, tutti sanno che non fui mai amico a Du

Barry, e che sono avverso alla sè-dicente Contessa sua cognata.

D' Aig. Oh sì!

Rich. La incantevole descrizione fatta da Lebel a Sua Maestà della vaga e vispa raggiratrice fu più efficace che non le savie mie umili rimostranze. Con mio dispiacere la Lange venne a Versailles. Io fui presente al suo primo incontro col Re, perchè il Re m' aveva ordinato di esservi presente.

D. di Gr. E null' altro?...

Rich. Null' altro. — Signora Duchessa, posso essere rimproverato di molte colpe; ma niuno saprà accusarmi di avere fatto il minimo torto a chi è oggetto della mia simpatia e della mia stima. (*va a baciare la mano della D. di Gr.*).

D. di Gr. (*stringendogli la mano con bontà*) Richelieu, ora più che mai ho bisogno della vostra amicizia. — D' Aiguillon, vi prometto che il Duca di Choiseul darà buon fine ai vostri guaj coi Parlamenti.

D' Aig. Sarò riconoscentissimo alle vostre bontà.

Rich. Marescialla, voi siete stata ingiusta verso me. Ve ne pentite?

D. di Gr. L' amore ch' ella mi porta le fa spesso sospettare... (*si spalanca una porta a sinistra* (quella di mezzo) *e gli Uscieri gridano*: Sua Maestà il Re! — *Tutti s' inchinano profondamente, e il Re s' avanza appoggiando famigliarmente un braccio sulla spalla di Choiseul, e seguito da Maupeou*).

SCENA VI.

IL RE, IL DUCA DI CHOISEUL, IL CANCELLIERE MAUPEOU, E DETTI.

Il Re (*saluta gentilmente colla mano le Dame e i Signori; tutti rimangono in attitudine di ossequio*).

Signore, Signori... — (*si guarda un po' intorno e quindi si volge sorridendo al Canc.*) Cancelliere, la prima volta che lavoreremo insieme vi proporrò una legge. Spero che non mi sarà fatta alcuna opposizione.

CANC. (*inchinandosi umilmente*) Sire, chi mai sarebbe così ardito?...

IL RE (*scherzoso*) E sapreste immaginarvela la mia nuova legge?

CANC. (*resta silenzioso*).

IL RE (*al Canc.*) No? — (*a Chois.*) E voi, Duca di Choiseul?

D. DI CH. (*inchinandosi*) Da vero... io non saprei...

IL RE (*scherzoso volgendosi a Rich.*) Se a Richelieu fosse toccato in sorte di sedere in trono, già da gran tempo egli avrebbe decretato una simile legge.

RICH. (*inchinandosi, e marcato*): Io mi reco a grande onore l'annoverarmi tra i più leali e fedeli servi di Vostra Maestà.

IL RE (*con bontà*) Lo so. — Dunque, Cancelliere: Io Luigi XV° per la grazia di Dio Re di Francia, eccetera, vi proporrò che sia vietato alle belle Dame della mia Corte di tenere abbassati i loro bellissimi occhi ogni volta che io abbia il piacere di trovarmi vicino ad esse. — (*con bontà alla D. di Gr.*) Duchessa di Grammont, voi non vorrete farvi colpevole di alto tradimento?

D. DI GR. Vostra Maestà non ignora che io mi pregio di esserle in tutto obbedientissima.

IL RE (*scherzoso alla Mar.*) Nè pure voi, Marescialla di Mirepoix?

MAR. (*scherzosa*) Veramente la legge non sarebbe fatta per me. (*accennando la D. di Gr.*) Essa riguarda soltanto le belle Dame dai bellissimi occhi; e io...

IL RE (*interrompendola*) Cancelliere, alle Dame ag-

giungeremo: amabili; agli occhi aggiungeremo: brillantissimi; — e così anche voi, Marescialla, imiterete nell' obbedienza la nostra buona Duchessa di Grammont. (*bacia con grazia la mano alla D. di Gr. e poi si volge a salutare gentilmente alcuni Cortigiani sopravvenuti. Intanto quasi tutti si fanno intorno ossequiosi alla D. di Gr.*).

Mar. (*sotto voce alla D. di Gr.*) Il tuo trionfo è certo.

Rich. (*sotto voce alla D. di Gr.*) Ma non lo diceva io? Un capriccio! La Lange se ne va.

Canc. (*idem*) Voi sarete la Regina di Versailles.

D' Aig. (*idem*) Duchessa, abbiatevi le mie congratulazioni.

D. di Ch. (*idem, e stringendole la mano*) Sorella, la partita è guadagnata.

Il Re (*si volge e vede il D. di Ch. che stringe la mano alla Duchessa di Gr.*) Duca di Choiseul, questa mane si è lavorato assai, e sono contentissimo di voi. Se non vi avessi mio Ministro... (*si volge al Canc. sorridendo*) perdonate, Cancelliere Maupeou... (*al D. di Choi.*) se non vi avessi mio Ministro, sarei io un Sovrano proprio invidiabile? Oh no! A voi le cure del governo; a me gli onori del Regno.

D. di Ch. (*inchinandosi profondamente*) Sire, io son confuso...

Il Re (*con brio*) Gran bella cosà tenere lo scettro in mano, e non sentirne menomamente il peso! — (*alla D. di Gr.*) Vi assicuro, Duchessa, che vostro fratello tratta gli affari più gravi, più ardui con quella leggerezza, con quella facilità per cui si rese tanto celebre Richelieu... (*battendo scherzosamente sulla spalla a Rich.*) qui il nostro Maresciallo... nelle molte e rischiose sue avventure d' amore.

Rich. (*inchinandosi profondamente*) Sire...

Il Re (*ridendo*) Che? Della modestia, o del pudore?

Ah! Ah! — (*sempre a Rich.*) Signor Soprintendente generale della mia Casa, — io vado a Marly. — Alla Duchessa di Grammont offro un posto nella mia carrozza. — (*alla Mar. al Canc. a D' Aig. e ad alcuni Cortigiani*) Marescialla, Signori, mi seguirete.

(*tutti s' inchinano*).

Rich. (*sotto voce a D' Aig.*) Nipote, i Choiseul sono in auge. Rinunciamo ai Du Barry! (*s' inchina e via in fretta per la porta in fondo*).

D' Aig. (*si avvicina alla D. di Gr. e le fa atti di ossequio*).

Il Re (*a D' Aig. con bontà*) Duca d' Aiguillon, ora siete de' nostri?

D' Aig. (*s' inchina profondamente*).

Il Re (*scherzoso*) E come vanno le vostre faccende coi Parlamenti?

D. di Gr. (*prendendo per mano d' Aig.*) Io supplicherei Vostra Maestà perchè si degnasse...

Il Re (*con amabilità*) Di favorire D' Aiguillon vostro protetto? — (*a D' Aig.*) Duca, voi non potevate essere meglio raccomandato. — (*al D. di Choi.*) Signor di Choiseul, alla mia volta vi raccomando il Duca d' Anguillon.

D. di Ch. (*inchinandosi*) Sire, sarà fatto il voler vostro.

(*alle ultime parole del Re il Conte Du Bar. esce dalla porta a destra. Egli s' inoltra senza che alcuno risponda ai suoi saluti. Giunto sul davanti, la Mar. il Canc. D' Aig. ed altri Cortigiani si discostano da lui e si fanno appresso alla D. di Gr. — Il D. di Choi. solo resta vicino al Re*).

SCENA VII.

CONTE DU BARRY, *e* DETTI.

DU BAR. (*guardandosi d' intorno, e tra sè*) Ohe! Che ci sia burrasca? Uh!... pare. — Coraggio! (*si avvicina al Re, e gli s' inchina profondamente*).

IL RE (*con indifferenza*) Conte, anche voi qui?

MAR. (*sotto voce alla D. di Gr.*) I Du Barry non si vogliono più a Versailles!

DU BAR. (*assai umilmente*) Sire, io sono l' infimo dei vostri servi... ma ora hò l' onorevole incarico di consegnare nelle gloriose mani di Vostra Maestà quest' umile scritto. (*estrae una lettera, la pone sul cappello, e con gran riverenza la presenta al Re*).

(*attenzione generale*).

IL RE A me?... (*prende la lettera, l' apre, la guarda*) Ah! (*legge*).

DU BAR. (*resta in attitudine ossequiosa*).

D. DI CH. (*lancia uno sguardo minaccioso su Du Bar. e poi fa un segno d' inquietudine alla D. di Gr.*).

D. DI GR. (*sotto voce e commossa alla Mar.*) Il Re legge quello scritto!

MAR. (*inquieta e sotto voce alla D. di Gr.*) E con attenzione!

D' AIG. (*inquieto e sotto voce alla D. di Gr.*) Che sarà mai?

CANC. (*sotto voce alla D. di Gr.*) Non inquietatevi, Duchessa. Sarà l' addio della partenza.

MAR. (*sotto voce alla D. di Gr. e con isprezzo*) Forse la supplica per una pensione a lei e per un impiego a lui. Poveri Du Barry!

SCENA VIII.

RICHELIEU *e* DETTI.

RICH. (*avvicinandosi al Re che sta leggendo*) Le carrozze di Sua Maestà sono all' ordine.

IL RE (*dopo un po', avendo finito di leggere*) Maresciallo, oggi non vado a Marly.
— (*stupore generale — I Cortigiani si scostano dalla D. di Gr. e a poco a poco si fanno d' intorno a Du Bar.*).

DU BAR. (*lancia uno sguardo trionfante su tutti e poi li saluta ironicamente*).

IL RE Duchessa, vi prego di scusarmi. Forse domani ... — (*a Du Bar.*) Conte Giovanni, compiacetevi di avvisare la Signora Contessa Du Barry ch' io mi affretto a compiere il suo desiderio. Vengo a lei.

DU BAR. (*s' inchina, passa presso a Rich. e sotto voce*): Amico, di bene in meglio! (*via a dritta — Tutti s' inchinano al suo passaggio.*)

D. DI GR. (*si avvicina al Re, e quasi supplice*) Sire ....

IL RE Duchessa di Grammont, vi ripeto le mie scuse. Forse domani a Marly con voi.

D. DI GR. (*con segno di dolore tra sè*) Mio Dio!

RICH. (*sotto voce a D' Aig.*) La Contessa Du Barry è la Favorita. Distacchiamoci dai Choiseul!

IL RE (*s' inchina*) Signore, Signori ... (*s' avvia verso la porta a destra. Tutti, eccetto la D. di Gr., lo accompagnano. Giunto presso alla porta, che gli Uscieri spalancano, saluta tutti colla mano e via*).

D. DI CH. (*ritornando triste*) Sorella, vieni meco?

D. DI GR. (*dà il braccio al D. di Ch., saluta e via con lui per la porta in fondo*).

RICH. Ma che mai è avvenuto durante la mia breve assenza?

MAR. (*dando il braccio a Rich. e sorridendo*) Vi racconterò ogni cosa.
CANC. Maresciallo, ci sono grandi novità!
D' AIG. I Choiseul declinano.
MAR. Amici, se non m' inganno, la nostra stella polare è là! (*accenna la porta a destra, e via con Rich. D' Aig. e il Canc. per la porta in fondo*).

FINE DELL' ATTO PRIMO.

A LUCIENNES

ATTO SECONDO.

Sala ricca ed elegantissima nel Castello di Luciennes. Specchi, vasi di fiori. Un balcone che corrisponde sul giardino, una porta in fondo, e due porte laterali.

SCENA I.

CONTESSA DU BARRY, MARESCIALLA DI MIREPOIX, CONTE DU BARRY.

(*la Contessa e la Marescialla sedute presso al balcone; il Conte sopra un sofà*).

Du Bar. (*alla Contess.*) Contessa, credimi: io ragiono meglio di te. — (*alla Mar.*) Siatene giudice voi, Marescialla.

Contes. Ella sarà certamente del mio avviso.

Mar. Scusami, mia cara: questa volta io la penso in contrario.

Du Bar. Senti, sorella? E tu sai e io so che la Marescialla di Mirepoix ti vuol bene.

Mar. Anzi io mi vanto di esserle affezionata sopra quanti mai hanno la bella sorte di professarle amore.

Du Bar. Dopo me, intendiamoci!

CONTES. Amica, te ne sono riconoscentissima.

DU BAR. E per il bravo fratello non c'è riconoscenza?

CONTES. (*scherzosa*) Conte Giovanni, non preferite voi alla mie espressioni di gratitudine le prove materiali della mia generosità?

DU BAR. E avrei forse torto?

CONTES. Eh...

DU BAR. No, no, che non ho torto. Quando la fortuna ci viene incontro sarebbe peccato di non stenderle la mano.

CONTES. (*scherzosa*) Voi di cotesti peccati non vi rendete colpevole. — Marescialla, se tu sapessi?!...

DU BAR. (*interrompendola vivamente*) Contessa, abbi riguardo alla mia modestia. — Del resto, il Re ti adora. E il Re, potente, ricco, splendido, magnifico, deve gioire nel vedere e nel sapere che i tuoi fedeli ed ossequiosi satelliti riflettano la tua luce, e sieno ravvivati dal tuo calore.—Mi spiego bene, Marescialla?

MAR. Conte, voi siete un uomo di spirito!

DU BAR. (*si alza, s' inchina alla Mar. e poi torna a sedersi*) Ah! Ah!

CONTES. (*scherzosa*) Uno spensieratàccio, un prodigo, un libertì...

DU BAR. (*interrompendola vivamente*) Adagio, sorella! — E non è forse per tutte queste mie virtù insieme che voi, Signora Contessa, diveniste il più caro ornamento della Corona di Francia? — Via! Indulgenza generale. Io in tutto al tuo servigio; a te in cambio la cura di provvedere ai miei infiniti bisogni, e la soddisfazione di rendermi beata l' esistenza. — (*con grande indifferenza*) Mia Giovanna, t' avverto, così tra parentesi, che mi occorrono subito subito cinquanta mila lire.

CONTES. (*scherzosa*) Oh! lo sciagurato! — Che ne dici, amica?

MAR. Io dico che il Conte è pieno di meriti, e ch' egli può aver qualche diritto alla tua bontà.

Du Bar. Ah! Ah! (*si alza, s' inchina alla Mar. e poi torna a sedersi*).

Contes. (*alla Mar.*) Tu difendi una gran brutta causa.

Mar. (*scherzosa*) Conte, a voi la parola.

Du Bar. (*si alza, va presso a un tavolino, apre uno scrignetto, ne estrae alquante carte, e colla massima indifferenza se le intasca*).

Contes. Che fate, Giovanni?!

Du Bar. Non vedi? Le cinquanta mila lire che dalla tua cassetta passano nella mia tasca. Un' inezia! — Tu non hai che a chiedere al Re, e il Re non ha che a volere dallo Stato.

Contes. Ma!...

Mar. Oh! lascialo fare.

Du Bar. (*avvicinandosi gravemente alle Dame*) Ora lasciam gli scherzi, e torniamo alla nostra cospirazione.

Mar. Bravo!

Contes. Pietà di me! Le cose serie mi spaventano. Io amo la vita lieta, folle; godo di essere corteggiata; ho piacere di favorire chi mi vuol bene; ma odio, abborro, detesto le noje, le cattiverie della politica. (*si alza, prende per mano la Marescialla, va davanti a uno specchio e vi si mira con compiacenza*). Guarda, Marescialla: non ti sembra che quell' immagine lì dentro sia bella?

Mar. E me lo domandi?!

Contes. Dunque... dunque non basta? — A che giova cospirare? Quel ch' io desidero, ottengo. Il Re non è egli mio schiavo? — (*con civetteria*) Amica, fratello, le cospirazioni guasterebbero presto la bellezza di quell' immagine lì dentro (*accenna sè nello specchio*), e voi mi concederete che nella bellezza sta tutto il mio potere.

Du Bar. (*vivo*) Sorella, tu hai dei nemici...

Contes. Lo so. Mi odiano, mi disprezzano, brigano

contra me, e poi.... e poi qui nel mio Castello di Luciennes a riverirmi, ad incensarmi.

MAR. Come una divinità!

CONTES. Oh si! — Duchi, Pari, Ministri, i personaggi più ragguardevoli per nascita e per ingegno, tutti a gara mi rendono omaggio, e implorano da me un sorriso, uno sguardo. — (*con sarcasmo*) Ho dei nemici?!... Ma tutti s' inchinano dinanzi alla Favorita del Re, nè sdegnano mendicare da lei protezione e grazie. E i più grandi Signori del Regno, ai piedi della Contessa Du Barry, obliano volontieri ch' ella fu la vile, la spregievole Madamigella Lange.

DU BAR. T' inganni, sorella. — Coloro che hanno giurato la tua perdita non ti si prostrano ai piedi, non accorrono ad incensarti qui nel tuo Castello di Luciennes, nè si umiliano ad implorare il tuo favore. Essi sono potenti al pari di te... e anche più di te.

CONTES. (*viva*) Il Re mi adora; voi già l' avete detto.

DU BAR. Tu sei cara a Luigi, è vero; ma i nostri nemici hanno molto potere sull' animo del Principe; — tu coi tuoi vezzi hai ammaliato l' uomo; ma i nostri nemici governano il Sovrano. Trionfasti della Duchessa di Grammont; ma tuttavia il fratel suo comanda. — Guai se un giorno il Re...

CONTES. (*con dolore*) Conte!...

DU BAR. E pensa che tu, non ancora presentata a Corte, se ricevi qui privatamente nel tuo Castello le visite del Re, non puoi restituirgliele pubblicamente a Versailles. Sei la Favorita, sì; ma la Duchessa di Grammont ha il vantaggio di avvicinare quando più le piace Sua Maestà, e....

CONTES. (*interrompendolo, e con accento di forte dolore*) Fratello!!...

DU BAR. Giovanna, io ho esperienza; fa a modo mio. — Uniamoci al Maresciallo di Richelieu, al Duca

d' Aiguillon, al Cancelliere Maupeou, e guerra, guerra implacabile ai Choiseul, ai Praslin e ai Grammont! — Io combatterò con bravura, e la Signora di Mirepoix ne presterà la sua assistenza. (*s' inchina alla Mar.*) — (*alla Contes.*) Finchè tu non sia presentata a Corte con tutte le formalità, finchè Choiseul resta Ministro, la spada di Damocle ne pende sul capo. Conosci la storia di quella spada, eh? — Tu al fianco del Re a Versailles, il Duca di Choiseul in esilio, al suo posto uno dei nostri, e allora t' assicuro io che la Francia non sarà più dei Borboni, ma dei Du Barry.

MAR. Le mie congratulazioni, Signor Conte. Non supponeva in voi tanto senno.

DU BAR. (*inchinandosi alla Mar.*) Ah! Ah!

CONTES. (*con pena*) Mi fate paura...

MAR. Coraggio, mia bella.

CONTES. (*con esitazione*) Ebbene...

DU BAR. Dunque guerra?!

CONTES. Guerra?... (*va a mirarsi nello specchio, e poi con graziosa civetteria*) Ma... e la mia pace?... E se mai una ruga?... (*si tocca il fronte*).

DU BAR. (*vivo e grave*) E se Choiseul ti precipitasse? (*in così dire cava dalla tasca uno scritto*).

CONTES. (*risoluta*) Avete ragione, fratello. Farò in tutto a modo vostro.

SCENA II.

SERVO e DETTI.

SERV. (*in fondo*) Il Signor Maresciallo di Richelieu, e il Signor Duca D' Aiguillon.

DU BAR. Oh bravi!

(*Servo via*).

CONTES. Mi va a genio la loro visita. (*va a cogliere in un vaso un bel fiore e lo tiene in mano*).

DU BAR. Il vecchio Maresciallo pratico degl' intrighi di corte ci sarà di molto utile.

MAR. (*con malizia alla Contessa*) E il giovine Duca, sai che ti è divotissimo.

SCENA III.

RICHILIEU, D' AIGUILLON *e* DETTI.

CONT. Buon giorno, Richelieu; ben venuto, D' Aiguillon. — (*inchini e saluti generali*).

RICH. (*dandosi aria al viso con un fazzoletto bianco corre a baciare la mano della Contessa, e poi con grande galanteria torna a baciargliela*). Contessa questa nivea, mano rattempra dolcemente l' ardore delle mie labbra.

CONTES. Tutto fuoco, Maresciallo?!

RICH. Quale maraviglia? I vostri occhi son due Soli.

CONTES. (*alla Mar.*) Non è egli sempre gentilissimo il nostro amico?

MAR. Richelieu, potreste contare quante Signore v' hanno fatto un simile elogio?

RICH. Perdonate, Signora; non ho buona memoria per i numeri. (*va a baciare la mano della Mar. e con malizia sotto voce, ma in modo di essere udito da tutti*): Ma alcuni nomi, Maresciallla di Mirepoix, non li scordo mai.

TUTTI (*fuorchè la Mar.*) Ah! Ah!

MAR. (*scostandosi con un po' di dispetto da Rich.*) Sfacciato!

D' AIG. (*va presso alla Contes. e baciandole la mano*): Come esprimervi, Contessa, quel ch' io sento per voi?

CONTES. (*scherzosa*) Già ve lo dissi, D' Aiguillon: non venite a Luciennes in compagnia del Maresciallo.

Egli è il vostro più pericoloso rivale. (*con graziosa civetteria porge al Duca il fiore che teneva in mano*).

D' Aig. (*s' inchina, e poi a Rich.*) Mio Zio, avete inteso?

Rich. (*con malizia*) Nipote, ho capito.

Mar. (*stringendo la mano a D' Aig. e con malizia*) Duca, credo di aver capito anch' io.

Du Bar. (*che in disparte avrà seguita la conversazione leggendo in pari tempo lo scritto, si avvicina a Rich. e a d' Aig., e gravemente*): Signori, io invece vi dico che oggi avete fatto benissimo a venire insieme a Luciennes, e con voi avrei voluto anche il Cancelliere. — (*a D' Aig.*) Leggete questo scritto. (*porge lo scritto a d' Aig.*).

Contes. Che cos' è?

Du Bar. I nostri nemici non ce la risparmiano.

Contes. (*ridendo*) Forse una nuova satira contra di me?

Du Bar. Un infame libello contro a te, contro al Maresciallo, contro a noi tutti, ed uscito dalla satanica fucina dei Choiseul!

D' Aig. (*leggendo*) C' è da fremerne!

Contes. Mio Dio!

Rich. Da vero?!

Mar. Oh!

Du Bar. Se noi tutti non vogliamo tra poco cadere sotto i continui colpi de' nostri nemici, Signore mie, e Signori miei, non v' ha che un mezzo.

Contes. (*con pena*) Eh... lo so.

Rich. (*con premura*) Quale?

Du Bar. La pronta disfatta di chi anela alla nostra ruina!

Rich. E come?

Du Bar. (*grave a Rich.*) Amico mio, già da alquanti giorni io vi manifestai certe mie idee. Voi vi mostraste un tantin trepidante... Ora è tempo di parlarci e di spiegarci chiaro. — Siete con noi, o...

Rich. (*interrompendolo vivamente*) Du Barry, sospettereste forse ?! . . .

Contes. (*con bontà a Rich.*) Calmatevi, Maresciallo. Mio fratello è in questo momento di cattiv' umore. — (*a Du Bar.*) Giovanni, vi supplico . . .

D' Aig. Chi può mettere in dubbio la stima, l' affezione della mia famiglia per la Signora Contessa ?

Du Bar. Dunque, colleghiamoci da leali amici, e combattiamo da bravi sotto la stessa bandiera. — (*a Rich. con solennità*) Voi, Maresciallo Duca di Richelieu, l' esperto politico, il conquistatore di Port-Mahon, il perfetto Cortigiano, il degno nipote del gran Cardinale, non sognaste mai che il portafogli di primo Ministro coronerebbe magnificamente la vostra illustre carriera ?

Rich. Io ? ! . . . Ma . . .

Mar. (*a Rich.*) La prospettiva è più che bella !

Du Bar. Voi possedete un gran nome, godete una bella fama, e perchè non avreste diritto di reggere i destini dello Stato ? — Altre volte v' interessaste per la Contessa, e ora ella promette d' interessarsi per voi. Nei pericoli bisogna ajutarsi a vicenda. — (*vivo*) Abbasso i Choiseul, e in alto i Richelieu ! Ecco qual dovrebbe essere il nostro grido di guerra.

D' Aig. (*a Rich.*) Che ? Esitereste forse, mio Zio ?

Mar. (*scherzosa*) Maresciallo, la memoria della Bastiglia avrebbe spento in voi il genio delle congiure e annientata la vostra ambizione ?

Rich. (*con importanza*) Alla Bastiglia ci fui quattro volte io !

Mar. (*con sarcasmo*) Eravate giovine allora.

Rich. (*con fatuità alla Mar.*) La Provvidenza, a beneficio dell' umanità femminile, decretò che il Duca di Richelieu non avesse a diventar mai vecchio.

Contes. Bravo, mio Maresciallo!

DU BAR. Sorella, la vittoria è in tue mani. Sei tuttora la Favorita del Re; parla, domanda, prega; ed egli, il tuo Luigi, non saprà negarti nulla. — Richelieu al posto di Choiseul, e noi tutti quanti non caschiam più.

RICH. (*giubilante alla Contes.*) Contessa, devo io proprio sperare?...

CONTES. Mio buon amico, correte subito a Versailles; parlate, brigate, ingrossate il numero dei vostri partigiani; preparate gli animi al cambiamento di Ministero; e io vi prometto....

DU BAR. E che si gridi: Viva i Richelieu! — ma non dimenticate i Du Barry.

D'AIG. Conte!...

RICH. (*scherzoso a Du Bar.*) Pazzo!

MAR. Ah! Ah!

CONTES. (*con gran civetteria*) E io.... io... — Maresciaila, credi tu che il Re m' abbia a resistere? — Duca D' Aiguillon... no, eh? — Richelieu, siate tranquillo. — Fratello, non dubitate. — Fidatevi tutti di me. La nostra causa trionferà. (*corre a mirarsi in uno specchio*).

RICH. (*con entusiasmo*) Felici i sudditi quando presso al loro Sovrano trovasi un angelo come la Signora Contessa! — (*baciando la mano alla Contes.*) Son dolente di dovervi lasciare; ma ora voi siete il nostro generale. Avete comandato, e a me tocca obbedirvi. — Corro a Versailles; ecciterò, sommoverò, (*con malizia alla Mar.*) e proverò alla Signora di Mirepoix che il Duca di Richelieu quanto è a buon volere e ad energia si mantien sempre giovine.

MAR. Prospera riuscita, Signor sempiterno.

CONTES. (*ridendo a Rich.*) M' inchino a tanta potenza.

D' AIG. (*a Rich.*) Mio Zio, vengo con voi?

CONTES. (*con grazia*) Restate, d' Aiguillon.

RICH. (*a d' Aig. accennando la Contes.*) Il primo obbligo di un soldato è la subordinazione.

DU BAR. (*a Rich.*) Giù i Choiseul, su i Richelieu!

RICH. (*inchinandosi*) E regnino i Du Barry! (*saluti e via*).

SCENA IV.

DETTI, *eccetto* RICHELIEU.

DU BAR. (*dopo aver seguito collo sguardo Rich.*) Povero Maresciallo! Egli non sa e non vuole persuadersi che il mirto e l'alloro rifuggono dalla canizie e dalla calvizie. (*crollando le spalle*) Puh! — Intanto ciò che preme è di avercelo amico ed ausiliare. — (*chiamando a sè coll' indice la Contes.*) Sorella, due parole. — Maresciallo, Duca, con vostra licenza.

CONTES. (*al Duc. e alla Mar.*) Mi permettete? (*va con Du Bar. presso al balcone, e discorrono tra loro sotto voce*).

D' AIG. Signora di Mirepoix, che cosa pensate di Du Barry?

MAR. Che ne penso?... Distinguiamo. Per la salute dell' anima vostra non affidatevi a lui; ma per il resto non c' è il suo eguale. Sopra una barchetta in mezzo all' oceano burrascoso, il Conte vi farà l' ufficio di vele, di remi, di bussola, di timone, e state pur sicuro che egli vi condurrà sano e salvo a riva. Coscienza nulla, accortezza molta.

CONTES. (*sempre al balcone con Du Bar. ridendo*) Oh! Oh!

DU BAR. Mia cara, meglio ridere che piangere, sai.— Dunque siamo intesi. (*la Contess. e Du Bar. si avvicinano alla Mar. e a d' Aig.*). Marescialla, vorreste

avere la bontà di scendere meco per pochi istanti in giardino?

Mar. Che c' è di nuovo? Dei segreti?

Du Bar. Due paroline in confidenza anche a voi; ma della massima purezza, della massima ingenuità. Andiamo, ve ne prego. (*con sarcasmo*) Non sono il Duca di Richelieu, e io saprò rispettare la vostra virtù.

Mar. (*prendendo il braccio di Du Bar.*) Demonio! (*si avvia con Du Bar. verso la porta in fondo*).

Contes. (*ridendo*) Amica, guardati dalle tentazioni!

Mar. (*con grazia e malizia*) Contessa, ti lascio sola con D' Aiguillon... D' Aiguillon, vi lascio solo con la Contessa... Giudizio! — (*avviandosi con Du Bar.*) Signor Conte Du Barry, la vostra virtù è garante della mia.

D' Aig. Conte, il fallare è dell' uomo.

Contes. E crederei anche della donna; che ne dici, Marescialla?

Mar. (*ridendo*) Ma...

Du Bar. Duca, sorella, addio per ora. (*inchini e via colla Marescialla*).

SCENA V.

CONTESSA *e* D' AIGUILLON.

Contes. D' Aiguillon?...

D' Aig. Contessa?...

Contes. (*con grazia*) Siamo soli.

D' Aig. Ne son ben contento!

Contes. Sediamo.

D' Aig. Come vi piace. (*vanno a sedersi sopra un sofà*).

Contes. (*scherzosa*) Un po' più lontano (*accenna a D'Aig. con grazia di scostarsi da lei*). — Oggi mio fratello mi vuole diplomatica.

D' Aig. Diplomatica?!... Quindi rinunciate all' amore?...
Contes. (*ridendo*) Io?... Impossibile!
D' Aig. E pure... altre volte...
Contes. Avanti!
D' Aig. Oh! perdonate...
Contes. Spiegatevi!
D' Aig. Altre volte... mi parve...
Contes. Che cosa?
D' Aig. Che non v' increscesse di avermi vicino.
Contes. (*con malizia e civetteria*) Duca, Duca... vi parve?—Via! La Marescialla ne ha raccomandato di aver giudizio.—Devo parlarvi di cose serie... uhf! ed è necessario: punto primo, ch' io non m' abbia a confondere; punto secondo, che voi mi stiate attento. Dunque... capite?... (*accenna di nuovo con malizia a D'Aig. di scostarsi*).
D' Aig. (*ritraendosi un po'*) Contessa, vi obbedisco... a malincuore.
Contes. (*ridendo*) Ne son quasi persuasa. — Ma la diplomazia innanzi tutto. — (*seria*) D' Aiguillon, voi che siete un gentiluomo di spirito, indovinereste ciò che mio fratello mi diceva poco fa sotto voce lì presso al balcone?
D' Aig. No, da vero.
Contes. Egli mi diceva...
D' Aig. Che io vi amo!
Contes. Che voi siete ambizioso.
D' Aig. C' è probabilità. — Un cuore generoso può nel tempo stesso dar ricetto a due nobili passioni.
Contes. Ascoltatemi, Duca. — Il Conte Giovanni Du Barry, a cui devo la mia fortuna...
D' Aig. Voi la dovete alle vostre impareggiabili grazie, ai vostri rari meriti!
Contes. Prego di non interrompermi. — Il Conte mi dà sempre ottimi consigli; e poco fa mi suggeriva...

Io sono sventata; ma qualche volta so anch' io riflettere; e ho riflettuto. — D' Aiguillon, vi sovvenite della Marchesa di Pompadour?

D' Aig. E come no?

Contes. Prima che io diventassi la Contessa Du Barry io era la povera Madamigella Lange. Sapreste dirmi chi fosse la Marchesa di Pompadour prima ch' ella avesse l' onore di diventare la Favorita del Re Luigi XV°?

D' Aig. (*con esitazione*) Contessa...

Contes. Sincerità, amico mio. Siamo soli.

D' Aig. Ella era... la vedova Poisson d' Etioles.

Contes. Plebea quasi come me, peccatrice forse più di me...

D' Aig. Ma non bella quanto voi!

Contes. (*ridendo*) Così dicon tutti. — Ciò premesso, vorreste ora spiegarmi per quale incanto la vedova Poisson d' Etioles, scambiatasi in Marchesa di Pompadour, sia riuscita a tenere in freno la lingua e le penne degl' invidiosi, dei malevoli; a conciliarsi la simpatia della più orgogliosa Nobiltà del Regno; a guadagnarsi l' amicizia di una illustre Imperatrice; a dominare il Re; a governare la Francia? — Animo, per quale incanto?

D' Aig. (*resta silenzioso*).

Contes. Non rispondete?... — La Favorita fu e si mantenne stimata, potente perchè il Duca di Choiseul, primo Ministro, era tutto suo, ed ella era tutta del Duca di Choiseul.

D' Aig. Sì; nessuno ignorava la buona armonia, il perfetto accordo tra la Marchesa e il Duca.

Contes. (*viva*) Choiseul invece odia, disprezza la Du Barry; e la Du Barry vuole che a Choiseul succeda un Ministro a lei sinceramente affezionato, un Ministro che per la sua intelligenza e per la sua fermezza abbia ad esserle in ogni tempo e

in ogni occorrenza fido consigliere e valido protettore.

D' Aig. Il Maresciallo di Richelieu...

Contes. Vecchio, e senza cuore! Lasciamolo in disparte. — Signor Duca D' Aiguillon, voi sarete il mio Ministro.

D' Aig. *(alzandosi vivamente)* Che dite?!

Contes. *(con bontà)* Non mi siete amico?

D' Aig. *(con anima)* E qualche cosa di più!

Contes. Bene! — *(con malizia)* Io vi farò toccare lo scopo verso il quale tendono da molto tempo le vostre ambiziose mire. — Posso confidare nella vostra riconoscenza?

D' Aig. *(con trasporto)* Essa vi è dovuta per le bontà che già mi usaste! — Ma quanto al mio Ministero, voi non avete pensato che io sono in aperta guerra coi Parlamenti; che pende su me una grave sentenza; e che il Re non vorrà mai...

Contes. *(ridendo)* Il Re?!... — *(seria)* La Marchesa di Pompadour e il Duca di Choiseul riuscirono, contra la volontà del Re, a scacciare i Gesuiti dalla Francia. La Contessa Du Barry e il Duca D' Aiguillon forzeranno il Re a sciogliere i Parlamenti. — Che? Sarei io la Favorita per nulla?

D' Aig. Ma noi ci faremo del Maresciallo un acerrimo nemico. Sapete che egli aspira al posto di Choiseul. Voi stessa gli avete promesso... E se invece io...

Contes. Per ora egli non deve nè men sospettare della nostra macchinazione. Voi, il Conte Giovanni, e io, noi tre soli ne siamo consapevoli. Richelieu continuerà a sperare; egli si adoprerà per me nella persuasione di giovare a sè stesso; e dopo... dopo... lo abboniremo. Non ne mancheranno i mezzi. — Ma prima importa ch' io sia in breve presentata a Corte; e anche voi ci metterete l' opera vostra. D' Aiguillon, vi ripeto: voi sarete il mio Ministro. — Non è

naturale che io abbia a preferire il Nipote allo Zio?

D' Aig. E il Re consente alla vostra presentazione?

Contes. Sino ad ora vi si mostrò contrario. Ma quest' oggi saprò indurlo a compiacermi. Il Conte Du Barry esige questa presentazione per la mia e per la sua sicurezza. — *(con civetteria)* Amico, quando voglio... voglio.

D' Aig. Contessa, il Cielo vi ha inviata tra noi perchè tutti dovessimo adorarvi!

Contes. *(con grazia e malizia)* Da vero?...

D' Aig. *(le si fa vivamente dappresso, le prende le mani, e le bacia con trasporto)* Oh!!...

SCENA VI.

DU BARRY, MARESCIALLA e DETTI.

Du Bar. *(accorrendo)* Contessa, Contessa...

Mar. Il Re entra in questo momento nel Parco.

Contes. *(si alza, e con rincrescimento)*: Egli?!... Ora?!...— *(stende la mano a D' Aig.)* D' Aiguillon...—*(corre allo specchio, si rassetta in premura, si mette un cappello di paglia in testa, e poi dando braccio alla Marescialla)*: Miei cari, corriamo incontro a Sua Maestà.

Du Bar. Al nostro ottimo Sovrano; *(con malizia)* non è vero, D' Aiguillon?

Mar. *(con malizia alla Contess.)* Al tuo ben amato Luigi?

Contes. *(con gravità)* Al Re di Francia!

(tutti via per la porta in fondo).

FINE DEL SECONDO ATTO.

LA FRANCIA

ATTO TERZO.

Sala come al Secondo Atto.

SCENA I.

IL RE, LA CONTESSA *e* ZAMORE.

(*Zamore tiene un piatto in argento con dentrovi fragole, e lo porge al Re. Il Re è disteso in un seggiolone, e la Contessa gli sta dappresso seduta sur uno sgabellino*).

IL RE (*scherzoso a Zamore*) Dunque, bel moretto, dì la verità, se pur t' è fattibile? Chi ha raccolto queste fragole?

ZAM. Chi le ha raccolte?

IL RE. Sì, rispondi presto.

ZAM. Ma la domanda mi fa maraviglia.

IL RE (*un po' indispettito alla Contes.*) Contessa, questo vostro Zamore...

CONTES. (*scherzosa*) In che avrebbe il mio Zamore offeso Vostra Maestà?

IL RE. Non gli si può cavar di bocca una risposta!

CONTES. Luigi, Luigi, voi siete ingiusto. Adirarvi per-

chè egli non vi vuol palesare chi abbia raccolto queste fragole?

IL RE. Appunto!

CONTES. Mi concederete che la vostra interrogazione è inutile, e anche un po' offensiva.

IL RE. E come?

CONTES. (*con grazia e civetteria*) Non son io tutta in tutto al servigio del mio caro La Francia?

IL RE (*lieto*) Voi?... colle vostre mani?...

ZAM. (*inchinandosi*) E Vostra Maestà avrebbe dovuto subito sentire che al buon odore delle fragole si univa il profumo dell' amorosa e soave mia padrona.

IL RE (*guardando con stupore Zam.*) Ah?!... Tu?!... Ma bene! (*alla Contes. ridendo*) Contessa, il Re di Francia ha ricevuto fior di lezione dallo schiavo africano.

CONTES. Ve la siete meritata.

IL RE. Zamore, te ne ringrazio. — (*si pone a mangiar le fragole*). Eccellenti!

CONTES. Dunque vi piacciono, e siete contento di me?

IL RE (*continuando a mangiar le fragole, e ridendo*) Mi sembra che ancora voi vi permettiate delle interrogazioni inutili e offensive.

CONTES. (*carezzandolo*) Via via, diceva per ischerzo. — Il mio La Francia è buono e amabile!

IL RE (*con grazia*) Perchè la mia Giannetta è amabile e buona! — Ci sarà anche domani il regalo delle fragole?

CONTES. Domani avrò cura di condirle alla orientale. (*fregando il pollice contro all' indice*) Un pochin d' ambra e un pochin di muschio. Quel matto di Richelieu pretende che così le condiva Sua Maestà Re Salomone.

IL RE. Re Salomone era sapientissimo! (*cede il piatto a Zamore, il quale ad un cenno della Contes. s' inchina, e via*).

SCENA II.

LA CONTESSA e IL RE.

CONTES. (*con molta grazia*) E a me che cosa regala oggi il potentissimo Signor La Francia?

IL RE (*sorridendo*) Uh! (*estrae una carta*) M' era preparato. (*le porge la carta*) Eccovi la cessione di una proprietà della Corona: le così dette Loggie di Nantes in Parigi. Quaranta mila lire di rendita.

CONTES. (*ridendo*) La mia Polizia particolare me n'aveva digià informata. E io ne dispongo subito in favore...

IL RE. Voi rifiutate?!

CONTES. Ve ne so grado e grazia, e accetto per la nostra ottima Marescialla di Mirepoix.

IL RE. Per lei?!

CONTES. Sapete che ella mi è affezionatissima.

IL RE. E non sarebbe troppo?

CONTES. Il dono lo farò a nome vostro. Un Re non è mai troppo generoso. — (*tutto a un tratto facendosi seria*) E poi...

IL RE. E poi?!...

CONTES. (*si alza con vivacità, e con segno di mal'umore si discosta dal Re*) So io!

IL RE (*con bontà*) Ehi, Signora Contessa, se non m' inganno, una nube è passata d' improvviso avanti al Sole?!

CONTES. (*con amarezza*) Una nube?!... — Vostra Maestà s' inganna!

IL RE (*con bontà*) Giannetta, Giannetta!...

CONTES. (*con vivacità*) No, non è una nube, è una tempesta che da lungo tempo mi travaglia...

IL RE (*con bontà*) Ma, mia cara...

CONTES. (*con ironia*) Io vostra cara?!... (*seria*) Luigi... io non accetterò più nulla da voi.

IL RE. Oh!!

CONTES. Sì! — Anzi... ve lo dico colle lagrime agli occhi, vedete?... ho fissato di allontanarmi...

IL RE (*si alza con impeto*) Di allontanarvi?!

CONTES. (*con dolore*) E chi son io qui? E che faccio io qui? — (*grave*) Le ricchezze di cui mi colmaste accrebbero l' invidia, la malevolenza de' miei nemici; il lusso che mi circonda non serve che a far meglio risaltare l' incerta mia posizione, la poca, la nessuna stima che voi avete di me...

IL RE (*con bontà*) Contessa!...

CONTES. (*con accento di dolore*) Luigi... io non iscorderò mai le molte vostre bontà... Andrò colla mia famiglia in paese straniero... e là, sempre avendovi impresso nel cuore, farò voti perchè un' amica più meritevole di me, più degna di voi.. (*piangendo si appressa in atto supplichevole al Re*) Oh! Vostra Maestà vorrà accordarmi...

IL RE (*commosso*) Che vi separiate da me?!

CONTES. E' la grazia ch' io vi domando. — In un mese avrò disposto ogni mia cosa, e...

IL RE (*vivo*) Contessa Du Barry, io vi supplico invece a non tormentarmi! (*momento di pausa*). Ma perchè tutto a un tratto queste sinistre idee? Perchè questa strana risoluzione? Non siete voi la mia migliore amica? Non vi amo io forse?

CONTES. (*con ironia*) Voi mi amate?!..

IL RE. E potreste dubitare?

CONTES. Non dubito di Luigi, dubito del Re.

IL RE (*vivo*) Signora!...

CONTES. Che la Maestà Vostra si calmi. (*si avvicina gravemente al Re e lo prende per mano*) Voi dite di amarmi; tutti mi chiamano la Favorita... Ma quali prove ho io del vostro amore, e come sono io onorata, rispettata alla vostra Corte?—Mi prodigate oro e diamanti, oh sì!... Ma anche tra i vostri

sudditi ve ne son di molti che mostransi liberali verso le dee del loro cuore ... (*marcata*) e in oltre sanno difenderle, proteggerle, farle stimate! Voi all' incontro ...

Il Re (*interrompendola vivamente*) I vostri confronti dovrebbero muovermi a sdegno. Non permetto ...

Contes. (*con amara ironia*) Che al mio reale amante io confidi i miei patimenti, io faccia noti gli scherni, gli oltraggi a cui sono esposta? (*quasi piangendo*) E pure permettete ai miei nemici che m' offendano, che mi avviliscano!

Il Re (*risentito*) Io?! — Contessa, questo è troppo! — Voi qui nel vostro Castello di Luciennes siete corteggiata al pari di una Regina. Ognuno si mostra a voi riverente, si gloria di obbedire al vostro minimo cenno; e io ... io il Re ... sapete che vi sono sommesso.

Contes. (*con grande civetteria*) Il mio La Francia mi è sommesso, lo so. (*grave*) Ma il Monarca risiede in Versailles, e là a me si impedisce di accostarlo! (*con anima*) Luigi, le Signore di Chateauroux, di Pompadour vi amavano più che io non v' ami? (*grave*) No! — Quelle Signore primeggiavano nelle regie feste, presiedevano ai Consigli del Sovrano, dominavano nella Corte del Re di Francia, nè mai si distaccavano dalla augusta vostra persona. Esse splendevano di una luce che partiva da voi, è vero, ma che s' era fatta loro propria, e guaj a chi avesse tentato di offuscarla! — La Contessa Du Barry invece, se Regina a Luciennes, fuori di Luciennes è priva di credito, è calunniata, lacerata impunemente dai Choiseul, dai Grammont, dai Praslin, dai Lauraguais. (*con amaro sarcasmo*) Io, adorata da Luigi, non posso trovarmi col Re, mentre orgogliosa sta di continuo intorno al Re la mia più fiera nemica ... la fortunata Duchessa di Grammont! —(*assai viva*)

No, così non voglio più durare. Meglio una vita umile, oscura, che un inutile fasto aggravato da ingiurie e da spregio! (*piange*).

Il Re. Contessa... mi straziate! — Ma che devo io fare per voi?

Contes. Il Duca di Choiseul mi detesta, mi perseguita.

Il Re. E bene?...

Contes. E bene ch'egli non sia più vostro Ministro!

Il Re. Ma come?!

Contes. (*con sarcasmo*) Io diedi licenza al mio cuoco, quantunque abilissimo, solo perchè rassomigliava un tantino a Choiseul. Non potrebbe il Re di Francia dar congedo all' originale?

Il Re. Il Duca in materia di governo mi è indispensibile. E' un Ministro di vasti talenti e di sommo capacità.

Contes. Troverò io un Ministro migliore di lui.

Il Re. Così sareste soddisfatta?...

Contes. Non ancora.

Il Re (*con bontà*) Contessa!...

Contes. (*assai viva*) Io voglio essere presentata a Corte.

Il Re. Ah!! (*dà segni di mal' umore e va a sedersi sul seggiolone*).

Contes, Che?!...

Il Re. Impossibile!

Contes. (*vivissima*) E io tra quindici giorni sarò in Olanda o in Inghilterra!

Il Re. Voi?!

Contes. Sì, io!

Il Re (*serio*) La Signora Contessa non pensa che la Bastiglia potrebbe aprirsi anche per lei?

Contes. (*con impeto*) La Bastiglia!... per me?!... — (*con molta civetteria si avvicina al Re e carezzandolo*): Mio feroce La Francia, che io vi guardi ben negli occhi. (*ridendo*) Ah! Ah! Quanto paghe-

rebbe la Cristianissima Vostra Maestà a non avere pronunciato una si barbara minaccia? — Ve ne pentite?

Il Re. (*un po' confuso, e con bontà*) Ma... siete voi che mi costringete... Su via... Giannetta... vi domando perdono... Torniamo buoni amici come prima.

Contes. Volontieri!

Il Re (*stendendole con bontà la mano*) Qui la mano.

Contes. (*allunga la mano, ma non glie la porge*) Facciam patti.

Il Re. Sentiamoli.

Contes. Via Choiseul, e io presentata a Versailles!

Il Re (*con bontà*) Rinunciamo a queste idee...

Contes. Io presentata a Versailles, e via Choiseul!

Il Re. Quanto al Ministro... puh!... Ma...

Contes. (*scherzosa*) Quanto a me?...

Il Re (*con bontà*) Gli usi della Corte... Il rispetto... Oserei io permettermi di rompere l'etichetta imposta dai miei predecessori, affermata dal tempo? — (*con grazia*) Signora, voi siete bella, amabile; voi siete il mio giojello più prezioso...; ma la sorte ingiusta non vi fece nascere nelle condizioni che si richiedono per essere presentata... (*con anima*) Esigete qualsiasi altra cosa... sarà per me un piacere l'appagarvi.

Contes. (*con civetteria*) Luigi, ci disgustiamo di nuovo?

Il Re (*con bonarietà*) Io non posso...

Contes. (*grave*) Chi vuole può!

Il Re. Tutta quanta la nobiltà del Regno griderebbe...

Contes. (*solenne*) Il Re è superiore a tutti e a tutto!

Il Re (*quasi supplicando*) Contessa... mia buona amica... (*si batte sommessamente all' uscio in fondo*). — (*alla Contes.*) Chi è?

CONTES. (*andando ad aprire l' uscio in fondo*) Sarà Enrichetta.

SCENA III.

ENRICHETTA *e* DETTI.

ENR. (*sulla soglia, e alquanto sotto-voce alla Contes.*) Signora Contessa, il Cancelliere Maupeou bramerebbe parlare a Sua Maestà...

CONTES. (*con dispetto*) Tu sai...

IL RE (*avrà prestato attenzione, e vivo*): Entri subito! (*tra sè fregandosi contento le mani*) Egli capita a tempo.

(*Enrichetta via*).

SCENA IV.

LA CONTESSA *e* IL RE.

CONTES. (*si avvicina al Re, lo guarda un po' con civetteria, e carezzandolo*) Mio bravo La Francia, che le gravi cure dello stato non vi facciano dimenticare la vostra buona Giannetta.

IL RE. Oh no! (*le stringe con bontà la mano*).

SCENA V.

CANCELLIERE *e* DETTI.

CANC. (*si presenta all' uscio in fondo, e inchinandosi profondamente*) Supplico Vostra Maestà a scusarmi se, per oggetti d' importanza, io ardisco...

IL RE (*con bontà*) Avanti, avanti, Cancelliere. Voi siete sempre il ben venuto.

CANC. (*si avanza, e volgendosi gentile alla Contes.*):

E la Signora Contessa, mia graziosa cugina, non sarà adirata meco se...

Il Re (*ridendo*) La Contessa vostra cugina?! Da quando in qua la parentela?

Contes. Come, Sire, voi non sapete?! — Il nostro Cancelliere, espertissimo in scienza genealogica, scoperse che il ramo Maupeou e il ramo Du Barry appartengono ad un medesimo tronco.

Il Re (*al Canc.*) E' vero?

Canc. Io posso assicurare Vostra Maestà che la famiglia della Signora Contessa e la mia discendono in retta linea dalla illustre Casa irlandese dei Barrymore. — (*segnando la Contes. e inchinandola*) Quindi mi onoro di chiamarla mia cugina.

Il Re (*lieto*) Signora Contessa, ce ne congratuliamo. — Bravo Maupeou! — Dunque, Signor Cancelliere di Francia, che cosa abbiamo di urgente?

Canc. (*estraendo alcune carte*) Il Parlamento ha pronunciato sentenza...

Contes. (*assai viva*) Contro D'Aiguillon?

Canc. (*vivo*) No, no.

Contes. (*contenta*) Temeva...

Il Re (*scherzoso*) Contessa, il Duca vi sta a cuore...

Contes. (*piccante*) Luigi XV° è il primo gentiluomo del Regno di Francia, e quindi anche a Vostra Maestà dovrebbe stare a cuore che il nobile Signore D'Aiguillon non sia calunniato e condannato...

Il Re. Dalle toghe, eh? come usate dir voi. Ah! Ah! — Dunque, Cancelliere?

Canc. Il Conte e la Contessa di Louerme...

Il Re (*vivo*) Rei di alto tradimento...

Canc. Furono condannati alla pena capitale. — Io son venuto a posta da Vostra Maestà...

Il Re. Perchè sottoscrivessi...

Canc. (*supplice*) Sire...

Il Re (*con durezza*) Cancelliere, voi ben sapete che in simili casi la firma del Re è indispensabile.

CANC. (*porgendogli una carta*) Le più ragguardevoli famiglie del Regno e le più devote al trono di Vostra Maestà implorano la clemenza Sovrana...

IL RE (*rifiuta la carta, ed aspro*): Il Conte e la Contessa sono ribelli. — Cancelliere, io firmerò la sentenza.

CONTES. (*avvicinandosi al Re e con bontà*): Luigi, voi non firmerete. Io vi dimando la grazia di quei sciagurati.

IL RE (*vivo*) La grazia?!

CONTES. (*carrezzandolo*) E l'otterrò... come so ottener tutto dal mio diletto La Francia. — (*con anima*) Sire, in questa stanza dedicata al piacere, all'amore, segnereste voi una carta che farebbe spargere lagrime e sangue? E come potrei io dopo mostrarmi lieta, sorridervi, baciarvi la mano? No, no, mio buon Luigi. Vi hanno offeso, ebbene perdonate. Il Re Cristianissimo dev' essere clemente.

IL RE. Ma...

CANC. (*supplichevole*) Sire...

CONTES. (*con grande bontà al Re*) Quando un reo che si conduce a morte ha la fortuna di scontrarsi nel Sovrano, il reo è salvo. Il Conte e la Contessa di Louerme s' abbattono ora alla povera Du Barry; e la povera Du Barry, regina del vostro cuore, vuole che i colpevoli sieno graziati.

IL RE. Ma...

CONTES. (*prendendo la supplica dalle mani del Canc.*) Cugino, a me questa carta. (*spiegando la carta e volgendosi al Re*) I personaggi più ragguardevoli del Regno e più devoti al vostro trono non avranno implorato invano la clemenza del mio Luigi. (*va al tavolino, ne prende una penna, la pone in mano al Re e poi gli dice all' orechio*): La vostra Giannetta ve ne sarà riconoscente.

IL RE (*sorridendo*) Maupeou, se la Contessa non fosse un angelo direi che è...

Contes. Un demonio? Sì, ma non un demonio cattivo. — Presto scrivete qui il vostro nome: Luigi.

Il Re (*scrivendo*) Luigi. — Siete contenta?

Contes. (*baciandogli con amore la mano*) I vostri sudditi vi chiamano *il ben-amato;* è molto tempo ch' io vi chiamo l' adorato.

Il Re (*di buon umore*) Cancelliere, quando c' era la Marchesa di Pompadour non passava giorno senza ch' io fossi da lei sollecitato ad inviare qualche novello ospite alla Bastiglia. La Contessa Du Barry invece non sa domandarmi che favori per i suoi amici, e grazia per i miei nemici. Se la continua così posso dar ordine che si chiudano le prigioni del mio Regno.

Contes. (*con anima*) E appunto perciò spero che la storia mi userà indulgenza nel giudicarmi. (*con civetteria e scherzosa*) Luigi, non sono forse un personaggio storico anch' io?

Canc. Presso al trono di Francia non comparve mai tanta bellezza unita a tanta bontà!

Il Re (*ridendo*) E poi, Contessa, ripetete, se vi basta l' animo, che le toghe non sieno gentili!

Contes. (*stringendo la mano al Canc.*) Ogni regola ha la sua eccezione, non è vero, mio nobile cugino? — (*facendo segni d' intelligenza al Canc.*) Signor Cancelliere, io supplicava dianzi Sua Maestà...

Canc. Di che?

Contes. Della mia presentazione a Corte.

Canc. E Sua Maestà avrà volontieri...

Il Re (*vivo*) Maupeou, su ciò io già vi espressi il mio sentimento.

Canc. (*inchinandosi*) E Vostra Maestà mi persuase...

Contes. (*viva*) Anche voi, cugino, contra me?

Canc. (*senza essere veduto dal Re fa dei gesti alla Contes. come per acquetarla*) Io contro alla Signora Contessa?!...

Il Re. Giannetta, il Cancelliere è il vostro miglior amico.

Contes. Sì, ma...

Canc. (*fa segno alla Contes. di quietarsi*).

Il Re. Anche a lui sembrò che la vostra presentazione... (*fa segno al Canc. di parlare in suo ajuto*).

Canc. (*inchinandosi alla Contes.*) Almeno per ora...

Contes. (*viva*) Luigi!... Sire!... So io quel che farò!

Il Re (*con bontà*) Ma, Contessa...

Canc. (*senza essere veduto dalla Contes. accenna al Re di non inquietarsi*).

SCENA VI.

ENRICHETTA e DETTI.

Enr. (*avanzandosi un po' incerta*) Sua Maestà si compiacerebbe di dare udienza al Signor Maresciallo Duca di Richelieu?

Il Re (*lieto tra sè*) Bene! — (*gentile assai alla Contes.*) Purchè la Regina di Luciennes ne dia il permesso...

Contes. (*inchinandosi*) Io non ho altra volontà che quella del mio Sovrano.

Il Re (*accenna ad Enrich. di fare entrare*).

(*Enrichetta via*).

(*volgendosi ridendo alla Contes.*) Contessa, Richelieu si mostra molto assiduo a corteggiarvi; e anche D'Aiguillon, mi pare. — Ma quale dei due vi va più a genio?

Contes. (*seria*) Quello che meglio può servire Vostra Maestà.

Il Re. Quale dunque dei due?

Contes. (*con grazia*) A luogo e tempo ve lo dirò, e ve lo dirà anche il nostro bravo Cancelliere. (*inosservata dal Re fa segni d' intelligenza al Canc.*).

Il Re (*ridendo*) Ah! dei misteri?! — Voi pure, rispettabile Signor di Maupeou?
Canc. (*inchinandosi*) La Signora Contessa... Io...
Il Re. Basta, basta. Aspetteremo il momento opportuno. (*si avvicina alla Contes., e minacciandola scherzosamente colla mano*) Giannetta, Giannetta!...

SCENA VII.

RICHELIEU *preceduto* DA ZAMORE, *e* DETTI.

Zam. (*in fondo*) Il Signor Maresciallo Duca di Richelieu. (*via*).
Rich. (*s' inchina al Re e alla Contessa*).
Il Re. Richelieu, la Signora Contessa e io siamo lieti di vedervi a Luciennes.
Rich. (*s' inchina come sopra*).
Contes. Oh! il caro Maresciallo mi procura spesso questo piacere.
Rich. La Signora Contessa è più che amabile, e quindi a lei tutto il merito se io son dolcemente trascinato nella sua orbita.
Contes. Sempre galante!
Il Re (*ridendo*) L' Accademico Richelieu si applicherebbe ora alla scienza astronomica?
Rich. (*inchinandosi, e accennando la Contessa*) In tal caso io non farei che seguire l' esempio di Vostra Maestà.
Canc. (*accostandosi alla Contessa e vivo*) In fatti la Signora Contessa è un astro splendido, e benefico.
Contes. (*ridendo*) Grazie, Maupeou! — E tra quali astri mi collochereste, Maresciallo?
Rich. (*guardando con graziosa malizia il Re e la Contes.*) Tra le stelle fisse, che sono altrettanti soli.
Contes. (*stringendogli la mano*) Richelieu, siete veramente impareggiabile. — (*volgendosi scherzosa al*

Re, e con voce sommessa) Che cosa pensa il mio La Francia circa la stella fissa?

Il Re (*ridendo*) Eh, io non saprei oppormi alle decisioni di un onorevole Membro dell' Accademia.

Contes. (*con graziosa civetteria*) E se l' onorevole Membro dell' Accademia, alle cui decisioni Vostra Maestà non saprebbe opporsi, aggiungesse...

Il Re. Sentiamo!

Contes. (*come sopra*) Che la Contessa Du Barry...

Il Re Avanti!

Contes. (*come sopra*) Che la Contessa Du Barry amante riamata di Vostra Maestà...

Il Re. Ebbene?

Contes. (*come sopra*) Dovrebbe essere presentata a Corte?...

Rich. (*vivo*) Oh si! La Signora Contessa...

Il Re (*lo interrompe, e gravemente*): Gl' illustri Accademici non s' immischiano in tali faccende.

Rich. (*inchinandosi umilmente*) Vostra Maestà si degnerà scusarmi...

Il Re (*si alza, e serio*) Voi, Maresciallo di Richelieu, Soprintendente generale la Casa del Re, dovreste sapere meglio d' ogni altro quanto la presentazione della Signora Contessa sia contraria...

Contes. (*viva*) Sire, non una parola di più, ve ne scongiuro. — (*quasi piangendo*) Io posso sopportare gli scherni, gli oltraggi dei miei nemici; ma che i miei amici almeno mi credano da voi rispettata. — Luigi, Luigi... Oh! voi non mi amate!

Il Re (*prendendole con bontà la mano*) Signora... Giannetta... non inquietatemi. — Ma a questi nostri amici (*indicando il Canc. e Rich.*) è ben nota la viva affezione del Re per la Contessa Du Barry.

Contes. (*viva*) Dunque?

Il Re (*si volge al Canc. e a Rich. quasi implorandoli di parlare in suo pro*) Maupeou, Richelieu, cercate di persuaderla...

RICH. (*facendo non visto dal Re dei segni d' intelligenza alla Contes.*) Calmatevi, Signora Contesse. Un po' di pazienza ancora... L' etichetta...

CANC. (*imitando Rich.*) Così subito... Bisogna aver riguardo...

IL RE. Sicuro... Le convenienze...

CONTES. (*viva*) Se Vostra Maestà mi amasse da vero...

IL RE (*con impazienza*) Uh!...

SCENA VIII.

ZAMORE *e* DETTI.

ZAM. (*in fondo*) Il Signor Conte Giovanni Du Barry, e il Signor Duca D' Aiguillon.

IL RE (*tra sè con giubilo*) Mi sono inviati dalla provvidenza! (*accenna di farli entrare. — Zamore via*). — (*il Re avvicinandosi alla Contes.*) Contessa, mia buona amica, rasserenatevi. Ciò che si differisce, non si toglie.

CONTES. Sire, chi ha tempo, non aspetti tempo.

SCENA IX.

DU BARRY, D' AIGUILLON *preceduti da* ZAMORE.

ZAM. (*introduce i due Signori e via*).

DU BAR. e D'AIG. (*s' inchinano davanti al Re; poi D' Aig. va ad inchinarsi alla Contes: mentre Du Bar. la saluta confidenzialmente colla mano*).

IL RE. Che ci recano di bello questi Signori?

DU BAR. Il Duca e io veniamo ora da Parigi...

IL RE (*scherzoso*) Bene! E come avete lasciato i miei buoni Parigini?

D' AIG. Con nostro rammarico...

Il Re. Ah! sì. — La Senna continua ad ingrossare, e un po' di paura... Ma nulla, nulla. I miei Ministri daranno presti provvedimenti.

D'Aig. Pur troppo son costretto di annunciare a Vostra Maestà che la popolazione della capitale è prossima ad infuriare come le acque.

Il Re. Oh! Oh!

Contes. (*inquieta*) Signori, che c' è?!

Canc. (*tra sè*) N' era sicuro!

Rich. (*tra sè*) Io non ho voluto portare la brutta notizia!

Du Bar. C' è che la plebe, la vile moltitudine ardiscono di prendersi pensiero della carestia. Vorrebbero il pane in quantità e a buon mercato; e non potendone avere a buon mercato e in quantità, si mettono in capo certe ideaccie... Alcuni ribaldi soffiano e accendono... si fanno correre voci di fame, di incettatori... Guardate che assurdi! E intanto gl' ingannati cercano di dare addosso ai nobili, ai potenti, e...

Il Re (*con sdegno*) Ecco l' effetto delle instigazioni, delle mene dei Signori Filosofi, dei Signori Enciclopedisti! — E voi, Signora Contessa, che li proteggete...

Contes. (*con sarcasmo al Re*) Ma il Signor Duca di Choiseul non sa impedire, non sa rimediare?... — (*marcata*) Quando si ha la fortuna di possedere un Ministro di vasti talenti e di somma capacità, simili disordini non dovrebbero accadere.

Du Bar. (*sotto voce alla Contes.*) Brava, sorella!

Il Re (*con bontà a D' Aig.*) D' Aiguillon, la Signora Contessa mi chiese per voi la successione al Signor De Chaulnes nella carica di Comandante dei Cavaleggieri. E' un posto eminente, e vale a un dipresso quello di Ministro. Signor Duca, io ho fiducia in voi, e vi eleggo a Comandante dei Cavaleggieri.

D' Aig. (*inchinandosi profondamente, e con gioja*): Sire... io non credeva meritarmi...

Il Re. Ringraziatene la Signora Contessa.

D' Aig. (*volgendosi prima al Re e poi alla Contes.*) A Vostra Maestà e alla Signora Contessa la mia più viva riconoscenza, e la mia inalterabile divozione.

Du Bar., Rich. e Canc. (*si fanno d' intorno a D' Aig. e lo complimentano*).

Contes. (*si avvicina al Re, e con grazia sotto voce*): E io che cosa devo dire al mio Luigi?

Il Re (*grazioso*) Nulla, con patto che abbiate sempre a sorridere.

Contes. (*stringe con amore la mano al Re, e poi la bacia*).

Il Re. Che il Duca d' Aiguillon ritorni subito a Parigi. Egli conferirà coi Ministri, e provvederà a ristabilire l' ordine. — Per la sua nuova carica gli è consentita l' entrata libera presso al Re. — Signor Cancelliere, vi recherete col Duca alla capitale.

D' Aig. e Canc. (*s' inchinano, e fanno per uscire*).

Il Re. Si abbia riguardo al mio popolo; ma i sollevatori alla Bastiglia! M' avete inteso, Signor Comandante dei Cavaleggieri?

D' Aig. e Canc. (*s' inchinano di nuovo, e s' avviano alla porta in fondo*).

Contes. (*si accosta a D' Aig. e sotto voce*) Vi raccomando di esser buono con tutti.

(*D' Aig. e Canc. via*).

SCENA X.

IL RE, LA CONTESSA e RICHELIEU.

Il Re. Uhf! quanto pesano le cure dello Stato!

Contes. (*prendendogli la mano*) Mio povero Luigi!

Il Re (*a Rich.*) Maresciallo di Richelieu...

RICH. (*si avanza e s' inchina*).

IL RE. Domani tutta la Corte mi seguirà a Bellevue. — (*grazioso alla Contes.*) Contessa, mi accompagnerete? —

CONTES. (*s' inchina gentile, e mentre il Re discorre con Rich. va a parlare sottovoce a Du Bar., il quale darà segni d' inquietudine e di rabbia*).

IL RE. Vi rimarremo tre giorni. Caccie e feste brillanti. — Ci affidiamo alla premura e alla intelligenza del Signor Soprintendente generale della nostra Casa.

RICH. (*inchinandosi*) Per il servigio di Vostra Maestà il buon volere non mi mancò mai.

IL RE. Lo so, Richelieu, lo so. — (*guarda una pendòla*). Signora Contessa, vicino a voi il tempo vola. Versailles dovrebbe pigliar gelosia di Luciennes.

DU BAR. (*sotto voce e vivo alla Contes.*) Non lasciarlo partire!

CONTES. Sire, ancora una grazia...

IL RE. Contessa, vi aveva pregato di sorridere sempre.

CONTES. (*sorridendo*) Rassicuratevi, — ora non penso alla mia presentazione. (*gli si accosta, e sottovoce con bel garbo*) Il mio La Francia oggi non pranzerà a Versailles, ma a Luciennes colla sua Giannetta; — me l' accordate questa grazia?

IL RE. Quand' è che io posso negarvene una?

CONTES. (*minacciandolo scherzosa con un dito*) Ah! Luigi, quando?!... — (*a Du Barry e a Rich.*) Signori, Sua Maestà si sofferma a Luciennes.

DU BAR. e RICH. (*s' inchinano al Re e alla Contes.* — *Du Bar. fa segni d' intelligenza alla Contes.* — *ambedue via*).

SCENA XI.

IL RE e LA CONTESSA.

CONTES. (*con grazia*) Propongo una bella cosa a Vostra Maestà.

IL RE. Quale?

CONTES. Andiamo ad aspettare l' ora del pranzo nella mia biblioteca. — Vi leggerò due o tre pagine del *Candide* di Voltaire.

IL RE. Sapete, Contessa, ch' io non ho simpatia per quel vostro Signor Filosofo-Poeta.

CONTES. Vi mostrerò invece una magnifica edizione delle poesie di Piron con disegni e pastelli mirabili di Boucher e di Watteau. Mi costa cinquanta mila lire.

IL RE. Cinquanta mila lire per un libro?!

CONTES. Il Nuncio del Papa, personaggio d' immenso spirito, e che spesso mi onora di sue visite, alludendo al mio amore e alla mia liberalità verso i letterati e gli artisti, mi diceva non è molto: « Fate bene, Contessa. Apollo, che ne sapeva assai, era liberale verso le Muse. Sul monte Parnasso egli le trattava lautamente; aveva fin messo il cavallo Pegaso al loro servigio. E le Muse riconoscenti, - del biondo Apollo e del lucente Febo - non fecero che una sola divinità. »

IL RE. Ho inteso!

CONTES. (*graziosa assai*) Dunque?... — Ma ora si vada ad osservare il libro.

IL RE. Sono con voi, mia brava Giannetta.

CONTES. (*prende il Re sotto braccio*) E io col mio buon La Francia.

(*via a sinistra*).

FINE DEL TERZO ATTO.

A BELLEVUE

ATTO QUARTO.

Parco nella Villa Reale di Bellevue. Sul davanti e nel mezzo un giro d' alberi tagliati simmetricamente, al quale mettono capo diversi viali. All' intorno fontane, statue, sedili di marmo. In lontananza si scorge il Palazzo Regio.

SCENA I.

DU BARRY *e* CANCELLIERE
(*venendo da un viale a sinistra*).

CANC. Veramente dal pranzo dell' altro dì a Luciennes mi aspettava un buon successo.

DU BAR. (*con stizza*) Pare che la presentazione della Contessa sia un osso molto duro da rodere.

CANC. Eh! io ci ho sempre sperato poco. La Contessa può, ma non può tutto.

DU BAR. (*vivo*) E pure la non deve andar così! Bisogna battere e ribattere, e alla fine...

CANC. Alla fine?...

DU BAR. Mia sorella sarà presentata. Ve ne do parola io! — Quando il Conte Giovanni Du Barry si figge in capo un' idea, l'idea o tosto o tardi deve diventare un

fatto. Diavolo! Non sarei più quel d' una volta? — Su via, Signor di Maupeou, ajutatemi un po' a trovare qualche espediente. Ci va del mio interesse, ma ce ne va anche del vostro. Se la presentazione non succede più che presto, possiamo cantare colla Contessa: (*cantarellando*) « Siam belli e fritti! »

CANC. Sicuro che non c' è da scherzare. Ma... e come si fa? Il Duca di Choiseul sta di continuo alle costole del Re... La Duchessa sua sorella gode ancora di molto credito... I nemici della Signora Contessa non sono pochi... e... Conte Giovanni, ho grande paura che non ci si riesca. Sua Maestà mi disse assolutamente che non avrebbe mai ceduto su questo punto... E in fatti...

DU BAR. (*vivo*) E in fatti?! Che cosa?! — Apparterreste forse anche voi alla lega dei Choiseul, dei Praslin, e dei Grammont?

CANC. Ehi, Signor Conte, mi offendete! Fui, sono e sarò sempre leale e fedele servitore della Signora Contessa. — Ma... ciò che è, è; e pur troppo non trovo modo di condurre a buon fine questa faccenda.

DU BAR. (*vivo*) Troverò io.

CANC. Voi, voi... Io faccio riverenza al vostro ingegno, alla vostra immaginativa, a tutti i vostri meriti per cui ed a cui...

DU BAR. Signor Cancelliere, risparmiate i complimenti. So ben io quanto valgo. — Ora si tratta di non mostrarmi inferiore al mio passato, assicurando così il nostro presente e il nostro futuro. — Dunque, che cosa si potrebbe mettere in campo?...

CANC. Le difficoltà sono molte, e vi replico che il Re non vuole acconsentire.

DU BAR. Bah! il Re acconsentirà. Il tutto sta nel... m' intendo ben io. — Signora sorella, signora sorella! Lasciarvi sfuggire un' occasione così propizia come quella di jeri l' altro?! Ci voleva pur poco! Duran-

te il pranzo due o tre paroline dolci; dopo il pranzo un pajo di smorfiette, qualche carezza con accompagnamento di lagrimuccie, e via di seguito.... — Il Re già lo conosciamo: non è una roccia. Fin ad ora egli non potè ricusar nulla alla Contessa.

CANC. Sì, ma...

DU BAR. (*con impazienza*) E dalle e dalle coi vostri ma. Non a forza di ma verremo a capo della nostra impresa. Ci vuol spirito, franchezza, bravura!

CANC. Basta, fate voi, Signor Conte. Quanto a me, sapete che io desidero vivamente questa presentazione. Cercate, trovate... e siate certo che m'avrete buon alleato e sincero amico.

DU BAR. (*stringendo la mano al Canc.*) Oh! non ne dubito, e ve ne ringrazio anche a nome di mia sorella. — Intanto convien studiare.,. (*passeggia pensieroso, e quasi tra sè picchiandosi il fronte*): Conte Giovanni! Conte Giovanni! Ma la tua fervida mente, ma le tue mirabili inventive... Arrestarsi nel più bello?! No, no! — (*in atto di congedarsi*) Signor Cancelliere, scusatemi: ho bisogno di raccoglimento, e chi sa che da solo... (*gli stringe la mano*) Niente paura! Ve l'ho detto, e ve lo ridico: la Contessa sarà presentata, e presto.

CANC. Magari!

DU BAR. A rivederci. (*si avvia a sinistra*).

CANC. E con buone notizie.

SCENA II.

RICHELIEU *e* DETTI.

RICH. (*venendo dalla destra con premura*) Ohe! ohe Conte Du Barry, dove v'incamminate?

DU BAR. (*retrocedendo*) Oh Maresciallo! — Mi tirava in disparte, nella speranza di trovare fra me qualche rimedio ai nostri guaj.

CANC. (*a Rich.*) Il Conte è inquietissimo per la presentazione della Signora Contessa.

DU BAR. (*vivo*) Potreste ben dire per la non presentazione.

RICH. Noi tutti abbiam motivo di essere inquietissimi.

CANC. (*vivo*) Come, come? Che è stato?

DU BAR. (*con rabbia*) Ah! prevedeva io!

RICH. I Choiseul spiegano di nuovo le ali, e noi cadiamo precipitevolissime...

CANC. Volmente?! — E diamine! Ma il perchè?

RICH. Il perchè non ve lo saprei dire; solo vi posso accertare che per noi la va male assai.

DU BAR. (*con rabbia e quasi tra sè*) Guerra, guerra!

CANC. La va male assai?! Maresciallo, mi spaventate!

RICH. Le feste qui a Bellevue hanno guastato ogni cosa. La Signora Contessa ne fa parte, è vero, ma ella non può come la sua rivale mostrarsi da per tutto in compagnia del Re. E la Duchessa di Grammont intanto piglia il sopravvento. Jeri, alla caccia, sempre al fianco di Sua Maestà; al pranzo, vicina a Sua Maestà; durante il Ballo, un conversare, un sorridere continuo tra lei e Sua Maestà; e stamane una lunga passeggiata a quattr' occhi, al ritorno dalla quale un' insolita gajezza sul viso del Re, e su quello della Duchessa una cotal' aria d' orgoglio e di soddisfazione...

CANC. Cattivo segno, cattivo segno!

DU BAR. (*con rabbia*) Vedremo, vedremo chi canterà vittoria!

RICH. Ma ciò non è il tutto...

CANC. C' è peggio ancora?!

RICH. Il Duca di Choiseul recò a sè tutto il merito della quiete restituita a Parigi, e il Re gli fu largo di elogi; — egli si diede vanto di aver provveduta la capitale di vettovaglie, e il Re con benigne e lusinghevoli parole gli dimostrò viva riconoscenza; — egli richiese la convocazione dei Parlamenti on-

de giudicare diffinitivamente della condotta tenuta in Bretagna dal Duca d' Aiguillon, e il Re...
CANC. (*vivo*) A questo poi Sua Maestà si sarà opposta...
RICH. Tutt' altro!
DU BAR. (*con gran rabbia*) Al diavolo i Choiseul, Soci, Consorti e Compagni! — Oh! l' avranno a fare con me!
CANC. (*sgomentito*) Io arrivo da Parigi di fresco, e non sapeva... Ma voi, Conte Du Barry...
DU BAR. (*con stizza*) E non fui sempre ancor io questi giorni a Parigi? — La plebaglia aizzata dai Choiseul imprecava contro ai Du Barry; e vi voleva ben qualcuno che intrigasse là in favor nostro. — Se io fossi stato qui, le cose qui andrebbero altrimenti. Sorella, sorella! Ch' io ti perda di vista un istante, e subito mandi a male il frutto delle opere mie!
CANC. Chi poteva immaginare un simile cambiamento?!
RICH. Conte, l' adirarsi non giova. Ci vuole un ripiego... e voi che siete maestro d' artificj...
DU BAR. (*con rabbia*) Sì, sì, provvederò. E' indispensabile. Bisogna levar la terra di sotto ai piedi dei nostri nemici!
CANC. E in quale maniera?
DU BAR. La maniera?... Ci penserò io. (*prende per mano Rich. e il Canc., e con voce sommessa*): Signor di Richelieu, Signor di Maupeou, tutte le maniere son buone purchè si giunga a profittevole riuscita.
RICH. Eh, non dico di no.
CANC. La massima non mi dispiace.
DU BAR. Dunque, addio per ora, e fidatevi del Conte Giovanni Du Barry. Riderà bene chi riderà all' ultimo. (*via a sinistra*).

SCENA III.

RICHELIEU e CANCELLIERE.

CANC. Maresciallo, non vi sembra che soffi cattiv' aria da quella parte? (*addita il luogo per dove è uscito Du Barry*).
RICH. Buona non è di certo.
CANC. E così?...
RICH. E così... Mio caro Cancelliere, non so nemmen io...
CANC. Che avessimo smarrito la bussola?... Che fossimo andati fuor di strada?...
RICH. Se la Du Barry resta soccombente, se i Choiseul trionfano, la nostra disgrazia è inevitabile. A me l' esilio dalla Corte invece del Ministero, e a voi...
CANC. Per carità, non atterritemi con brutte prospettive!
RICH. E a voi non sarebbe difficile che la Bastiglia...
CANC. La Bastiglia?! — Corro subito a fare omaggio al Signor Duca di Choiseul.
RICH. L' idea è squisita. E io andrò a giustificarmi presso alla Signora Duchessa di Grammont. (*si avviano verso il fondo*).
CANC. (*arrestandosi ad un tratto*) Ma... e se poi?..
RICH. Vi capisco, Maupeou. — Saremo sempre a tempo di fare omaggio alla Signora Contessa, e di giustificarci presso a lei.
CANC. A maraviglia! (*scherzoso*) Mi congratulo dell' acuto vostro ingegno, Signor Maresciallo.
RICH. (*scherzoso*) Abbiatevi la mia stima, Signor Cancelliere.

(*fanno per escire*).

SCENA IV.

D' AIGUILLON *e* DETTI.

D' AIG. Ben trovati, Signori.
RICH. (*con premura*) Quali notizie, nipote?
CANC. (*con premura*) Buone o cattive, D' Aiguillon?
D' AIG. Il Re viene a questa volta appoggiato al braccio del Duca di Choiseul.
RICH. Il Re appoggiato?!...
CANC. Al braccio del Duca?!...
D' AIG. Di Choiseul. E perchè tanto stupore?
RICH. Ma non sai?...
CANC. Che la stella della Du Barry sta per tramontare?
D' AIG. Signori, datevi pace: non è un tramonto; è un' eclisse.
RICH. Sarà un' eclisse, come tu dici, ma...
CANC. Ma ad ogni modo la stella non si mostra più splendente.
RICH. E quindi... — Cancelliere, poichè in questo momento il fratello si trova con Sua Maestà, venite meco ad ossequiare la sorella.
CANC. Volontieri! Non perdiam tempo.
D' AIG. Ma, Signori...
RICH. Nipote, tieni a mente che a Versailles convien sempre volgersi verso la stella che brilla di più.
CANC. D' Aiguillon, io sono un po' superstizioso. Le eclissi mi fanno paura.
RICH. (*battendo sulla spalla a D' Aig.*) Uomo avvisato...
CANC. (*salutando colla mano D' Aig.*) Mezzo salvato.

(*Rich. e Canc. via*).

SCENA V.

D' AIGUILLON *solo*

(*seguendo Rich. e il Canc. collo sguardo*) Ecco là due fidatissimi alleati! Bravi! La più piccola nuvoletta che apparisce sull' orizzonte basta a sconfortarli. Temono subito di burrasca, e non pensano che alla propria salvezza. — Puh! già si sa: a Versailles ciascuno per sè, e tutto per sè. — Signor Zio, non dubitate: procureremo di rendervi la pariglia. — Io ho piena fiducia nel potere della Du Barry. Il Re ne è affascinato, e la Duchessa non arriverà mai a soppiantarla. — Il Maresciallo e il Cancelliere s' ingannano; io seguirò la fortuna della Contessa. Del resto, non arrischio nulla. Per me non c' è speranza di bene che in lei. I Choiseul mi saranno sempre nemici, e guai a me se avessero a trionfare! — (*guardando dentro la scena*) Oh! Sua Maestà col Duca. — Leviamoci. (*via a sinistra*).

SCENA VI.

IL RE e CHOISEUL

(*vengono dalla destra, e si avanzano lentamente discorrendo tra loro. Durante il dialogo si fermeranno di quando in quando, ma sempre in atto di proseguire il loro cammino*).

IL RE. No, no, Choiseul; è inutile che insistiate. Voi conserverete il vostro portafogli, e rimarrete mio primo Ministro.

D. DI CH. Sire, è impossibile. Ho troppo nemici... e io prevedo che un giorno o l' altro...

IL RE (*solenne*) Sotto il Ministero del Duca di Choi-

seul la Lorena e la Corsica furono annesse alla Francia; e il Re di Francia dev' essere riconoscente all' uomo di Stato caglone principale di un sì bell' acquisto.

D. di Ch. (*inchinandosi*) Io ebbi sempre a cuore la gloria del mio Sovrano.

Il Re. E il vostro Sovrano esige che continuiate a servirlo come lo avete servito fin ad ora. — (*con bontà*) Sentite, Choiseul, mi spiace assai la nemica gara tra voi, la vostra famiglia, e la Contessa. Alla fin fine ella è un ottima creatura. Volli raccolta tutta la Corte qui a Bellevue acciocchè voi e i vostri aveste occasione di appressarvi alla Contessa e di pacificarvi con lei. Io so ch' ella tentò già una conciliazione... — Ma voi, Duca, e quella benedetta Duchessa di Grammont in particolar modo... Ah!... Vivevate pure in bell'accordo colla Marchesa di Pompadour!... Io che amo tanto la mia quiete, la mia tranquillità, a ogni poco invece ho a crucciarmi o per le lamentanze vostre, o per le querele della Contessa...

D. di Ch. Sire...

Il Re. Via, mio caro Duca, siate buono voi, e cercate di rammorbidire i vostri parenti e i vostri amici. Mi torrò io la cura di acquietare i Du Barry.

D. di Ch. (*vivo*) Finchè il Conte Giovanni...

Il Re. Sì, un capo scarico, ma non è cattivo. Egli vuol bene a sua sorella, e...

D. di Ch. (*vivo*) E odia me e la mia famiglia.

Il Re. Non credete. — Ci son di molti che a studio riferiscono male, esagerano... Lo diceva stamane alla Duchessa di Grammont: « Non vi fidate dei rapportatori... » — E poi, mio bravo Choiseul, per un altro motivo dovreste stringere alleanza colla Contessa. Ella vorrebbe essere presentata a Corte, e io non voglio contentarnela. Se i vostri odii non cessano, ella penserà che io sia instigato da voi contro a lei,

e allora Dio sa quanti nuovi fastidii, quanti altri disgusti per me! Dunque capite... (*sul finire del discorso il Re e Choiseul si saranno allontanati continuando la loro passeggiata, e le ultime parole del Re si perderanno gradatamente dentro la Scena a sinistra*).

SCENA VII.

DUCHESSA DI GRAMMONT, RICHELIEU, CANCELLIERE, *e alcuni* CORTIGIANI (*dal fondo*).

D. DI GRAM. (*a Rich. e al Canc.*) Poniamovi sopra una pietra, e non se ne discorra più. Maresciallo, Cancelliere, voi avete la mia ampia assoluzione.

RICH. Ma l' assoluzione darebbe ad intendere che noi avessimo peccato; mentre...

CANC. Al contrario ci stimiamo affatto innocenti.

D. DI GRAM. (*scherzosa volgendosi ai Cortigiani*) Oh! uditeli questi Signori! Non li direste due ingenui agnelletti? — Richelieu, Maupeou, meglio tardi che mai. Io ho fede nel vostro ravvedimento, e son persuasa che mi sarete amici come prima del vostro fallo.

RICH. *e* CANC. (*con malcontento*) Ma, Signora Duchessa...

D. DI GRAM. No, non fatemi quel brutto viso. Ora siamo riconciliati, e...

RICH. (*vivo*) E pure io mi ostino a volermi difendere.

CANC. Signora Duchessa, le apparenze starebbero contra di noi; ma in realtà, al Signor Maresciallo e a me non si può imputare la minima colpa verso la vostra persona. Anzi...

D. DI GRAM. (*scherzosa*) Avreste forse combattuto in mio favore?

RICH. (*vivo*) Indirettamente sì, o Signora Duchessa.

CANC. E con quanta energia, e con quanto coraggio!

D. DI GRAM. (*scherzosa*) Il vostro eroismo onora voi e me nel tempo stesso. (*volgendosi ai Cortigiani, e con sarcasmo*) Le apparenze ingannano, e noi tutti ne restammo ingannati. Si pensava che il Maresciallo di Richelieu e il Cancelliere Maupeou parteggiassero per la Du Barry, e fossero avversi alla Duchessa di Grammont; invece essi andavano per me incontro alla palma del martirio. — (*a Rich. e al Canc. ridendo*) Generosissimi, io ve ne ringrazio!

RICH. (*un po' risentito*) Signora Duchessa, crederei di meritarmi le vostre lodi, e non i vostri sarcasmi.

CANC. (*inchinandosi alla Duch.*) Anch' io!...

D. DI GRAM. (*sempre scherzosa*) Signori, parlate proprio sul sodo?

RICH. (*con gravità*) Io, nella mia qualità di Soprintentente generale della Casa del Re, dovetti obbedire agli ordini del mio Sovrano, e quindi mostrarmi assiduo presso alla Du Barry. Ma io poi, non ultimo tra i Gentiluomini del Regno, m' opposi con fermezza alle orgogliose aspirazioni, alle intemperate pretese della intrusa ogni volta che ne temeva compromessi il lustro, il decoro della Nobiltà di Francia, e (*inchinandosi alla Duch.*) il credito dei miei amici.

CANC. (*inchinandosi alla Duches.*) Anch' io!...

D. DI GRAM. (*graziosa*) Voi mi apparite sotto una novella luce.

CANC. (*vivo*) La medaglia va esaminata da ambi i lati.

RICH. (*animandosi*) Chi osò dire al Re? « La Signora Du Barry vuol essere presentata a Versailles, ma la Signora Du Barry non considera l'importanza dell'atto solenne. Trovarsi col Sovrano in mezzo alla sua Corte, coi principi, colle principesse reali; riverirli, parlar loro, ottenerne i sorrisi, essere ammessi alle loro feste, ricrearsi della speranza di guadagnarne

la famigliarità... Oh! nulla di più augusto, di più lusinghiero! Quanti illustri nomi di Francia non si spensero senza aver potuto godere di questo privilegio quasi divino! E perchè mai alla Signora Du Barry sarà concesso tanto favore? » — Signora Duchessa di Grammont, chi osò esprimersi in cotal guisa?

CANC. Noi!

D. DI GRAM. (*con alterigia e disprezzo*) Certo! La Corte di Francia non porse mai un sì scandaloso esempio. Luigi XIV° avrebbe per lo meno cacciato in esilio qualsiasi donna che, nelle condizioni di madamigella Lange, fosse stata tanto temeraria d'ambire l'insigne onore di una presentazione a Versailles.

CANC. Certissimo! Noi possiamo abbassarci insino al volgo; ma il volgo non deve alzarsi insino a noi.

RICH. (*con fuoco*) Chi, o Signora Duchessa, ebbe l'animo di esporsi agli sdegni della Du Barry facendo a lei comprendere l'inconvenienza, l'ingiustizia della sua guerra contro al Duca di Choiseul?

CANC. Noi!

RICH. (*con fuoco cresente*) Chi si permise di biasimarla per i suoi maneggi in odio alla famiglia dell'egregio Ministro, famiglia che ha ben diritto alla riconoscenza dello Stato, e (*inchinandosi con molta grazia alla Duches.*) all'amore del Sovrano?

CANC. Noi!

D. DI GRAM. (*con bontà*) Signori, voi siete gentiluomini, e io vi credo, e vi pregio. (*si volge ai Cortigiani, e con gravità*): Il Signor Maresciallo e il Signor Cancelliere furono sempre miei buoni amici. — (*con grazia a Rich. e al Canc.*) Ora tocca a me implorare la vostra assoluzione per i miei brutti dubbii. Richelieu, Maupeou, me la date?

RICH. (*baciandole con galanteria la mano*) Ecco la risposta del mio cuore.

CANC. (*baciandole egli pure con galanteria la mano*) Su questa bella mano imprimo il sigillo della nostra alleanza.

SCENA VIII.

CONTESSA DU BARRY, MARESCIALLA DI MIREPOIX, D' AIGUILLON, *e* DETTI.

(*la Contes. la Maresc. e D' Aig. si mostrano dal fondo alle ultime parole della Duches. e si fermano in atto di maraviglia*).

CONTES. (*pronunciata appena dal Canc. la parola* « alleanza » *s' innoltra, e scherzosa come continuando la frase del Canc.*) Sincera, sincerissima!

RICH. (*con inquietudine e tra sè*) La Contessa!

CANC. (*idem*) Che imbroglio!

D. DI GRAM. (*con isprezzo sotto voce, ma in modo di essere udita*) La Du Barry!

CONTES. (*sorridendo*) Maresciallo, Cancelliere, avreste anche voi tanti colori quanti ne ha l' arco baleno, simbolo per eccellenza di alleanza?

D. DI GRAM. (*imitando la Contes. quando pronunciò le parole* « sincera, sincerissima! ») Naturale, naturalissima! fra il nobile Duca di Richelieu, il nobile Signor di Maupeou, e la nobile Duchessa di Grammont.

CONTES. (*un po' affettata, ma non sguajata*) M' inchino dinanzi alla nobiltà della Signora Duchessa di Grammont!

D. DI GRAM. (*guarda con dispresso la Contes. e poi volgendosi al Canc. a Rich. e ai Cortig.*) Venite meco, Signori, a vedere i pesciolini rossi del laghetto?

RICH., CANC. *e* CORTIG. (*s' inchinano in segno d' adesione*).

D. di Gram. (*s' inchina con affettazione alla Contes. alla Mar. e a D' Aig. i quali con pari affettazione s' inchinano alla Duches. — Rich. Cancell. e Cortig., fatti i loro inchini senza affettazione alla Contes. alla Mares. e a D' Aig., si avviano colla Duches. verso il fondo*).

Contes. (*scherzosa e marcando le parole*) Maresciallo, Cancelliere, quando sarete disposti a stringere nuovamente alleanza colla Du Barry, ella si onorerà di ricevervi a Versailles negli appartamenti altra volta occupati dalla Regina.

(*Rich. Canc. e D. di Gram. si arrestano maravigliati e quasi inavvertitamente esclamano insieme*):

Rich. Oh!!

Canc. Ah!!

D. di Gram. Possibile?!

Cortig. (*fanno segni di stupore*).

Contes. (*scherzosa alla Duches.*) È cosa fatta! — Il Duca di Noailles governatore del Reale Palazzo ne fu già avvertito da Sua Maestà, e domani io andrò ad abitarvi.

Rich. e Canc. (*si guardano sbigottiti tra loro*).

D. di Gram. (*impetuosa si avvicina alla Contes. e quasi convulsa*) A Versailles?!... Negli appartamenti della defunta Regina?!... E Luigi?! — (*si volge indignata a Rich. al Canc. e ai Cortig.*) Ma il Re ha gettato un guanto in viso a tutti noi!!

(*Rich. e Canc. atterriti si avvicinano alla Duchessa come per imporle silenzio*).

Rich. Che dite Duchessa?!...

Canc. Voi ne perdete!

Mar. (*sotto voce a D' Aig. accennando alla Duchessa*) Ci patirei anch' io se fossi nel suo caso.

D' Aig. (*sotto voce alla Mares. accennando la Contes.*) Per noi è meglio così.

Contes. (*con sarcasmo*) La nobile Signora Duchessa di Grammont non va più a vedere i pesciolini rossi del laghetto?

D. di Gram. (*si sarà rimessa un po' in calma; lancia uno sguardo di sdegno alla Contes, e poi solenne a Rich. al Canc. e ai Cortig.*) Andiamo!

Rich. Canc. e Cortig. (*sgomentiti si guardano tra loro e si mostrano esitanti nel seguire la Duchessa*).

D. di Gram. (*fatti alcuni passi verso il fondo si rivolge vivamente verso la Contessa, e con sarcasmo*) E quando avremo il piacere di riverire a Corte la Signora Contessa Du Barry?

Contes. (*con orgoglio*) Forse più presto che da certuni non si vorrebbe.

D. di Gram. (*alla Contes.*) Ma per la cerimonia della presentazione una Matrina di nascita elevata e di nome cospicuo è indispensabile; e (*al Canc. a Rich. e ai Cortig. con sprezzo*) quale Dama di Francia che appena si rispetti ardirebbe accompagnare davanti al trono di Sua Maestà la...

Contes. (*con esasperazione*) La Du Barry?!

D. di Gram. (*con disprezzo studiato*) La Du Barry! — (*movimento generale esprimente indignazione contro alla Duchessa*).

Contes. (*si volge alla Marescial. e a D' Aiguil., e con accento di dolore e con fuoco*) Amica, D'Aiguillon, l'avete udita? — Oh! coteste parole non mi sonano nuove, e più d'una volta versai lagrime per le infamie lanciate vilmente contra me dai nobili Signori di Choiseul. — (*alla Duches.*) E come tant' odio, tanta rabbia? (*con sarcasmo*) Forse perchè a me non scende per lung' ordine di magnanimi lombi il sangue purissimo celeste, al qual sangue fino ad ora fu serbato il privilegio di ravvivare gli estri amorosi dei Re di Francia? — Sulla Favorita Du Barry, di nascita oscura, il disonore,

l' ignominia! Ma le Signore di Fontanges, di Montespan, di Chateauroux, di Lauraguais, per essersi date in braccio al Sovrano, illustrarono maggiormente la loro prosapia? — Forse mi s' ingiuria perchè prima di essere io amata da Luigi XV° altri mi amarono? — Ma Francesco I° soleva chiudere gli occhi ai falli delle sue dilette, ed Enrico IV° non rimproverava alla bella D' Estrées le frequenti sue infedeltà. Sarei io più colpevole di quelle celebri Dame? (*ridendo, e con leggerezza*) E poi il più o il meno in tali casi non mi sembra di grande importanza; nè trovo ragionevole il pretendere un esordio morale da chi corre verso una conclusione ben poco edificante. — O mi si fa guerra forse perchè io spendo molto danaro? — Ma il Re non ne prodigava alla Signora di Pompadour? E a Luigi XIV° i balli, le feste, le magnificenze in onore delle sue Marchese e delle sue Duchesse non costarono mille volte più che non costano i miei capricci a Luigi XV°? — (*assai viva*) No, no! (*si volge agli astanti*) Sappiate voi tutti, o Signori, perchè io mi sia meritata l' inimicizia dei Choiseul. (*accennando con brio a sè stessa*) La gioventù, la bellezza, la grazia, il brio, la bontà poterono meglio nel cuore del Re che non gli (*accennando alla D. di Gram.*) splendidi natali e i fastosi titoli. (*si avvicina alla Duches.*) I Choiseul imprecano alla Favorita Du Barry, la oltraggiano, la disprezzano perchè a lei toccò il posto a cui aspirava la nobile Signora Duchessa di Grammont! (*s'inchina profondamente alla Duches.*).

SCENA IX.

IL RE, CHOISEUL, DETTI e *poi* DU BARRY.

(*il Re venuto dalla sinistra in compagnia del D. di Chois. avrà visto, dando segni di compiacenza,*

l' inchino fatto dalla Contes. alla D. di Gram. — *Nessuno si sarà avveduto dell' entrata del Re*).

Il Re (*avanzandosi*) Bene, Signore mie!

Tutti (*inchinandosi*) Sua Maestà!!

Il Re (*alla Duch. e alla Contes.*) Me ne congratulo di cuore! (*lieto a Chois.*) Non ve l' ho detto, Duca, che dall'adunanza della mia Corte a Bellevue sperava un risultato favorevole? Ecco la Signora di Grammont in buona armonia colla Signora Du Barry. (*si avvicina alle Signore e loro s' inchina gentilmente*).

Canc. (*sotto voce a Rich.*) Questa è proprio nuova!

Mar. (*sotto voce a D' Aiguil.*) Povero Re!

D. di Gram. (*si discosta vivamente dalla Contes.*)

Rich. (*sotto voce al Canc.*) Ora la tempesta!

D' Aig. (*sottovoce alla Mar.*) Come andrà a finire?

Il Re (*resta maravigliato, e poi con rammarico*) Mi sarei ingannato?! — O devo io pensare che la mia presenza sia d' ostacolo alla conciliazione? — (*in questo punto il Conte Du Barry viene vivamente dal fondo. Visto il Re, si ferma ad un tratto, e non osservato sta in ascolto*). — Signora Duchessa, Signora Contessa, io già m' andava rallegrando della vostra scambievole amicizia, e invece ... sembra che non vi prema di contentarmi. — (*con bontà a Rich.*) Richelieu, mi spieghereste perchè il mio arrivo abbia prodotto un sì cattivo effetto?

Mar. (*sotto voce a D' Aig.*) Attenti alla risposta! (*Du Barry si avvicina pian piano alla Contessa. Le parla sotto voce, e le dà una carta, ch' ella legge con premura, e dando segni di concitazione*).

Rich. (*confuso e inchinandosi*) Maestà... non saprei...

Il Re (*impazientito si volge al Canc.*) E voi, Maupeou?...

D' Aig. (*sotto voce alla Marescial.*) Sentiamo un po' il Cancelliere!

CANC. (*confuso e inchinandosi*) Sire.... non potrei...

IL RE (*sempre più impazientito si volge alla Mar.*) E la Signora Marescialla di Mirepoix saprebbe e potrebbe spiegarmi l'improvviso cambiamento?

D'AIG. (*sotto voce guardando la Mares.*) Oh!!

MAR. (*confusa e inchinandosi*) L'improvviso cambiamento?... La Signora Contessa e la Signora Duchessa... in verità non erano... Mi rincresce dovere... Ma, Sire... Poichè Vostra Maestà mi costringe... ho l'obbligo di...

CONTES. (*avvicinandosi vivamente al Re*) Io spiegherò ogni cosa! — (*umilmente e con grazia*) Il Re di Francia si degnerebbe di ascoltare per un istante senza testimonii la Contessa Du Barry?

IL RE (*rimane alquanto incerto; si guarda d'intorno, e poi con bontà*) Sì! (*si volge agli astanti e con un gesto impone loro di ritirarsi*).

D. DI GRAM. (*dà segni di dispetto e va ad appoggiarsi al braccio del Duca di Choiseul, il quale si mostra assai costernato*).

CANC. (*sotto voce a Rich.*) La stella torna proprio a brillare.

RICH. (*sotto voce al Canc.*) Noi ci volgeremo di nuovo verso lei.

DU BAR. (*sotto voce alla Maresc. e a D'Aig., e lietamente*) Io son sempre io!

(*La D. di Gram., e il D. di Chois. con alcuni Cortigiani si ritirano a destra; Rich. e il Canc. si accostano alla Contes., le s'inchinano dandole segni di affezione e poi si ritirano a sinistra; Du Barry, la Maresc. e D'Aig. con altri Cortigiani si ritirano verso il fondo. — Durante il dialogo del Re colla Contes. i varii gruppi, tranne la D. di Gram., si mostreranno di quando in quando, ciascuno dalla loro parte, acciocchè il Pubblico comprenda che non si erano allontanati del tutto*).

SCENA X.

IL RE e LA CONTESSA.

Il Re (*scherzoso*) Che cosa avrebbe a dirmi la Signora Contessa?

Contes. (*presentando al Re la carta datale da Du Barry*) Che Vostra Maestà si dia la pena di leggere questi versi!

Il Re (*sorridendo*) Dei versi a me?!

Contes. Li leggerò io!

Il Re. Udiamo.

Contes. (*legge*):

« O Signor nostro, che a Versailles siedi... »

Il Re Oh! Oh! pare che si tratti della mia persona.

Contes. Luigi, vi prego di non interrompermi. Sentirete con quanta riverenza i nostri amici trattano voi e me.

Il Re. Anche voi?

Contes. Non sarebbe la prima volta. Ma ora... ora... Sire, ascoltatemi. (*legge*):

« O Signor nostro, che a Versailles siedi,
Il tuo nome sia pur glorificato;
Ma sappi che il tuo Regno è malmenato,
E che nè in Ciel nè in Terra alcun potere
Ha il tuo volere. »

Il Re (*tra il serio e lo scherzoso*) Da vero?! Quanto al Cielo... uh! uh! fin là non ci arrivo. Ma quanto alla Terra poi... nel mio Regno di Francia almeno... Basta; continuate, Contessa.

Contes. (*legge*):

« Non privarci del pane cotidiano,
E pensa che di debiti lo Stato
E', non per nostra colpa, assai gravato.
Guai a te se c' induci a tentazione,
O buontempone! »

Il Re (*alquanto indignato*) A me?!... Signori Poeti, guardatevi voi dal tentarmi!

Contes. (*legge*):

« Dal Cancellier ci libera, e dai tristi
Che della Francia fan sozzo mercato;
Nè più veggano i popoli al tuo lato
La Du Barry con sua famiglia ria. —
E così sia! »

Avete inteso? Che ne dite?

Il Re (*fremente*) Che ne dico?!... Contessa, chi ha scritto questi versi?

Contes. So chi gli ha scritti; e in oltre so chi gli ha fatti scrivere.

Il Re (*con sdegno*) E chi dunque gli ha fatti scrivere?!

Contes. (*con vivo sarcasmo*) I vostri e i miei amici.

Il Re (*con impeto*) Quali?

Contes. I Choiseul!

Il Re (*vivo*) I Choiseul?!... Essi?!... Ne siete voi sicura?

Contes. Ne ho certissime prove! Da molto tempo conosco le perfide arti di quei Signori, e già più volte ebbi a risentirmi dei loro morsi velenosi. — Lo spregievole Morande, il salariato dei Choiseul, il poetastro venduto ai miei nemici, quegli che scrisse l'infame canzone contra me: « La bella Borbonese », ve ne ricordate, Luigi? l'istesso Morande è l'autore di questa iniquità. (*battendo con violenza sulla carta*) Sire, voi pure qui siete schernito, oltraggiato. Tutta Versailles, tutta Parigi a quest'ora ripetono i versi comandati e pagati (*con amaro sarcasmo*) dal fedele Ministro e dalla nobile sua sorella, i quali voi onorate della vostra stima e della vostra affezione. E ognuno si fa beffe della Du Barry e di Vostra Maestà! — (*solenne*) Sire, io non voglio che i miei nemici sieno puniti, ma vorrei che

non restassero senza punizione gl' indegni che ardirono insultare il Re di Francia!

Il Re (*come tra sè e vivo*) Mi vi hanno spinto!... Ebbene! il Signore che siede a Versailles mostrerà loro che in Terra egli vuole e può. — (*con gravità*) Contessa Du Barry, di quà a un mese voi sarete presentata a Corte.

Contes. (*giubilante*) Luigi?! Devo credere?!...

Il Re (*con gravità*) Ricordatevi che v' abbisogna una Matrina. — (*con bontà*) Giannetta, quelli che vi odiano, e quelli che m' insultano s' accorgeranno presto che il vostro La Francia è il nipote di Luigi XIV°!

Contes. (*gli bacia e ribacia vivamente le mani, e scherzosa*) E così sia!

Il Re (*le invia un bacio colla mano salutandola, quindi va verso il fondo. Il D. di Chois. il Canc., Rich. e altri Cortigiani gli vengono incontro, gli s' inchinano, e ad un suo cenno lo seguono dentro le Scene a destra*).

SCENA XI.

CONTESSA *sola*.

(*giubilante*) Finalmente!!... Io a Corte?!... Ora credo, o Luigi, che tu m' ami da vero! — (*ridendo*) No, io devo ringraziare i miei nemici. — Oh! come a tempo il Conte Giovanni seppe procurarsi quei maligni versacci! I Signori Choiseul dovranno ben pentirsi d' averli fatti scrivere!

SCENA XII.

MARESCIALLA DI MIREPOIX, DU BARRY, D'AIGUILLON, *alcuni* CORTIGIANI *e* DETTA.

DU BAR. (*vivo*) E così, sorella?...

CONTES. (*alla Mares. e a D' Aig.*) Il Conte Du Barry è il mio buon genio!

DU BAR. (*vivo e lieto*) Quei versi avrebbero dunque?...

CONTES. Conte Giovanni, io sento di dover renderne grazie agli autori.

DU BAR. (*lietissimo*) Ah! Ah!

MAR. Amica, io sono ansiosa...

D' AIG. E io son impaziente...

CONTES. Quando vi avrò letto questi versi (*mostrando la carta*) capirete ogni cosa. Intanto sappiate che la Contessa Du Barry sarà...

DU BAR. MAR. D' AIG. (*insieme*) Che?...

CONTES. Fra qui e un mese... presentata a Corte!

DU BAR. MAR. *e* D' AIG. (*insieme*) Oh!!

CONTES. (*solenne*) Luigi ha promesso, e Luigi è Re! — Venite meco, e vi racconterò in qual modo...

DU BAR. (*assai comicamente*) Quanto sei ingenua, mia Giovanna! — Tu, sorella, non sai... (*alla Maresc. e a D' Aiguil.*) Voi non potreste sapere da lei... Io, io vi racconterò... (*ridendo*) Ah! Ah!

CONTES. (*con maraviglia*) Non comprendo!

MAR. Conte, spiegatevi!

D' AIG. Via, Du Barry!...

DU BAR. Io nacqui per essere primo Ministro... ma non sono ancora morto. — Gliela feci bella ai Signori Choiseul! Ah! essi volevano minare il mio edificio; e io subito fuor di contrammina! Il Duca di

Choiseul col Re; la Duchessa di Grammont insieme col Re; e il Re loro sorrideva e si compiaceva di loro. Ma la mia buona e amata sorella?! — Cosa naturale! I Choiseul in su, ed ella in giù! No, no! Bisognava rimediarvi, e vi rimediai.

CONTES. Conte, questo è un mistero...

DU BAR. Un mistero? — Eccolo svelato in poche parole. — Io ho pratica del mondo, e dei rosicanti che lo abitano! Andai dunque dallo scriba Morande con una borsa in mano piena d'oro, e gli dissi: Signor Poeta, voi, pagato dai Choiseul, scriveste contro alla Du Barry, non è vero? Ora, pagato da me, scriverete una dozzina di versi contra me, contra la Du Barry e contra Sua Maestà.

CONTES. E Morande?

DU BAR. La Musa di Morande solleticata dall'oro della mia borsa poetò subito secondo il mio desiderio. Essa, senza il minimo scrupolo, avrebbe poetato anche contro ai Choiseul.

MAR. (*ridendo*) Oh! Oh!

DU BAR. Le Muse si vantano vergini, e invece v'assicuro io che sono...

D'AIG. (*interrompendolo vivamente*) Ma non veggo come la poesia di Morande...

MAR. Vedo ben io.

DU BAR. (*con malizia*) Non ne dubito, Signora Marescialla. La vostra perspicacia è mirabile. (*le fa un inchino*). I versi di Morande furono da me portati a mia sorella; e la Contessa Du Barry, credendoli come al solito della fabbrica dei suoi cari amici, i Choiseul, li fece leggere o li lesse a Sua Maestà.

CONTES. (*con accento di rimprovero*) Conte, io non imaginava...

DU BAR. Quei versi hanno ottenuto l'effetto ch'io voleva, e tanto basta! — Marescialla, D'Aiguillon, leggete quei versi, e se poi non date lodi al mio

ingegno, dirò che voi sdegnate di onorare il vero merito.

CONTES. (*con accento di dispiacere*) Conte, se io avessi solamente sospettato ...

DU BAR. Che?! Che?! Tu non hai nulla a rimproverarti. E quanto alla mia coscienza, non ci pensare; ci penserò forse io. — Signori, il ferro è tuttavia caldo, e non si deve lasciarlo raffreddare. Ancora qualche colpo, e la vittoria sarà compita. Giovanna, non perdiamo di vista Sua Maestà.

CONTES. Eh ... Io faccio in tutto a modo vostro!

DU BAR. E non ne fosti, non ne sei, e non ne sarai malcontenta. (*dà il braccio alla Contessa*).

CONTES. (*avviandosi con Du Barr. a destra accenna agli altri di seguirla*) Amica, Signori. ..

TUTTI (*la seguono*).

D' AIG. (*dando braccio alla Mares. e sotto voce*) Oh! che uomo quel Du Barry!

MAR. (*ridendo e sotto voce*) Intendete dire che brav' uomo?

DU BAR. (*volgendosi a D' Aig.*) D' Aiguillon, non dicesti tu che mia sorella è un Angelo?

CONTES. Ma voi, fratello, siete un ...

DU BAR. Ts! So io quel che sono. Ah! Ah!

(*via tutti a destra*).

FINE DEL QUARTO ATTO.

LA FAVORITA

ATTO QUINTO.

A Versailles — Sala decorata con lusso negli appartamenti dell' ultima defunta Regina. Un tavolino con quel che occorre per iscrivere, e varii tavolini con sopravi fiori e dolci. Una porta in fondo, e porte a destra e a sinistra.

SCENA I.

ZAMORE *ed* ENRICHETTA.

ZAM. (*in abito di Corte, con parrucca e con spada, seduto presso a un tavolino sta mangiando confetture*).

ENR. (*passeggiando, e parlando a Zam. con aria di canzonatura*) Dunque, Vostra Eccellenza, non vuole degnarsi di assistere nella Sala del Trono alla presentazione solenne della mia buona padrona la Signora Contessa Du Barry?

ZAM. (*con importanza, e continuando a mangiar confetture*) Enrichetta voi dovreste sapere che io non amo gli scherzi.

ENR. In verità non saprei che cosa ami V. E.. salvo che non amasse le confetture. Ma a giudicare

dallo sterminio che V. E. ne fa, si potrebbe asserire che anche per quelle il suo amore è d'un genere molto feroce.

Zam. Finitela colle vostre ciancie! Non fareste male a rammentarvi quanta distanza passi tra me e voi.

Enr. Nella Nigrizia, degna patria di V. E., sarà permesso il dire « tra me e voi »; ma qua a Versailles, alla Corte del Re di Francia, anche quelli che non hanno l'onore di essere gentiluomini come V. E. sanno che per legge di civiltà bisogna dire: tra voi e me.

Zam. Enrichetta, cominciate ad infastidirmi. Se mi lasciaste solo, sarebbe meglio.

Enr. Sembrami che la mia presenza non le impedisca di distruggere quelle povere confetture.

Zam. (*alzandosi indispettito*) Uf! Me ne andrò io.

Enr. Largo, largo a Sua Eccellenza Mauritana!

Zam. (*minacciandola col pugno*) Sguajata!

Enr. Mi permetto di avvertire V. E. che qui siamo nel Castello Reale di Versailles governato dall'illustrissimo Signor Duca di Noailles, e che qui il negrissimo Signor Zamore Governatore fresco fresco del Castello di Luciennes non ha alcun diritto d'ingiuriare, nè di minacciare.

Zam. (*si pone con rabbia il cappello in testa e s'avvia per uscire*).

Enr. Avverto ancora V. E. che i Governatori del suo stampo e del suo colore in qualsiasi luogo si rechino eccitano sempre beffarde risa universali.

Zam. (*con impeto, e maneggiando rabbioso l'elsa della spada*) Ma, Enrichetta, a che gioco giochiamo?! Io v'impongo di rispettarmi!

Enr. (*ridendo*) Oh! Oh! E per qual titolo rispettarvi? — Sua Maestà in un momento di folle umore vi creò Governatore di Luciennes collo stipendio annuo di mille e duecento lire...

ZAM. (*con importanza*) E il Cancelliere di Francia pose il suo suggello sulla pergamena in cui stava scritto il decreto regio...

ENR. Sì, tutto questo è vero; e che perciò? Voi benchè Governatore di Luciennes, siete e sarete per tutti il negro schiavo africano Zamore. Oh! provatevi soltanto a voler entrar sul serio nell' anticamera del Re. La bella figura che fareste! Gli alabardieri vi scaccierebbero di là certamente non colla punta della loro arma. — Andiamo, andiamo, figlio del bujo, li di nuovo al tavolino, e rimettetevi a fare all' amore colle confetture (*lo piglia per un braccio e lo pone a sedere al posto di prima*). La vostra importanza, la vostra arroganza sanno ben bene di scioccheria, per non dir peggio. — Bel moretto, addolcisciti e riaddolcisciti la bocca. (*inchinandosi con caricatura*) Due profondissimi inchini a Sua Eccellenza il Governatore di Luciennes, uno dei tre Re venuti dall' Oriente. (*ridendo via per una porta laterale*).

SCENA II.

ZAMORE *solo*

Va là, va là, frascaccia! — Oh! ridete pur tutti dello schiavo Zamore! Chi sa che un giorno egli non vi abbia a far piangere! I vostri scherni, i vostri dileggi mi si piantano qui (*segna la fronte*), e la memoria mi serve egregiamente. — (*si alza e passeggia*) E non lo so ancor io che il Re mi creò Governatore di Luciennes così... per un suo spasso, per un suo capriccio, per compiacere alla Contessa? (*con importanza*) Ma intanto non c' è che dire: sono Governatore, e come tale ognuno dovrebbe portarmi rispetto. Tutti i Castelli Regi hanno un Gentiluomo che li governa, e Luciennes

castello Regio è governato da Zamore. — (*torna a sedersi*) Ma la Signora Du Barry che in questo momento coperta d' oro e di gemme, circondata dai più potenti in Corte se ne sta trionfante nella Sala del Trono, la Signora Du Barry che cosa era prima di diventare la:.. l' amante di Sua Maestà? Non la conobbi forse io quando ella viveva col Conte Giovanni, e cogli amici del Conte Giovanni? E ora ella è Contessa, è la Favorita del Re di Francia, e tutti ambiscono l' onore di corteggiarla. Dunque anche a me...

SCENA III.

DU BARRY, *e* DETTO.

(*al di fuori un Servo in ricca livrea apre ai venienti la porta in fondo*).

Du Bar. (*entra cantando, senza avvedersi di Zamore, e lancia allegramente in aria il cappello*) Rapatatan! Rapatatan! Rapatatan! Anche questa è fatta! E come!! Vittoria assicurata, trionfo compiuto, eccetera, eccetera! Oh! che presentazione! Rapatatan! Rapatatan! C' era tutta la Corte; è stata una vera solennità! E il Re? Ah! Ah! il Re! Che brava, che buona Maestà! — Oh! ma io muojo del caldo! — Ehi!... (*si volge e vede Zamore che sarà sempre rimasto seduto in aria corrucciata*) O negro moretto, che fai tu qui da solo e ingrognato? Mentre Versailles ride, Africa forse piangerebbe? — Presto presto, dammi qualche cosa ond' io possa trarmi la sete. — Se tu ci fossi stato?!... Quanta gente, quanti lumi, quanti diamanti! — Ma perchè non ti muovi?! Su via, sbrigati, abissino!

Zam. (*scuotendo un campanello*) Ehi?! Chi è di là?

Du Bar. Da vero?! Io ardo, affogo, e tu ti contenti

di scuotere il campanello?! Animo! Portami subito una tazza d'acqua, un bicchier di vino, del ghiaccio... (*vedendo che Zam. rimane immobile*) Ohe! parlo con te... Vuoi che ti metta in moto io?

ZAM. Il Signor Conte sa che Sua Maestà mi creò Governatore del Regio Castello di Luciennes, e quindi...

DU BAR. E quindi?...

ZAM. Io porto spada, e spetta ad altri e non a me di servire Vossignoria.

DU BAR. Colla malora tu e tutti i musi di carbone tuoi pari! Per poco mi tengo che non ti castiga io della tua ridicola superbiaccia! (*si avvicina a Zam. in atto minaccioso; ma Zam. preso da paura se ne corre via*).

SCENA IV.

DU BARRY *solo.*

Orangutano! Me la pagherai!... — (*entra un Servo da una porta laterale*). — Subito, subito un bicchier d'acqua ghiacciata. — (*Servo via*) — La gola non mi può più! — E pure ripensando all'affaraccio di stasera mi vengono di nuovo i brividi. La era incamminata male assai! Eravamo vicin all'ora della presentazione, e la sarta non capitava, il parrucchiere non si faceva vedere, e la famosa carrozza di gala non veniva. Il diavolo vi aveva messo dentro la coda. Oh! di certo un maledetto tiro dei Signori Choiseul. Essi avranno sedotto, corrotto, e... la mia povera sorella, senza l' improvviso soccorso, ne sarebbe rimasta vittima; e io con lei, io che feci tanto per trovare una Matrina che la presentasse! — Ma la stella dei Du Barry c'è, c'è! — (*entra il Servo coll'acqua. Du Bar. beve,*

e poi): Ah! respiro! — (*Servo via*) — E va' mo a pescare l'anima d'oro che ha saputo così bravamente mandar a vuoto l'iniqua trama de' nostri nemici e procacciarne a tempo una nuova sarta, un nuovo parrucchiere e una nuova carrozza. (*resta un po' pensoso*) D'Aiguillon?... Sì, sì, egli, egli solo ha rimediato al male. — E che male! Basta, ne siam scampati. Un bacio all'incognito benefattore! (*invia un bacio sulle dita*). — (*soffiando*) Pf! — Mi pare che questo Palazzo di Versailles siasi fin impicciolito. Ho gran bisogno d'aria. — Rapatatan! Rapatatan! (*via allegramente per una porta a destra*).

SCENA V.

RICHELIEU e CANCELLIERE.

RICH. Eccoci qui i primi.

CANC. Sta bene; ma non so intendere come voi non abbiate già...

RICH. (*interrompendolo*) Cancelliere, avete stima di me?

CANC. Assai!

RICH. Avete fiducia in me?

CANC. (*con esitazione*) Sì...

RICH. Mi dite un certo sì che ha grande sembianza di un no. — Non importa. L'esito comproverà che io sono abilissimo in menar di barca, e voi vi troverete soddisfatto di aver tenuto dietro a Richelieu.— Intanto prestatemi attenzione: la Contessa, dalla Sala del Trono, se ne torna qui nei suoi appartamenti; ed è ottima cosa che ella ci trovi qui pei primi. — Caro Maupeou, quando c'è pericolo, stiamo pur lontani; ma quando c'è da guadagnare, mostriamoci, appressiamoci, inchiniamoci, e incensiamo.

CANC. Approvo, approvo. — Ma vorreste dirmi perchè

voi, così premuroso di bruciare il vostro incenso all'idolo, non abbiate già palesato alla Signora Contessa?...

RICH. Quel che io ho fatto per lei questa sera?

CANC. (*vivo*) Ce ne tornerebbe del vostro gran vantaggio.

RICH. (*sorridendo*) E anche del vostro.

CANC. Non siamo noi buoni e fedeli collegati?

RICH. (*gli stringe la mano sorridendo*) Sì, sì. (*serio*) Cancelliere, siete voi sicuro che il Duca di Choiseul sia in disgrazia?

CANC Sicuro, no; ma...

RICH. Ma il Duca è sempre Ministro. — Se egli dunque venisse a sapere che io, mercè delle mie spie, fui informato della sua ultima trama contra la Du Barry, e, peggio ancora, se egli sospettasse che solo per la mia accortezza e diligenza ella fu provveduta di sarta, di parrucchiere e di carrozza, ditemi un po', non dovrei io temere di lui?

CANC. E come! Un primo Ministro può molto, può tutto; e la sua vendetta... Poveri noi!

RICH. Siam d'accordo. — So per esperienza che il far guerra ai potenti conduce alla Bastiglia. — Sicchè tornando al nostro argomento, se stasera ho giovato, e non poco, alla Contessa, a tempo e luogo voi e io le paleseremo il massimo servigio che io le resi. Appena cascato il Duca di Choiseul, ed egli deve cascare, ve ne do parola, voi e io ci faremo innanzi senza timore alcuno, conteremo ogni cosa, e la Du Barry sarà obbligata a mantenerci la sua promessa.

CANC. Quale?

RICH. Oh bella! Non mi ha ella assicurato il posto di primo Ministro?

CANC. E' vero. — Ma... e io?

RICH. In silenzio e con pazienza aspetto la raccolta della mia seminagione. — (*con orgoglio toccandosi*

il fronte) Signor di Maupeou, in questa testa c' è del lievito del gran Cardinale mio Zio, e io sarò il secondo Ministro in Francia del nome di Richelieu! — (*con aria di protezione*) Siate con me, e lasciate fare a me.

CANC. (*inchinandosi, e malcontento*): Uh !...

SCENA VI.

CONTESSA, MARESCIALLA DI MIREPOIX, D' AIGUILLON, CORTIGIANI, e DETTI.

CONTES. (*entra lieta assai e parlando colla Marescialla*) Amica mia, sia pur benedetto Versailles! Ci sono, ci starò, e non più da burla. — Oh! ecco qui il nostro Maresciallo, e il nostro Cancelliere. Non siete in ritardo; ve ne ringrazio. Che cosa dite della mia presentazione?

RICH. Una festa orientale, magica, proprio di quelle che si leggono descritte nelle *Mille ed una notti*, e nella quale festa voi avete rappresentata la parte di Regina dei Genj.

CANC. Un magnifico fuoco d' artificio, di cui la Signora Contessa è stata il maraviglioso *bouquet*. (*)

CONTES. Sì, sì; ma poco mancò che uno stregone nemico non istornasse la festa, e che il fuoco non si scambiasse in fumo.

MAR. Niuno può figurarsi la gran paura che n' ho avuto io. — Oh! quei Choiseul!...

RICH. Tristissimi!

CANC. Peggio che serpenti!

D' AIG. Ma l' Angelo custode non vi è fallito, Signora

(*) *Così in francese si chiamano i più bei fuochi d' artifizio che sviluppansi insieme alla chiusura del divertimento. — Confesso di non sapere la parola corrispondente in italiano.*

Contessa. Egli ha saputo mirabilmente sventare i maleficj di chi vi voleva perduta.

CONTES. D' Aiguillon, in questo mondo ci son tre persone le quali avranno sempre diritto alla mia più viva gratitudine: il Conte Giovanni, uno; Sua Maestà, due; e l' incognito che mi ha favorito stasera, tre. O tosto o tardi io arriverò a conoscerlo. Ma sin da ora, chiunque egli sia, io gli faccio fede che la Contessa Du Barry non dimenticherà mai la benevola opera da lui usatale.

CANC. (*sotto voce e vivamente a Rich.*) Questo sarebbe il momento di svelarle...

RICH. (*sotto voce al Canc.*) Zitto, per carità! Choiseul è tuttora Ministro.

D' AIG. (*con molta grazia alla Contes.*) La più cara ricompensa del fortunato incognito sarà di gioir quieto in cuor suo per ciò che gli è riuscito di fare a servigio dell' ottima Signora Contessa.

CONTES. (*stringe affettuosamente la mano a D' Aig.*).

MAR. (*s' accosta complimentosa a D' Aig.*).

CANC. (*sotto voce a Rich.*) Ma, Richelieu, non udite, non vedete? Voi avete tratto i marroni dalle bracie, e D' Aiguillon se li papperà alla barba vostra.

RICH. Che! Che! Mio nipote farla a me?! Voi celiate. — Non sarò io sempre a tempo?...

CANC. (*ristringendosi nelle spalle*) Fate voi!

SCENA VII.

DU BARRY *e* DETTI.

DU BAR. (*corre presso alla Contes.*) O mia cara sorella! Ch' io deponga questo bacio che mi viene dal cuore sul tuo fronte ora quasi regale! (*la bacia in fronte*). Ci sei a Versailles, e ci sei proprio come tu devi esservi! (*si volge ai circostanti*) Signori,

nel paese in cui sopra ogni cosa si pregia la bellezza, la grazia e lo spirito, spettava naturalmente alla buona Contessa Du Barry il posto più vicino al Trono.

CONTES. (*stringendogli con affetto la mano*) Conte Giovanni, per voi solo io...

DU BAR. Comprendo la tua modestia. — Ma poichè anche ad altri ti piace dar qualche merito della tua ascensione, io, Cavaliere generoso, ti prego di voler serbare un tantin di riconoscenza all' incognito che stasera ha ridotto a nulla le trame de' nostri nemici, ed è stato la cagione principale del tuo trionfo.

CONTES. Voi mi ajuterete a scoprirlo. (*alla Mar.*) E tu pure, amica, mi ajuterai. (*ai Signori, ma accennando principalmente a D' Aig.*) E anche voi, Signori, concorrerete a soddisfare all' ardente mia brama, non è vero?

(*tutti fanno segno di consenso*).

DU BAR. (*alla Contes.*) E che cosa ha detto Sua Maestà della tua entrata nella sala del Trono in ritardo di un buon quarto d' ora?

CONTES. Il Re cominciava a impazientirsi, e...

DU BAR. Che?

CONTES. Ingenuamente mi ha confessato ch' egli era in pena e in timore...

DU BAR. Ma tu gli avrai raccontato il tutto, e voglio credere che i Signori Choiseul non saranno stati da te risparmiati?

CONTES. Io ho soltanto fatto cenno degl' intrighi disposti onde mandare a vuoto la mia presentazione.

DU BAR. Oh! sei pur buona! — E Sua Maestà?...

CONTES. Contra il suo solito sulle furie, ha promesso di punirne gli autori.

DU BAR. E li conosce?

CONTES. Questa volta di certo i Choiseul non caveranno alcun utile dalla loro cattiveria.

DU BAR. (*fregandosi lieto le mani*) Viva il Re! — *va a discorrere piano con la Cont., con la Mar. e con D' Aig.*).

CANC. (*sotto voce a Rich.*) Ora sì che vi potete scoprire. I Choiseul tracollano.

RICH. Finchè non vedo, non credo.

CANC. Chi tardi arriva, male alloggia!

RICH. (*scherzoso*) Non v' inquietate; giungerò in buon punto. — (*si spalanca la porta in fondo ed entra il Re seguito da alcuni Cortigiani*).

SCENA VIII.

IL RE *e* DETTI.

CONTES. Il Re! (*corre incontro al Re. — Tutti rimangono in attitudine di riverenza*).

IL RE (*prendendo la Contes. per la mano*). Mia bella Contessa, mi tardava di venir qui da voi a rallegrarmi del vostro trionfo, e nel tempo stesso a chiedervi scusa d' avervi fino ad ora tenuta lontana dalla mia Corte, di cui questa sera tutti vi hanno acclamata il più vago, il più gentile ornamento.

CONTES. (*inchinandosi*) Io sento di non dovere che infinite grazie a Vostra Maestà dei tanti...

IL RE (*la interrompe vivamente, e con amore*): Non devo io invece essere grato a voi delle tante gioje di cui mi colmate? Contessa, vi è forse tesoro che basti a pagarle?

CONTES. (*bacia con anima la mano al Re, e subito dopo lancia un' occhiata espressiva a D' Aig.*).

DU BAR. (*lieto si frega le mani, e parla sotto voce a Rich.*).

CANC. (*sotto voce alla Mar.*) Ohe! avete inteso lo squisito concettino?

MAR. (*sottovoce al Canc., e sorridendo*): L' amor puro sublima!

Il Re (*a Rich.*) Dunque, Maresciallo, la presentazione della Signora Contessa ha corso questa sera gran pericolo?

Rich. Così m'è stato detto.

Il Re (*sorridendo*) E non si sa ancora chi sia il benemerito che con tanta prontezza e con tanta intelligenza ha riparato al pericolo? — Signore, e Signori, vi prego di voler fare ogni opera ond'io abbia presto a conoscerlo, a ringraziarlo, e a dargli premio.

Canc. (*si avvicina a Rich., e sottovoce*): Andiamo! Avanti! Parlate! — O devo parlar io per voi?

Rich. (*al Canc. sotto voce*) E i Choiseul?!

Canc. (*stringendosi nelle spalle*) Eh... basta... ma...

Il Re (*con grazia alla Contes.*) Signora Contessa, io mi ricordo che voi esigevate da me due cose: essere presentata a Corte, e poi un altra... — Quanto alla prima non avete più nulla a desiderare. Ora ho caro di appagarvi anche circa la seconda.

Contes. Sire, io non so...

Il Re (*ridendo*) So io, so io. — Cancelliere Maupeou, vi detterò una lettera.

Canc. (*s'inchina*).

Il Re. Subito.

Canc. (*va ad un tavolino, e s'accinge a scrivere*).
(*attenzione generale*).

Il Re (*dettando*): « Signor Duca di Choiseul. »
(*tutti fanno segni di maraviglia*).

Contes. (*si appressa al Re, e con commozione*): Luigi?!...

Il Re (*con indifferenza al Canc.*) Avete scritto, Maupeou?

Canc. Maestà, ho scritto.

Il Re (*dettando*): « Io son forzato a cagione dei vostri cattivi servigj di esiliarvi a Chanteloup. »

Tutti. Ah!

Il Re (*si guarda d' intorno, e gravemente*): Perchè questa maraviglia? — Luigi XIV° non condannò forse alla prigionia perpetua il Signor Soprintendente Fouquet? — Seguitiamo, Cancelliere. (*dettando*): « Signor Duca, vi do tempo ventiquattr' ore. »

Canc. (*ripetendo*) Ventiquattr' ore.

Il Re (*dettando*): « Se non vi mando più lontano abbiatene obbligo alla Signora Duchessa di Choiseul, che io stimo assai, e la cui salute mi sta molto a cuore. »

Canc. (*ripetendo*): A cuore.

Il Re (*dettando*): « Intanto, mio caro Cugino, prego Dio che vi tenga sotto la sua santa custodia. »

Du Bar. (*ridendo, sotto voce a Rich. e alla Mar.*) E buona notte!

Rich. (*lieto tra sè*) Adesso respiro!

Il Re (*al Canc.*) Che io sottoscriva.

Contes. (*va a parlare sottovoce a D' Aig.*).

Canc. (*porge al Re una penna, e gli stende sul proprio cappello la carta*).

Il Re (*scrivendo*): Luigi XV°. — (*prende la carta in mano e la legge*).

Canc. (*si avvicina a Rich. e sottovoce*): Ehi! i Choiseul sono iti. Non tirate in lunga!

Rich. (*sotto voce al Canc.*) No, no!

Canc. (*come sopra*) Orsù, da bravo!

Il Re (*colla lettera aperta, e volgendosi alla Contes.*) Contessa, voi vedete che se io amo premiare, so anche punire.

Contes. (*s' inchina, e poi sottovoce alla Mar. con tristezza*) Quel Choiseul!... Perchè non voler essermi amico?!

Canc. (*sotto voce e vivo a Rich.*) Presto, presto a cogliere il premio.

Rich. (*sotto voce e vivo al Canc.*) Sì, ci siamo al buon punto!

CANC. (*tra sè*) Finalmente!

RICH. (*va presso al Re, gli fa un profondo inchino, e poi con grazia*): Poichè Vostra Maestà si compiace di premiare chi...

IL RE. Oh! bene, Richelieu! Indovino il pensier vostro. Sicuro! sta a voi come Soprintendente della mia Casa il recare questo scritto al Signor Duca di Choiseul. (*piega il foglio, e lo consegna a Rich.*) Eccovelo.

RICH. Ma, Sire...

IL RE (*con bontà*) Vi capisco, vi capisco, Maresciallo. Andate, andate.

RICH. Ma... io...

IL RE (*strigendogli affettuosamente la mano*) Richelieu, non occorre... M' è noto il vostro buon animo. — Via, via, adempite con sollecitudine la delicata incombenza.

RICH. (*s'inchina al Re. e con segno di mal' umore passa vicino al Canc., al quale dice sottovoce*): Amico mio, non perdiam tempo! Dite voi, mi affido in voi!

CANC. Lasciate fare a me. — (*gli stringe con sviscerатezza la mano, e poi tra sè*): Uh! non ci vedo chiaro. (*Rich. via*).

SCENA IX.

DETTI, *eccetto* RICHELIEU.

IL RE (*alla Contes.*) Il Maresciallo vi è molto affezionato, e la giusta punizione dei vostri nemici lo ha messo tutto in giubilo. — Contessa, abbiamo vacante il posto di primo Ministro...

CONTES. (*interrompendolo vivamente*) E pensereste?...

IL RE. Di dare un successore al Signor di Choiseul.

CONTES. Ah! — E Vostra Maestà crederebbe che il Duca di Richelieu?...

Il Re (*sorridendo*) Non è egli forse sul vostro libro d' oro?

Contes. (*prende il Re per una mano, lo conduce sul davanti, e con voce sommessa*): Sire, voi avete avuto la bontà di ricordarvi delle due cose che la vostra Giannetta esigeva dal suo La Francia, e vi siete degnato di recarle ad effetto. Ora anch' io per debito di riconoscenza voglio ricordare a voi una cosa, l' esecuzione della quale può tornare in gran vantaggio di Luigi XV° e del suo Regno.

Il Re (*ridendo*) E sarebbe?...

Contes. (*seria*) Che io vi avrei trovato un Ministro migliore di Choiseul.

Il Re. E chi mi proporreste?

Contes. (*corre presso al Canc, e sotto voce*): Mio buon Cugino, ho bisogno di voi. (*lo prende per mano, e lo conduce dove si trova il Re*).

Mar. (*sotto voce a D' Aig. e a Du Bar.*) La Contessa si dà gran moto.

Du Bar. Non dovete ignorare che quando si viene alle strette il moto si fa più veloce.

D' Aig. (*ride*).

Mar. (*ponendo il ventaglio sulla bocca di Du Bar.*) Cattivo soggetto!

Contes. (*tra il Re e il Canc.*) Signor Cancelliere di Francia, io consiglio Sua Maestà di eleggere a primo Ministro il Duca d' Aiguillon.

Il Re. Oh! Il Duca?!

Canc. (*anch' egli con maraviglia, ma non inteso dal Re*) D' Aiguill!...

Contes. (*con ira al Canc., ma non udita dal Re*) Signor di Maupeou!...

Canc. (*s' inchina*).

Il Re. Ma, Contessa, non sapete?...

Contes. So tutto. — (*ridendo*) I Parlamenti non ebbero di certo a ringalluzzarsi quando il Duca

d'Aiguillon fu elevato al posto di Comandante dei Cavaleggieri. Sicchè...

Il Re. Questo è vero... ma... (*resta pensoso*).

Contes. (*piano al Canc. e viva*) Cugino, ajutatemi. Ne sarete contento.

Canc. (*tra sè*) E Richelieu?!

Il Re (*di mal' umore*) Signora... voi... uh!... (*passeggia inquieto*).

Canc. (*tra sè*) Non vedo chiaro nè pur qui; ma per Richelieu mi sembra che non ci sia più nulla.

Contes. (*piano al Canc. e viva*) Dunque, Maupeou?!... Via, una buona parola! — Io so ricompensare!

Canc. (*tra sè*) Ah! Maresciallo! Aspetta, aspetta, e ora non siam più a tempo.

Il Re. Contessa... ci ho pensato sopra... e...

Contes. (*con grazia*) Mio Luigi, udite. (*parla al Re sottovoce e con anima*).

Canc. (*giulivo tra sè*) Oh!! L'ingegnoso, il felice trovato! Un colpo di maestro, da Conte Du Barry! In qualsiasi modo esso riesca, io mi salvo, e la mia coscienza è netta. — La Contessa intenderà a prima vista.

Il Re (*alla Contes.*) Voi esaltate troppo il vostro Duca. Io non trovo ch'egli...

Contes. Dimandatene il Cancelliere. — Non è vero, Signor di Maupeou, che anche voi?...

Canc. (*inchinandosi al Re*) Io, anzi tutto, son tenuto di dire a Vostra Maestà che quegli il quale si è adoperato questa sera tanto providamente nella presentazione della Signora Contessa meriterebbe...

Contes. (*assai viva*) Oh! Ma bravo, cugino! E io... io che quasi obliava!... Dunque è stato D'Aiguillon, proprio lui?! Ben me lo diceva il cuore! (*corre presso a D'Aig.*).

Canc. (*tra sè*) Ella afferrò subito!

Il Re (*quasi tra sè*) Eh... se è stato proprio lui,

la Contessa lo vorrà Ministro ad ogni costo. — Cancelliere, voi sapevate?...

CANC. Eh... io sapeva... ma...

(*il Canc. è interrotto dalla Contes., la quale conduce vivamente D' Aig. dinanzi al Re*).

CONT. Sire, l'incognito è ora svelato. — Signor Duca D' Aiguillon, io vi ringrazio come più si può ringraziare del gran servigio che m' avete reso questa sera; e Sua Maestà ve ne dà il condegno premio chiamandovi suo primo Ministro.

(*Du Bar., la Mar. e i Cortig., che in questo mentre si saranno avanzati, fanno segni di maraviglia*).

D' AIG. (*maravigliato egli pure*) Io?!

IL RE (*tra sè*) N' era certo! — Posso dire di no?! — (*a D' Aig.*) Il nostro Cancelliere ne ha scoperto ciò che la vostra modestia voleva tenerci nascosto.

D' AIG. (*confuso*) Ma...

CANC. (*incerto*) Io ho detto che...

CONTES. (*interrompendo il Canc.*) Avete detto benissimo!

CANC. (*tra sè*) Richelieu, io non ce n' ho colpa! — Mi si toglie la parola!

CONTES. Il Signor di Maupeou prenderà parte al nuovo Ministero. — Che ne pensa Vostra Maestà?

IL RE (*sorridendo*) Che ne penso?... Sia pur fatto il volere della Signora Contessa.

CONTES. (*baciando la mano al Re*) Io non voglio che la vostra felicità. (*prende per mano D' Aig. e il Canc.*) E questi Signori non avranno per mira che la grandezza e la gloria del loro Sovrano, al quale tutti noi non cesseremo di dare il bel soprannome di *ben-amato.*

(*si grida*: « E viva il Re! »).

(*Du Bar. la Mar. e i Cortig. fanno riverenza alla Contes., e vanno a complimentare D'Aig. e il Canc.*).

IL RE (*si è inchinato gentilmente, e tra sè*) Purchè io

abbia la mia tranquillità... quanto al resto... (*stringendosi nelle spalle*) Dopo me il finimondo! — (*si accosta alla Contes., la tira un po' in disparte, e con grazia sottovoce*): Contessa, siete soddisfatta? Non ci saranno più tempeste?

CONTES. (*graziosissima*) Vi sorriderò sempre!

IL RE. E io non resterò mai d' amarvi.

CONTES. (*stringendogli la mano*) Mio caro, mio buon Luigi!!

IL RE (*ai Cortig.*) La Signora Contessa avrà bisogno di riposo. — Io vado dalle Principesse Reali, e presenterò loro i miei nuovi Ministri. — (*alla Contes. sotto voce*) Buona notte, Giannetta!

CONTES. (*sotto voce al Re*) Sognerò del mio La Francia! — (*il Re fa segno a D'Aig., al Canc., ai Cortig. di seguirlo, e s' avvia alla porta in fondo, che verrà spalancata da Servi al di fuori. — D' Aig. e Du Bar. si accostano vivamente al Canc.*).

D' AIG. (*sotto voce*) Signor di Maupeou, mi spiegherete poi...

CANC. (*sottovoce*) Sì, vi spiegherò il tutto. Intanto sappiatemi grado di ciò che ho detto.

DU BAR. (*c. s.*) Signor Ministro, vorreste levarmi la curiosità?...

CANC. (*come sopra*) Vi leverò ogni cosa. Anzi, mi preme di parlarvi subito subito.

DU BAR. (*c. s.*) Di che?

CANC. (*c. s.*) Di Richelieu. Egli diventerà furente!

DU BAR. (*c. s.*) E perchè?

CANC. (*c. s. e ridendo*) Ah! Ah! l' abbiam servito appuntino! Colpa sua!

DU BAR. (*c. s.*) Non capisco.

CANC. (*c. s.*) Capirete.

(*il Re giunto presso alla porta bacia la mano alla Contessa, e via col seguito*).

CONTES. (*al Canc. e a D' Aig. che corrono dietro al*

Re) Addio, cugino. (*il Canc. le bacia la mano, e via in fretta*). — Duca, tornate presto? Ho mille cose a dirvi. Adesso siete il mio Ministro! (*stringe la mano a D' Aig. e gli sorride con aria espressiva e maliziosa*).

D' Aig. La mia amabile Sovrana sarà contenta de' miei servigj. (*via*).

SCENA X.

LA CONTESSA, LA MARESCIALLA *e* DU BARRY.

Du Bar. Bravissima, Contessa! Ecco consolidato il regno dei Du Barry!

Mar. Ti sei proprio mostrata degna di tanto maestro! (*accenna a Du Bar.*).

Du Bar. Ah! Ah! Grazie, grazie, Marescialla.

Contes. Io devo tutto ai miei buoni amici.

Du Bar. Da banda i complimenti. Ciascuno fece l' obbligo suo. — Ascolta, sorella: il Re ti ha suggerito il riposo, e te lo suggerisco anch' io. Le vive emozioni di quest' oggi... sai... Va', ritirati nella tua camera. Domani darem principio alle nostre ministeriali conferenze qui da te. — Io corro da Maupeou. — La Signora Marescialla si trattiene?

Mar. Uscirò io pure.

Du Bar. Me le offro suo cavaliere.

Mar. Conte, gradisco l' offerta.

Du Bar. (*prende la Mar. sottobraccio*). Maupeou mi vuol parlare di Richelieu...

Contes. (*viva*) Oh! povero Richelieu! Me n' era quasi scordata. Mi figuro i suoi lamenti, le sue ire com' egli saprà quel che è accaduto. Egli si teneva certo di succedere a Choiseul!

Mar. Bisognerà bene che tu cerchi di quietarlo.

Contes. E lo quieterò... (*con civetteria*) Quando mi ci metto... so riuscire.

Du Bar. (*assai comicamente, e guardando prima la Contessa e poi la Mar.*):

. . . . « Una donna
Giovane, bella, buona e spiritosa,
Sorella, Marescialla, è una gran cosa! »

(*stringe con amore la mano alla Contes., bacia con galanteria la mano alla Mar. e scherzoso*): Signora di Mirepoix, ho fatto allusione anche a voi.

Mar. (*ridendo*) Eh via, pazzo!

Du Bar. Orsù, si vada. — Contessa, godiamo della fortuna, e non lasciamocela scappare!

Contes. Marescialla, continua a volermi bene.

Mar. Stanne sicura! — Buona notte, amica.

Du Bar. Allegri, allegri, che siam giunti ad alto!
(*via con la Mar.*

SCENA XI.

La Contessa *sola.*

(*dopo un po' di pausa*) Chi mai avrebbe detto quando io miserabile veniva dal mio villaggio a Parigi, — quando mi si accoglieva per carità in un convento, — quando era crestaja nella strada della Ferronerie, — e quando... (*fa segno di disgusto*) — chi mai avrebbe detto che io?!...

SCENA XII.

L'uomo *ammantellato e* detta

L'Uom. (*si mostra alla porta in fondo, e con voce solenne*): Giovanna Vaubernier di Vaucouleur!

Contes. (*con terrore*) Oh!! Ancora quella voce?! (*si volge verso la porta in fondo, e spaventata resta immobile*).

L' UOM. Tu, Contessa Du Barry, ora sei potente e comandi la Francia!

CONTES. E?... Ma?... (*non le riesce di parlare*).

L' UOM. Mi rivedrai!

CONTES. Ah!

L' UOM. (*esce dalla porta in fondo*).

CONTES. (*corre alla porta in fondo come per inseguire l' Uom., e a un tratto si arresta. Rimane un po' pensosa, e quindi con gioja e con anima*): Sì, ora sono potente, e comando la Francia!!

(*cala il Sipario*).

FINE DELLA CONTESSA DU BARRY.

Cremona, Aprile 1856.

The woman???!!!

UNO SCETTICO SCOZZESE.

. . . . *Jam dormit adulter;*
Illa jubet sumto juvenem properare cucullo.
Si nihil est, servis incurritur: abstuleris spem
Servorum, veniet conductus aquarius. Hic si
Quaeritur et desunt homines, mora nulla per ipsam,
Quo minus imposito clunem submittat asello.

UN SATIRICO DI ROMA IMPERIALE.

C' è rimedio a tutto

PROVERBIO.

PERSONAGGI.

ETA'	
30 — 35 ANNI	DUCA DI CLAIREVOIE.
25 — 30 —	DUCHESSA EMILIA DI CLAIREVOIE.
25 — 30 —	TONY, *Pittore.*
25 — 30 —	SIGNOR ROBINO, *Virtuoso italiano.*
	SERVO.

A Parigi, nel Palazzo del Duca di Clairevoie.
Al tempo nostro.

C' È RIMEDIO A TUTTO

Gabinetto elegantissimo — Una porta in fondo, e un' altra a destra.

SCENA I.

DUCHESSA, *e subito* TONY.

DUCH. (*seduta sopra un sofà presso a un tavolino sta leggendo una lettera. — Ella parlerà quasi sempre con fredda indifferenza, o con sarcasmo*).
TON. (*accorrendo*) Duchessa !...
DUCH. Ah ! (*deponendo la lettera*) Voi, Tony ?
TON. (*con dolce rimprovero*) Ma non ho io fatto fare l' ambasciata ?
DUCH. E' vero. — Tony, qual buon vento ?...
TON. (*vivo e stringendole la mano*) Il vento che spinge le navi in porto.
DUCH. Ah ! Ah ! Siete in estro stamane.
TON. (*serio*) Duchessa, i vostri servi v' avvisano della mia venuta, e vi maravigliate nel vedermi di-

nanzi a voi. Io alludo alla passione che qui mi conduce, e voi ridete...

DUCH. Continuate.

TON. (*con amarezza focosa*) Signora, io sono un povero artista per tutti; ma per voi chi son io?

DUCH. Chi siete?...

TON. (*con calore*) Sì, chi sono?

DUCH. Oh! dite!

TON. (*con passione*) Io sono il vostro amante!

DUCH. Sta bene.

TON. (*con calore*) E come tale ho diritto...

DUCH. Avete dei diritti?...

TON. (*con sdegno*) Li ignorate?

DUCH. Se domando...

TON. (*con fuoco*) Duchessa, vi ripeto ch' io sono il vostro amante!

DUCH. E così?...

TON. (*con pietà*) Oh! ve ne supplico, non tormentatemi!

DUCH. Tony, voi siete un pazzo.

TON. (*vivo*) Io?!...

DUCH. Voi.

TON. (*con fuoco*) E perchè? (*con passione*) Perchè vi amo?...

DUCH. Appunto.

TON. (*con cuore*) E come non amarvi?

DUCH. (*ridendo*) Ah! Ah!

TON. (*con rabbia*) Emilia!!

DUCH. Mio povero pittore! — Ascoltatemi. — Noi ci amavamo...

TON. (*con cuore*) Io vi amo tuttora!

DUCH. Lo so; ma lasciatemi finire. — Noi ci amavamo, e adesso invece io... io non vi amo più.

TON. (*con violenza*) Che ascolto?!

DUCH. La verità.

TON. (*con dolore*) Gran Dio!

DUCH. Emilia non ama più Tony. — Ora sono senza poesia. Voi siete rimasto nelle nuvole, e peggio per voi.

TON. (*cupo*) Ma non temete?!...

DUCH. Che mai?

TON. (*con forza*) Le mie furie, la mia vendetta!

DUCH. Voi mi amate tuttora.

TON. (*minaccioso*) Ma io!...

DUCH. Mi minacciate?!...

TON. (*con gravità*) Ve ne pentirete, Duchessa, ve ne pentirete!

DUCH. Possibile. — Voi altri tutti così! In un accesso di nostra bontà vi concediamo di toccare il Cielo; e poi fate come quegli che regalato di un lauto pranzo s'adira contra chi, dopo il pranzo, gli da congedo.

TON. (*con sdegno*) Mi schernite?!...

DUCH. No; vi pongo sott'occhi la vostra ingratitudine.

TON. (*cupo*) Io conservo molte lettere...

DUCH. Non c'è il mio nome.

TON. (*cupo*) Le scriveste voi...

DUCH. Falsai il carattere.

TON. (*con forza*) E il vostro ritratto?...

DUCH. Tony è pittore.

TON. (*con più forza*) E i giuramenti?...

DUCH. Eran parole.

TON. (*esasperato*) E le tante gioje?...

DUCH. Son passate.

TON. Emilia?!... (*furioso le parla all'orecchio*).

DUCH. (*fredda assai*) Di mio marito.

TON. (*piangendo e ridendo quasi fuori di sè*) Oh! l'infamia! (*con pietà*) E il mio dolore?...

DUCH. Il tempo consola.

TON. (*con fuoco*) Ma voi siete un demonio!!

DUCH. Non mi dicevate ch'io era un angelo?

TON. (*fuori di sè*) E la mia disperazione?...

DUCH. Gli artisti non si hanno mai a disperare.

TON. (*estrae un pugnale e glielo mostra*) Questo pugnale?! ...

DUCH. Sareste da poco.

TON. (*minaccioso*) Non per me! ... Per voi!

DUCH. Diventate assassino.

TON. (*lascia cadere il pugnale e le si getta ai piedi*). Perdono, Emilia ... perdono! (*piange*).

DUCH. (*con dignità*) Vi compatisco. Alzatevi.

TON. (*le prende con passione la mano ch' ella gli cede*).

DUCH. (*dolce*) Tony, sedete qui vicino a me.

TON. (*si siede sul sofà presso alla Duch.*).

DUCH. (*scherzosa*) Bravo! — Ora, supponiamo che io presa da una vertigine religiosa, stretta dai miei obblighi, travagliata da rimorsi, sentissi di non dovere, di non potere più amarvi. Voi, Tony, che foste cagione della mia colpa, vorreste impedire alla moglie del Duca di Clairevoie di rientrare nella via di salute?...

TON. (*con anima*) Ma voi ...

DUCH. (*scherzosa*) Non interrompetemi, vi prego. — Supponiamo ancora che ella, la Duchessa Emilia, dalla immaginazione ardente, giovane di cuore, avesse sperato la sua felicità in voi, e che poscia, delusa, ricercasse il suo bene supremo in un altro ...

TON. (*concitato*) Duchessa, mi straziate! ...

DUCH. (*scherzosa*) No! — Tony, voi dite d' amarmi; e se dite la verità, sì nell' una che nell' altra supposizione, sareste ingiusto verso me, e mostrereste di non aver caro che voi solo qualora tentaste di opporvi ai miei voti.

TON. (*con impazienza*) Dunque?...

DUCH. (*scherzosa*) Supponiamo all' ultimo che voi stesso in vece vi trovaste rispetto a me in uno dei due casi ...

Ton. (*vivo*) Io?!...

Duch. (*scherzosa*) Il primo caso sarebbe un po' difficile; il secondo assai probabile. — In questo secondo caso, rispondetemi, Tony: che cosa dovrei io fare?

Ton. (*con passione*) Ma ciò non è possibile!

Duch. Siete francese, e ammettete l'impossibilità?! (*ride*) Ah! Ah! (*seria*) Terminiamo. — Io amante non riamata dovrei o rinunciare alla vita, o dimenticarvi. — (*con ironia*) Per chi più non ci ama, rinunciare alla vita? (*con passione si alza*) Ma io l'avrei mille volte sagrificata per voi quando io non vedeva, non sentiva che voi; quando per voi solo ogni palpito del mio cuore segnava in me un istante d'ineffabile voluttà; quando ci amavamo, Tony, e mi rendevate felice! Ah! (*sospira, e si rimette a sedere; poi colla massima indifferenza*) Se per qualsiasi motivo io vi fossi divenuta indifferente, subito vi avrei scordato.

Ton. (*con tristezza*) Vi comprendo, Duchessa. Esigete ora ch'io v'abbia a dimenticare!

Duch. E perchè tener sempre rivolti i pensieri ad una donna che non vi serba più affetto? A che lacerarvi il cuore per chi è insensibile fino ai vostri spasimi?

Ton. (*con dolore*) Nessuna speranza?...

Duch. Tony, voi siete giovine, bello, prediletto da Dio. Un avvenire di delizie, di gloria vi sta schiuso dinanzi...

Ton. (*con passione*) Ma io non aspiro che alla continuazione del presente!

Duch. Ah! Voi chiamate presente il passato?! Mio caro pittore, obliatemi, e resteremo amici.

Ton. (*con dolore*) Io obliarvi?

Duch. (*scherzosa*) Amico mio, se l'acqua di Lete non vi battezza, voi sarete sempre sventurato.

TON. (*con cuore*) Allorchè ogni vostro bene dipendeva da me, voi, Duchessa, avreste per Tony sagrificato mille volte la vita. Io pure...

DUCH. E con qual pro?... Io l' avrei sacrificata per chi m' amava. Ora...

TON. (*con dolore*) Son io proprio nulla per voi?

DUCH. (*seria*) Tony, finiamola. Foste e non siete più. Ciascuno ha diritto alla sua libertà.

TON. (*con forza*) Duchessa!...

DUCH. Sarete mio amico, e io gioirò dei vostri trionfi.

TON. (*con ansia*) E bene?...

DUCH. Rendetemi le mie lettere, il mio ritratto, a cui del resto non do molta importanza.

TON. (*con fuoco*) Le vostre lettere, il vostro ritratto?...

DUCH. Vi sono inutili.

TON. (*con sarcasmo*) Inutili?!

DUCH. Che ne fareste?... Un uomo di cuore non compromette mai la donna ch' egli ha amato.

TON. (*grave*) Io ho cuore... (*con calore*) Ma sento che io potrei!...

DUCH. (*seria*) Cessereste allora di avere la mia stima.

TON. (*con furia*) Maledizione!!!

DUCH. Voi bestemmiate! (*pausa*).

TON. (*freddo*) Mi scorderò di voi, sì...

DUCH. Sarà per il vostro meglio.

TON. (*con dolore*) Ah!!

SCENA II.

SERVO e DETTI.

SER. Il Signor Duca di Clairevoie, e il Signor Robino.

DUCH. (*accenna di farli entrare*). — (*Servo via*).

TON. (*con fuoco*) Il Duca, e?...

DUCH. (*indifferentissima*) E il Signor Robino, Virtuoso italiano al Teatro italiano in Parigi.
TON. (*con rabbia*) Il Signor Robino ? !
DUCH. (*indifferentissima*) Egli e il Duca mio marito.

SCENA III.

DUCA DI CLAIREVOIE, ROBINO, e DETTI.

DUC. Duchessa, son lieto di presentarvi il Signor Robino, la gemma del teatro italiano, e che desideravate tanto di conoscere.
DUCH. Duca, ve ne ringrazio. — (*Robino s' inchina alla Duchessa*). — Signor Robino, io mi professo adoratrice delle Arti belle; — ed eccovi un vostro degno confratello, il pittore Tony, che di certo avrete inteso nominare.
ROB. (*s' inchina a Tony. — Tony si mostra freddo*).
DUC. Mio caro Tony, c me va ? (*prende la mano di Tony che resta triste e silenzioso*). Duchessa, il nostro celebre artista mi sembra alquanto di mal umore. La sua Musa gli farebbe forse il broncio?
DUCH. Le Muse sono capricciose; non è vero, Tony ?
TON. (*triste*) Oh sì !
DUCH. Via, Tony; rammentatevi che il re Saule nei suoi accessi di malinconia trovava gran sollievo nell' armoniosa arpa di Davide. (*si alza e dà la mano a Robino*). Il Signor Robino avrà la bontà di venire meco al pianoforte. Il suo canto vi riuscirà benefico.
TON. (*marcato*) Signora Duchessa, vi sono obbligato. Io non posso restar qui.
DUC. Volete andarvene ?
DUCH. Tony non è molto dilettante di musica. Egli preferisce altre distrazioni.

Ton. (*con sarcasmo*) Signora Duchessa, ciascuno ha i suoi gusti.

Duc. (*a Ton.*) Vi assicuro io che da qualche tempo in qua ella è diventata fanatica dell' opera italiana.— Signor Robino, fra le tante Dame che vi ammirano, che vi plaudiscono, niuna più della Duchessa sa pregiare i vostri talenti.

Rob. (*s' inchina*).

Ton. (*con rabbia*) Signori, io vi lascio.

Duch. (*salutandolo graziosamente colla mano, e appoggiandosi con civetteria al braccio di Robino*) A rivederci, mio buon amico.

Duc. (*stringendo la mano a Ton.*) Voi sapete, Tony, che io vi amo. Mi rincresce di vedervi così triste. Procurate di pacificarvi colla vostra Musa.

Ton. (*con dolore*) La mia Musa mi ha abbandonato. (*con rabbia*) Ma io ne farò senza!

Duch. (*sempre appoggiata a Robino, e avviandosi con lui verso la porta laterale*) Dite benissimo, mio bravo pittore. (*presso alla porta con Robino si rivolge, e accennando a Robino*) Signori, io vado a deliziarmi.

Duc. Verrei volontieri con voi, ma... una faccenda pressante... Già il Signor Robino non mancherà di rinnovarci il favore delle sue visite.

Rob. (*s' inchina. — Duchessa e Robino via*).

Ton. (*con impeto vuol seguirli, ma è trattenuto dal Duca*).

Duc. Tony!... Che?! — Sareste tutto a un tratto diventato anche voi fanatico del canto italiano?

Ton. (*confuso*) Signor Duca...

Duc. E avete sì poca esperienza del mondo?!... Chi scende, e chi sale... Andiamo, Tony; un po' d'aria vi gioverà. (*lo prende per un braccio come per condurlo fuori*).

SCENA IV.

SERVO e DETTI.

SER. (*porge una lettera al Duca*).

DUC. (*guardando l' indirizzo*) Ah! La Signora Marchesa. (*dopo aver letto accenna al Servo di ritirarsi*). — (*Servo via*). — E' la Marchesa di Sans-Souci che mi vuole subito da lei. — A quell' amabile Signora io devo la mia pace, la mia felicità. — Fate a mio modo, Tony: procurate anche voi di aver presto un simile angelo consolatore. — Vedrete che *C' è rimedio a tutto!* (*lo prende graziosamente sotto braccio, e si avvia con lui alla porta in fondo*).

TON. Signor Duca, vi ringrazio del buon consiglio. Cercherò di metterlo in pratica. — (*via entrambi*).

FINE DEL PROVERBIO.

Torino, Agosto 1852.

Tra gli uomini ce n' ha non pochi
che credono di aver cuore, e molti
che si figurano di aver cervello.

UN FILOSOFO CHINESE.

Arte e Cuore

SCHERZO COMICO IN DUE ATTI.

PERSONAGGI.

ETA'

45 — 50 ANNI	SIGNOR GRATO SEVERINO, *Droghiere benestante, ritiratosi dal Commercio.*
40 — 45	—	SIGNORA BERENICE, *sua moglie.*
20 — 25	—	LAMPRIDIO, *loro dozzinante.*
40 — 45	—	ISAURA, *loro cameriera.*

In una città d' Italia. — Al tempo nostro.

ARTE E CUORE

ATTO PRIMO.

Salotto decentemente mobiliato. — Una porta in fondo, una porta a destra e un' altra a sinistra. Una lucerna accesa sopra un tavolino.

SCENA I.

SIGNORA BERENICE e LAMPRIDIO.

(La Signora Berenice, grassa e tarchiata, seduta a destra in un ampio seggiolone e i piedi appoggiati sur uno sgabelletto sta lavorando calze. Il suo abbigliamento da borghese benestante è alquanto esagerato. Una gran cuffia con molti nastri rossi; uno sciallo bianco; guantini di lana; scarpe di panno contorniate di pelo. Occhiali verdi. — Lampridio vestito in modo più tosto ridicolo, con berretta in capo, seduto a sinistra presso al tavolino su cui v' è la lucerna, di contro alla Signora Bere-

nice, ha un libro in mano. Di quando in quando leggerà, e guarderà la Signora con aria passionata. — Un momento di silenzio).

Lamp. (*lancia uno sguardo patetico a Ber. e sospira fortemente*) Ah!... e poi ancora ah!

Ber. (*smettendo di lavorare e volgendosi a Lamp.*) Eh?...

Lamp. (*gli occhi sul libro*) Niente!

Ber. (*con bontà*) Mio caro Signor Lampridio, questa sera avete già sospirato quindici volte; e ogni volta mandate fuori un doppio sospiro.

Lamp. (*contento*) Dunque contate i sospiri miei? — Essi sarebbero trenta, giusta il vostro computo; e ah! (*sospira*) non ho per anche finito!

Ber. Trenta e un trentuno.

Lamp. Ma voi le numerate proprio tutte le mie passionate esalazioni?

Ber. Mi pare d'avervene marcata la somma.

Lamp. (*contento tra sè*) Non le sono indifferente. (*torna a leggere*).

Ber. E si potrebbe sapere qual sia il libro che leggete e che vi promove tante esalazioni passionate, come dite voi?

Lamp. (*vivo*) Signora... Signora... il libro che leggo e che?...

Ber. Si...

Lamp. (*sospira*) Ah!

Ber. Trentadue.

Lamp. (*con anima*) Se immaginaste?...

Ber. E come imaginarmi il libro che state leggendo?

Lamp. (*con fuoco*) Le mie mani tengono stretto il volume, ma i miei occhi... (*risoluto*) Dunque desiderate sapere ciò che mi eccita cotanta esuberanza di fiato? (*si alza precipitoso, e col libro in una mano, e l'altra mano sul cuore si avvicina a Ber.*

in aria drammatica) Osservate... qui... (*si picchia sul cuore*) qui... osservate voi stessa. (*le dà il libro*).

Ber. Vediamo. (*legge*) « Vita, morte ed amori della Regina Cleopatra d' Egitto. » (*con dispetto*) Ehi! mio carissimo Signor Lampridio, i vostri sospiri son dunque diretti a quella Sovrana?

Lamp. (*contento si frega le mani, e tra sè*) Carissimo?! — (*forte e con passione*) Oh! il mio cuore...

Ber. Il vostro cuore gemerebbe per quella testa coronata?

Lamp. (*vivo*) No, non dite così; ve ne scongiuro. (*le strappa il libro di mano e lo getta a terra*) Che Cleopatra d' Egitto! E me n' imbuscherò ben io della Regina e del suo Regno! (*pietoso*) Signora Berenice... Signora... Berenice... (*con rabbia*) No... si... no... (*riprende il libro da terra, si allontana smanioso e torna a sedere al suo posto*).

Ber. (*alzandosi e commossa*) Ma... mio Dio!...

Lamp. (*con fuoco*) Io... vostro Dio?! Sarebbe mai possibile? (*si alza e le si avvicina*) Ripetete, replicate sì dolci accenti!

Ber. (*ingenua*) Come?...

Lamp. (*vivo*) Come, come?!... Ebbene, la si finisca! Così non è fattibile continuare a vivere. Signora Berenice, Signora Berenice!

Ber. Eccomi.

Lamp. (*con fuoco*) Io... voi... noi due... ma io solo...

Ber. Innanzi!

Lamp. (*sospirando*) Ah!

Ber. Trentatre.

Lamp. Magari cento! Magari mille!

Ber. Sicchè?

Lamp. E sicchè... ho una passione... una passione, io!

Ber. Dove?

Lamp. (*con sdegno*) Dove? E me lo chiedete, me lo domandate? Voi m' interrogate?

Ber. Orsù!...

Lamp. Orsù, orsù! — Avete un bel dire voi... ma...

Ber. Che cosa?

Lamp. Coraggio!

Ber. E perchè?

Lamp. Coraggio perchè ne ho bisogno. Coraggio perchè soffro, soffro orrendamente, e non voglio, no, non voglio più soffrire. (*risoluto*) Sappiate dunque... sappiate, Signora...

Ber. Signor Lampridio, mi spaventate!

Lamp. Ah!... Questo non è un sospiro. Ah!... Nemmen questo, no. Son due Ah! di sdegno, di lutto, di spasimo. — Ah! io vi spavento?! Io?!... Oh! morte! Oh! maledizione!

Ber. (*si rimette a sedere con impazienza*) Ma, Signor Lampridio, a che gioco giochiamo?

Lamp. (*concitato*) E voi, donna cruda, dura, senza pietà, spietata, voi chiamate giuoco i miei dolori, le mie pene, i miei tormenti, i miei strazii, i miei martirii? — E voi non vi siete accorta... sì, ve lo voglio dire a tutta voce; non ho più paura, non ho più timore... voi non vi siete accorta, nè meno avvista che io vi idolatro, vi adoro, vi amo?

Ber. Voi?

Lamp. Sì, sì, e poi sì! Io da tanto tempo languo dei più cocente fuoco per voi!

Ber. Per me? — Ora capisco le continue e ripetute esalazioni...

Lamp. La pazienza lesa spinge a furore! E adesso alla fine io vi apro affatto lo squarciato mio cuore. (*le prende con passione la mano*) Qui, qui vicino a me... Voi siete l' unica mia Regina, la sola mia Cleopatra d' Egitto... ogni mio bene... tutta la

mia consolazione... l'intera mia speranza... la estrema mia felicità quaggiù in terra, e lassù, lassù in Cielo! — Berenice, stringetemi le mani... serratemi...

Ber. (*commossa*) Ma... ma... io non posso... non devo... non voglio... io... (*fa per ritirarsi*).

Lamp. Non temete... non ritiratevi... restate qui! Ve ne esorto... Ve lo impongo! — (*con amore e voluttà, toccando le parti che di mano in mano va nominando*) Le vostre rubiconde chiome, gli sfolgoranti vostri occhi, le calde vostre mani, il candido vostro collo, i vostri delicati contorni fatti al tornio, i morbidi vostri piedi, tutte le impareggiabili vostre qualità fisiche, intellettuali, morali, tutte, vi ripeto, tutte mi rapirono i sensi, m' inebbriarono l' anima. A voi io consacrai, consacro, consacrerò sempre finchè avrommi vita la mia gioventù, il fior degli anni miei...

Ber. (*con dolcezza*) Oh! Lampridio!...

Lamp. Per voi nacqui, per voi vivo, per voi morirò!

Ber. (*con molta dolcezza*) Oh! Lampridio, Lampridio!...

Lamp. A Berenice io mi dedico, e giuro, qui presso a lei, giuro di non mentir!

Ber. (*con infinita dolcezza*) Oh! Lampridio, Lampridio, Lampridio!...

Lamp. (*risoluto*) Dunque voi corrispondete alle mie fiamme? Dunque voi pure mi amate? Dunque m' è concesso sperare?...

Ber. Pietà di me, dolce mio Lampridio! Io sono sposa... mio marito...

Lamp. (*con rabbia*) Vostro marito?!... Oh furie! Oh gelosie! (*con passione*) Berenice...

Ber. No... no... allontanatevi... discostatevi... non più uno sguardo... non più una parola... non più un gesto... (*solenne*) Voi mi offendete... capite... mi offendete!

LAMP. Io offendervi ?!! Io che darei il mio sangue... le mie carni... il mio tutto per voi... io offendervi ?!! Oh! mai non fia! — Mirate queste mie amare lagrime... contemplate questo mio pianto tiepido... Berenice, Berenice, mia donna, mio esplicito, mio immenso, mio eterno amore!! (*le si butta ai piedi*).

BER. (*assai commossa*) Sù sù, per carità; in piedi... levatevi... alzatevi... Io non permetto... Oh! me infelice! Me sciagurata! Me misera!

LAMP. (*alzandosi*) Per contentarvi eccomi ritto, non più alle vostre ginocchia. — Ma se in voi ferve appena un atomo solo di misericordia... Berenice, misericordiatemi!

BER. (*quasi piangendo*) Lam... Lam... La commozione è troppo forte! Non posso dir pridio!

LAMP. Oh! quale e quanta ineffabile voluttà! — (*momento di pausa*).

BER. Io...

LAMP. Voi...

BER. No!

LAMP. Si!

SIGNOR GRATO (*di dentro*) Isaura! Isaura!

BER. Ah!!!

LAMP. Oh!!!

BER. Mio marito!

LAMP. Il Signor Grato!

BER. (*con inquietudine*) Presto, presto, ritiriamoci.

LAMP. Ritirarci ?!

BER. Voi nella mia... no, nella vostra camera; io nella mia. Siamo ambedue commossi. Egli potrebbe sospettare... Che mai avete fatto, o Signore? Che ho fatto io mai?... L' angoscia... i rimorsi... Oh! se mio marito scoprisse!

LAMP. Ritiriamoci subito, subito. — Berenice, Berenice, addio!

BER. Lampridio, Lampridio, addio! (*via per la porta a destra*).

LAMP. (*andandosene verso la porta a sinistra, e con importanza*) Anche la Signora è caseata! — E due in questa casa vittime della mia profonda seduzione! (*si frega contento le mani, e via*).

SCENA II.

SIGNOR GRATO *solo*.

(*entra affannato dalla porta in fondo. E' vestito da benestante borghese, con cappello in testa, con ombrella in mano, e chiama con rabbia*) Isaura! Isaura! (*va alla porta in fondo parlando al di fuori*) Demonio! vieni, o non vieni? (*sen viene sul davanti della scena*) Oh! ma questa creatura sarà causa di un grandissimo danno a me, di una irreparabile perdita per tutti! — (*ritorna alla porta e grida*) Isaura! Isaura!

SCENA III.

ISAURA *e* DETTO.

IS. (*figura ridicola, e vestita con caricatura*). Signor Grato, Signor Padrone, eccomi.

GR. Dovevi farti aspettare ancora un po'!...

IS. Santo cielo! Che furia!

GR. Meno ciancie! Qui, prendi il mio cappello, e la mia ombrella. (*si leva il cappello e lo dà coll' ombrella ad Isaura*).

IS. (*fa per deporre l' ombrella e il cappello in un canto del salotto*). Lì!

GR. Bestia! No, là in anticamera. Non t' avvedi che l' uno e l'altra son come due fiumi? — Un po' più di riguardo per il mio cappello.

IS. Mi fate tanta premura! (*esce col cappello e con l' ombrella*).

Gr. (*sospirando forte*) Uhf! c' è da perderne la pazienza!

Is. (*rientra*) E poi?

Gr. Hai collocato bene ogni cosa?

Is. Sicuro.

Gr. Ora sbrigati, ma sbrigati, sai.

Is. Ma che volete da me?

Gr. Che cosa voglio? E non te l' ho già detto e ripetuto?

Is. Dico, Signor Grato, stasera siete fuori di voi. Vi sarebbe accaduto qualche disgrazia?

Gr. Te ne prego, lasciami in pace. Va, e portami subito l' occorrente.

Is. L' occorrente? ... Per far che?

Gr. Isaura, Isaura, non ridurmi alla disperazione. Corri, corri, e in men d' un amen ch' io sia servito.

Is. Servito di che?

Gr. Maledetta! E quante volte t' ho a comandare? Carta, penna, calamajo, e polverino. Il temperino l' ho qui in tasca. (*estrae dal giubbetto un temperino*).

Is. E questo dunque è l' occorrente? E perche non spiegarvi prima?

Gr. Andiamo, sbrigati. Polverino, calamajo, penna, carta, e tutto quel che fa bisogno per iscrivere.

Is. Vado e vengo. (*via*).

SCENA IV.

SIGNOR GRATO *solo*.

Ah! respiro! (*passeggia smanioso su e giù per stanza*). L' estro, l' estro l' ho tuttora; non lo si perda. — Quel racconto mi ha dischiuso la sede del genio. — Oh! che dramma! Oh! che drammone! Sentiva ben io che qui (*si picchia il fronte*)

ci stava qualche cosa di rilevante. — Eh! gli oratori nascono, ma i poeti si fanno... cioè no... il contrario. Si muore poe... no, si nasce poeta. Sicuro, e io nacqui tale. (*si ferma e si pone un dito in bocca come meditando*). Dunque ricapitoliamo. — Egli... ella... l' altro... (*cupo*) l' individuo... essi... Cioè: il marito... la moglie... l' amante... (*cupo*) il Servo rivale fortunato... Il Servo rivale fortunato, che bella parte! Il protagonista. E poi il rimanente, come sarebbe a dire, per esempio: l' amico di lui... la confidente di lei... E l' amante?... Ancor egli deve avere qualcuno... Ma non importa per ora. Salteran fuori tutti. — L' ho qui, l' ho qui (*si picchia il fronte*) e non mi scappa. E' un fatto troppo vivo, troppo palpitante d' interesse, troppo troppo... Oh! Oh! Oh! (*con giubilo parlando a sè stesso*) Signor Grato Severino, quondam Giocondo, alias droghiere, e ora benestante, ritirato dal commercio, ancor voi toccherete la gloria, la celebrità! — E mia moglie? E i miei figli?... (*triste*) Me tapino! Di figli, ohimè! non ne ebbi mai. (*ancora con giubilo*) Ma i miei conoscenti, i contemporanei, i posteri... — E Isaura? (*corre alla porta in fondo e chiama*) Isaura! Isaura! Sei morta, briccona? (*ritorna sul davanti, e di nuovo con giubilo*) Certo, i posteri, mia moglie, i contemporanei ripeteranno a gara il mio nome e il mio cognome, e la mia fama rifletterà splendida su loro. — Che dramma, che dramma! — E quanti altri ne verranno dopo! Il tutto sta nel cominciare. E viva me! (*passeggia glorioso su e giù, e, come se qualcuno avesse a complimentarlo, si leva il cappello e fa grandi inchini*) « Illustrissimo Signor Grato Severino Drammaturco, abbiamo l' alto onore... » — « Prego, prego, non incomodatevi... » (*in questo mentre s' incontra con Isaura*).

SCENA V.

ISAURA e DETTO.

Is. Mi fate quasi rompere il collo per la vostra premura, e ora mi pregate di non incomodarmi! Ma non l'ho detto io che questa sera il cervello vi dà la volta?!

Gr. Perchè hai tardato tanto?

Is. Ben bravo chi sa comprendervi. Volete sì o no il vostro occorrente?

Gr. Se lo voglio?! E' quasi un'ora che l'aspetto colmo e ripieno d'impazienza e rabbia.

Is. Oh sentitelo! — Il calamajo era asciutto, e ho dovuto mettervi dentro dell'acqua.

Gr. Dell'acqua?!

Is. Sì; d'inchiostro non ce n'è. In questa casa si usa di scrivere poco.

Gr. (*vivo*) Tu bestemmi! In questa casa si usa di scrivere poco?! Ma io, io chi sono? — Se non scrissi molto, scriverò assai; e le mie scritture... le mie scritture... Isaura, te ne accorgerai!

Is. Eh! fate pur voi; ma... Signor Padrone, scusatemi, voi siete ammalato; avete la febbre indosso; parlate e gestite in un certo modo...

Gr. Non annojarmi! — Lì sul tavolino quel che hai in mano. C'è tutto? Vediamo. Carta... penna...

Is. V'avverto che la penna non è temperata.

Gr. (*con importanza*) La tempereremo noi, la tempereremo noi! — (*esamina sempre gli oggetti*) Il calamajo..! (*pone il dito nel calamajo e poscia osserva il dito sporco d'inchiostro*) Puh! abbastanza nero. (*adirato*) E la sabbia? La sabbia? Isaura, dov'è la sabbia? Come scrivere senza sabbia?

Is. (*estrae dalla tasca un cartoccio*) Se v'inquie-

tate! — Eccovela la sabbia. Non ce n' era nel polverino, e sono scesa a raccoglierne nell' orto. Capirete che se ho tardato un po'fu per servirvi appuntino.

Gr. Bene, bene. — (*vivo*) Vattene subito subito. — Vo' restar solo, qui tra i miei pensieri, tra le mie inspirazioni, tra il mio grandioso concepimento.

Is. Ma, Signor Grato, non vi vidi mai così....

Gr. (*indispettito*) Cosa così?

Is. Eh! mi fate paura!

Gr. (*con aria drammatica*) Se tu immaginassi... se tu sapessi soltanto.... Isaura, esci, lasciami, ti scosta! (*con gesto imperioso le segna di uscire*).

Is. Vado, vado. (*va verso la porta in fondo*).

Gr. (*richiamandola vivamente*) Isaura, Isaura!

Is. Son qui.

Gr. (*solenne*) La mia vesta da camera.

Is. Subito. — (*via*).

Gr. (*grave*) Colla vesta da camera i pensieri usciranno più vivi, più caldi. La vesta da camera è come il pallio, la toga entro cui s' avvolge la Musa della Tragi-commedia. — (*guardandosi i piedi*) I coturni li ho!

Is. (*colla vesta da camera*) Signor Padrone, siete servito.

Gr. Sta bene! (*si leva il soprabito, e Isaura lo ajuta a mettersi la vesta*). Così va meglio. (*ancora con un cenno imperioso le segna di uscire*) Animo!

Is. (*andandosene, tra sè*) Non so quel ch' egli abbia. Ma pende più al matto che al savio. —

(*via*).

SCENA VI.

SIGNOR GRATO *solo.*

Eccomi finalmente in preda a me stesso. — All' opera dunque, e giù delle pagine immortali! — (*va al tavolino, e si mette a contare i fogli di carta*). Cinque fogli soltanto?! Disgraziata Isaura! E tu non sai?... Pazienza! Quando saranno tutti anneriti dalle mie brucianti idee ne dimanderò degli altri. (*tira innanzi il tavolino, si siede, dispone la carta, il calamajo, spiega il cartoccio della sabbia e lo esamina*) Della sabbia da muratori! Vile Isaura!... Non importa. (*maneggiando la sabbia*) Meno male: è asciutta. (*prende la penna, la immolla nel calamajo, e si accinge a scrivere*) Incominciamo. — Il titolo... il titolo... Ci vuole un bel titolo, pomposo, da entusiasmare. Il titolo?... Diamine! come devo intitolare la mia commedia... no, il mio dramma? E' un punto più tosto scabroso. (*si alza e passeggia*) La Moglie infedele?... Bene! — No, essa è anche amante infedele, e bisogna trovare un titolo che rinchiuda in sè stesso entrambe le due infedeltà — La Infedele! — Benissimo! — No; ora che ci penso, il colto Pubblico a primo tratto potrebbe pensare che si trattasse di una Turca. Mai più! La mia moglie... vale a dire la moglie del mio dramma è tutt' altro che Maomettana! — Oh! guardate dove si vanno a ficcare le difficoltà. (*pensa*) Uh... Uh... Ah! l' ho trovato il titolo! (*lieto*) Una Donna!! Magnifico, sì magnifico!... — No, nè men questo... non mi garba. Una donna... è un nome troppo generico, non dà nessun segno dimostrativo, caratteristico... Una donna può essere giovane o vecchia, bella o brutta, buona o cattiva,

ricca o povera, zitella o sposa, vedova o divisa dal marito, e che so io... Ce ne son tante di donne, e io voglio un titolo che esprima proprio la donna di cui poco fa mi hanno raccontato il caso. — Vediamo, Signor Grato Severino; caviamoci da questo labirinto. (*resta un po' pensoso, e poi giubilante*) Ci sono, ci sono! — C'è Matilde, c'è Angelica, c'è Teresa, c'è Maria Giovanna, c'è Filiberta... li ho sentiti tutti io al teatro questi drammi, ed erano d'immenso effetto! Dunque... dunque alla mia donna darò un nome di battesimo, e il titolo sarà il nome di battesimo. — Cerchiamone uno adattato... conveniente. — Dorotea... no, brutto. Eugenia... no, troppo dolce... Eu... ge... nia... no, no. — Marfisa! Marfisa... l'intesi nominare in qualche parte cotesta Marfisa... non ricordo dove... No, non mi par bello. — Teresa! Sì, Teresa!... Diavolo! la c'è di già tradotta dal francese, e come mi piacque! Povera Teresa! — Sofia?... no. — Emilia?... no. — Carlotta?... peggio! (*dopo un po' picchia forte sul tavolino*) Al fine! Non poteva trovar meglio! Che nome! Aristocratico, romantico, simpatico, armonico, veramente drammatico! — Luigia! Luigia! (*contentissimo*) Ah? Si scriva dunque Luigia. — Alto là, alto là! Un perfezionamento: Loisa!! — Loisa è più nobile, più attraente. (*va al tavolino, piglia la penna e fa per iscrivere*) Maledizione! Uno sgorbio! La penna non è temperata. Isaura senza testa!... No, ora che me ne ricordo ella mi aveva avvisato. La colpa è mia. Ma come si fa? Nella foga dei concetti!... Nell'impeto dell'immaginazione!... (*leva il temperino di tasca, lo guarda, lo apre, lo tocca, lo ripassa un po' sul tavolino, e si mette a temperare la penna avvicinandosi alla lucerna*). E la mia Berenice che va sempre in collera quand'io vado

a teatro? ! L'amo tanto . . . il teatro ! — Là si ride, là si piange, sì, si piange, e là s' impara. — Certo ! se io spesso non mi vi fossi recato, avrei ora le idee teatrali che ho? Nè men per sogno! La mia intelligenza si è sviluppata a furia di rappresentazioni; e se io non le avessi viste e intese a rappresentare, se non le avessi gustate, se non ne avessi tratto profitto, se in me non fosse sorto un senso di venerazione, d' invidia, di emulazione per que' grandi autori, per que' sommi scrittori teatrali, domando io: il racconto che mi fu fatto stasera al caffè, domando io, mi avrebbe forse commosso, eccitato come mi ha eccitato e commosso? Oh! fatelo un po' ad un altro lo stesso racconto; e rispondetemi: qual costrutto ne avrebbe cavato fuori l'altro? — Ma io, io invece ho il genio delle scene, ne sono invaso, lo provo, lo sento . . . (*si taglia col temperino*) Ahi ! ! Maledetto temperino ! (*si guarda il dito*) Che taglio ! — Per fortuna che il dito appartiene alla mano sinistra, alla vile mano che non scrive ! (*si succhia il dito, poi lo ravvolge nel fazzoletto*) Niente ! Nulla ! Il sangue è di felice augurio per un Comico-tragico-drammaturco ! (*va al tavolino, prova la penna e poi si siede*). La penna va a maraviglia. — Sicchè scriviamo: Loisa: (*scrive*). — Anche il titolo è fatto. (*depone la penna e si frega contento le mani*). — Ora, quali e quanti hanno ad essere i personaggi, e quanti gli atti? — Uh ! non curiamoci di simili inezie. L'argomento l' ho nel capo, e di mano in mano che andrò scrivendo, allungherò, raccorcierò, aggiungerò e sopprimerò secondo la necessità e l' opportunità. — S' incominci il primo atto e la prima scena. (*volta una pagina, piega la carta come per lasciare lo spazio per il nome degl' interlocutori*) Qui metterò gl' interlocutori. — Chi deve uscire per il primo? Chi

deve aprire l'azione? La protagonista Loisa! (*si alza vivamente*) Oh! per Bacco! Aveva risoluto che il protagonista fosse il Servo rivale fortunato... Ecco un guaj, e grosso; sì, sì. Ma il titolo non lo cambio più. L' uomo per civiltà ha ceduto il titolo alla donna, ma resta sempre egli pure un protagonista. Una col titolo, e l' altro senza. Così ve ne saranno due di protagonisti. Tanto meglio! Maggior effetto! — Dunque per non far torto nè all' una, nè all' altro, chi darà principio al dialogo sarà l' amante tradito. — (*sempre passeggiando e gesticolando*) Scena Prima. — L' amante solo esce con aria disperata. — Ah! E il nome dell' amante? (*pensa*). Angusto? Alfredo? Arturo? Alberto? Ambrogio? Antonio? Oh! Antony! Nome di moda. Bello bello! — Scena Prima. Antony solo entra disperato. — Che cosa deve dire?... — La scena, già s' intende, è nella stanza dell' amante Antony. Sofà, seggiole, e un tavolino con porta in fondo e porta laterale. — Scriverò tutti gli accessorj dopo — Dunque con chi deve parlare? Che cosa deve dire? (*pausa*) Oh! Oh! il felice trovato, la squisita invenzione! Antony non parlerà. Così saranno contenti i due protagonisti. — Sul tavolino vi sono due pistole cariche, in oltre carta, penna, eccetera. Il tradito, forsennato Antony... sì, egli scriverà uno scritto alla traditrice, infedele Loisa. — Bravo Antony! No, bravissimo me! — Cosa nuova, singolare da vero! Cominciar un dramma con una lettera! Quanto ingegno! E che battimani, che applausi! (*solenne*) Sono un po' avanti negli anni, è innegabile. Ma... i talenti non hanno sesso... nè età. (*corre al tavolino e scrive*) — « Loisa!! » — Due punti esclamativi e a capo. — « Abbiatevi con questa mia le mie ultime parole. » — Che magnificenza d' esordio! — « Io vi amai... tu mi amasti... » —

Variare il voi col tu e viceversa dinota a maraviglia sconvolgimento d' animo, un pensier fisso sanguinolente. — « Io fui vostro . . . tu fosti mia . . . » — Almeno così mi fu raccontato al Caffè. — « E ora?... ora, barbara, infida, sleale, perfida, spergiura . . . » — Come stan bene questi cinque imprecativi di seguito! — « Ora tu mi tradisci, e per chi? » — Bisogna definire il chi; sicuro, dà più forza — « E per chi?... Per un vil domestico Servo! — Il Servo era della casa, ed ecco appunto che quel domestico spiega l' ubicazione dell' individuo. — « Quanta vergogna! Quanta infamia! » — Certo! darsi in braccio ad una livrea mentre si è già maritata, e si fa già all' amore con un amante è un' infamia, una vergogna. (*rilegge*) Dunque: quanta vergogna, quanta infamia. — « Loisa, Loisa, siete ... una sciagurata! » — Che espressione proprio espressiva (*rilegge*) Una sciagurata. — « Forse non ti rivedrò mai più » — Il forse è giusto. Antony ha giurato di non voler più rivedere Loisa; ma a caso, non volendo potrebbe incontrarla. Cosicchè il forse viene a taglio. — « Siate felice! » — Che nobiltà di sentimenti! — « Perchè ne avete il diritto. » — Il diritto ... — « Tu bella, giovane, ricca, stimata, illustre, riverita... » — Riverita... — « Dovete godere della vita. » — Che melodiosa e mordente ironia! — « Un pover' uomo vi amò, ti ama....» — Povero Antony, mi fa compassione; egli l' ama tuttora! — « A lui giuraste sempiterno amore... » — Il sempiterno sente troppo dell' eternità... Infinito suona meglio. (*cancella e rilegge*) Giuraste infinito amore... — « La tua vista lo ha incapricciato... i vostri detti lo hanno esaltato... i vostri scritti lo hanno infiammato... i tuoi baci lo han... » — No! — « Gli hanno fatto intravedere... » — Intravedere che cosa?... — « Il Paradiso! » —

Quanta verità! Quanta splendidezza d' immagini! (*rilegge*) Gli hanno fatto intravedere il Paradiso... — » Ma che v' importa di lui?... Ei doveva essere dimenticato, schernito, posposto... » — Devo scrivere posposto a chi? Sì! (*rilegge*) Schernito, posposto... — « Ad un Servo domestico vile! » — Per cambiare un po'. Più sopra Antony aveva scritto: vile domestico Servo. (*rilegge*) Ad un Servo domestico vile. — « Sì, sì; a me ora l' inferno! » — Prima il paradiso e poi l' inferno. Fortunato contrapposto! — « Ma a voi... » — Il Purgatorio è poco già. (*rilegge*) Ma a voi... Tre puntini!! La Signora Loisa capirà benissimo. — « Tu sei una... una... e io... vi... » —

Ber. (*di dentro*) Grato, Grato!

Gr. (*scuotendosi*) Quai voci?!

Is. (*di dentro*) Signor Padrone! Signor Lampridio!

Gr. Chi mi appella?!

Lamp. (*dalla sua camera*) Vengo.

Gr. (*drammatico*) Che mai sarà?!

SCENA VII.

ISAURA e DETTO.

Is. Ma, Signor Padrone, venite o non venite?

Gr. (*alzandosi*) Venire?! Venir dove?!

Is. Sempre via colla testa? (*va alla porta di Lampridio*) Signor Lampridio, è ora.

Gr. Ora di che?

Is. Oh bella! Quale novità! Ora di cena.

Gr. (*indispettito e drammatico*) Di cena?! Di cena?! E per una cena si ha l' ardire d' interrompere le mie lucubrazioni?!

Is. Che? Non cenereste questa sera?

Gr. (*saspirando e sempre drammatico*) Tanto fa! L' appetito c' è. Si vada a cenare; e dopo aver cenato... Vedi, Isaura? (*la prende per mano e le addita il tavolino*) Dopo aver cenato... lì!

SCENA VIII.

LAMPRIDIO *e* DETTI.

Lamp. E' ora di cena, eh? Eccomi pronto.

Is. Almeno voi non ne fate le maraviglie come qui il Signor Padrone.

Gr. (*con importanza*) Lampridio è Lampridio, e io...

Lamp. Voi siete il Signor Grato Severino, quondam... alias... eccetera, presso cui io sono a dozzina.

Gr. (*con importanza)* E poi?... Ah! non sapete, non sapete chi sia io oltre essere io? (*gli batte gravemente la spalla*) Giovinastro, giovinastro, lo saprete a luogo e tempo!

Lamp. (*tra sè*) Ch' egli avesse scoperto?...

SCENA IX.

BERENICE *e* DETTI.

Ber. Ma la zuppa diventa fredda. Signori, vi aspetto.

Gr. Vengo, vengo, Signora consorte.

Lamp. Vengo anch' io, Signora Berenice.

Ber. Dunque andiamo.

Gr. (*come tra sè*) Fatale interruzione! — (*forte)* Isaura, spegni la lucerna. (*dà un occhiata al tavolino, fa un gesto espressivo, e tra sè*) Tra poco... lì! — (*via con Berenice*).

Lamp. (*si avvicina ad Isaura mentre ella sta spegnendo la lucerna*) Mia diletta, mia deliziosa Isaura! (*l' abbraccia)*.

Is. Lampridio, mi amerete sempre? Non mi tradirete mai?

LAMP. (*dandole un bacio*) Sempre e poi sempre! Mai e poi mai! — Presto a cena.
(*Isaura ha spento la lucerna. Lampridio la prende sotto braccio, si avvia con lei agitando in alto con giubilo l' indice ed il medio, e quasi tra sè*): E due!

IS. Due di che?! (*si ferma*).

LAMP. (*le dà un bacio*) Due baci.

IS. Ah!

(*via con Lamp. per la porta in fondo*).

FINE DEL PRIMO ATTO.

ATTO SECONDO.

La Scena come al Primo Atto.

SCENA I.

ISAURA *sola*

(*entra con un lume e va per accendere la lucerna*) La cena è finita. Ma che cena?! Buh! peggio di un mortorio. — (*viene sul davanti del teatro senz' aver accesa la lucerna*). Che cosa avrà mai il padrone? Giù il vino sulla tovaglia; un piatto in terra; il coltello sempre in aria; e certi brontolii tra sè, e certi gesti da farlo proprio credere uno spiritato. — E la padrona? La padrona inquieta, sospirosa, senza una parola in bocca, e cogli occhiali fitti di continuo sul Signor Lampridio. — E il Signor Lampridio anch' egli diverso dall' ordinario. Mangiò è vero secondo il solito; ma pareva ch' egli mangiasse per dispetto. Delle grandi occhiataccie ora al padrone, e ora alla padrona; e a me, come se non esistessi nè pure. Una freddezza, una indifferenza, e quasi quasi direi un certo non so che di sprezzo ... — Signor Lampridio ... qui gatta ci cova, e non vorrei ... Basta, io son buona, dolce, tenera, affettuosa, tutta cuore ... Ma guaj, guaj se m' accorgessi! ... No, no; non corriamo troppo innanzi con crudeli sospetti. — Poco prima di cena egli fu garbatissimo meco... Chi sa?... La matte-

ria del Signor Grato, il mal umore della Signora Berenice avranno influito sul dozzinante. — Nón posso idearmi che in lui ci sia una mezza idea d'infedeltà. — (*guardando verso la porta in fondo*) Ma che vedo?! Egli si stringe a lei?! E come fa lo smorfioso, il cascamorto! Indegno! Indegna! Indegni! — A me!

SCENA II.

LAMPRIDIO, SIGNORA BERENICE *e* DETTA.

LAMP. *(con un lume in mano, tenendo con galanteria Berenice sotto braccio, senza avvedersi di Isaura).* Mia carissima, non ci capisco nulla. Temeva in prima, e dopo... Egli non m' indirizzò un verbo che è un verbo. (*scorge Isaura, e si separa da Berenice*) Isaura!...

IS. (*inchinandosi e con sarcasmo*) Ai loro comandi. Che c'è? Temevate?...

LAMP. (*sempre col lume in mano e con indifferenza*) Noi ambedue discorrevamo del Signor Grato...

IS. (*con stizza*) Sicchè?...

BER. Ma non sapresti tu, Isaura, spiegarci?...

IS. Spiegarvi?...

LAMP. S' intende... sicuro... Il Signor Grato...

BER. Si, mio marito...

IS. Ah! ora mi rinvengo. E dunque vorreste ch' io vi spiegassi perchè il Padrone non sia questa sera il Padrone delle altre sere?

LAMP. Per l' appunto!

BER. Isaura, l' hai tu ben osservato durante la cena?

IS. Chi?

BER. Sei una stolida!

IS. Chi?!

LAMP. Ma la è un' eternità che t' interroghiamo sul Signore...

Is. Sul Signore? E dov' è il Signore?

Lamp. Isaura, Isaura... metti la testa a partito, e rispondici come si deve.

Is. Per esempio?...

Ber. Dimando se hai fatto attenzione a mio marito?

Is. Ah! scusate, pensava a tutt' altro. — Il Signor Grato... il mio Padrone... quello che tiene a dozzina qui il Signor Lampridio... Oh! me ne sono avvista anch' io. Anzi, mi piglio la libertà di dirvi, Signora Berenice, che il consorte vostro o lo è, o lo sta per diventare. (*alza in prima l' indice, e poi il mignolo, come per far corna*).

Ber. Diventar che cosa?!

Is. (*con sarcasmo*) Lo sapete meglio di me; anche voi, Signor Lampridio, lo sapete meglio di me. Negate!

Lamp. Possa io cascare... cascare in terra, se arrivo a districar due lettere delle tue sillabe!

Is. (*con collera*) Delle mie sillabe?! Signor Lampridio, come sarebbe a dire: delle mie sillabe?

Ber. Eh via! Questa sera c' è la torre di Babele in casa. (*segna fuori*) Uno è farnetico; (*segna Is.*) l' altra è bisbetica...

Is. (*con malizia marcata*) E ci sono anche i patetici. — Però, Signora Padrona, se amaste di starvene qui in confidenza col Signor Lampridio, vi lascierò soli.

Ber. Isaura, siete un' impertinente!

Is. Toccherebbe a voi, Signor dozzinante, il difendermi. Ma... la luce si farà, e quando sarà fatta...

Lamp. Non ci sarà bujo, almeno...

Ber. Isaura, se non ho mal compreso, intendevate dire che il mio consorte o è matto, od è prossimo a divenirlo?...

Is. Questo, e poi il resto.

Ber. E il resto è che voi, per la prima, di pazzia ne avete da vendere. Capite?

Is. (*con rabbia*) Io? Io?.. Voi? Voi?...

Lamp. E che si risponde in cotale guisa ad una Signora Padrona?!

Is. Ella pure, Signor Lampridio? Ella pure?... Sta bene Sta bene! — (*segnandosi con i due indici gli occhi, poi le orecchie, poi il cuore*) Vedrò, ascolterò, mi convincerò... e... e farò quel che farò. (*via minacciosa*).

SCENA III.

LAMPRIDIO e BERENICE.

Lamp. (*confuso depone il lume sul tavolino*) Eh... eh...

Ber. (*viva*) Ah! Eh... eh... Non avete che eh eh sulla bocca?!

Lamp. (*dolce*) Mia Berenice, sulla bocca ho un bacio per voi. Lo volete? Pigliatelo. (*le si appressa e smorfioso*) Pc! Pc! Anche due.

Ber. Via, iniquo!

Lamp. Oh! Oh!

Ber. Ah! Ora oh oh! E che c'è bisogno di tante maraviglie? Avete udito Isaura?

Lamp. E bene?

Ber. Siete d'una sfrontataggine senza pari.

Lamp. Io senza pari?

Ber. Rispondete: avete inteso Isaura?

Lamp. Sordo... non sarei sordo. E Isaura, la vostra fantesca, avrebbe levata la voce un po' più del lecito e dell'onesto.

Ber. E sapreste mo dirmi la causa della sua escandescenza?

Lamp. Io la causa?

Ber. Signor Lampridio, siete uno scellerato!

Lamp. E' bella da vero!

BER. La trovate bella?! Bella più di me?! — Ma perchè i vostri infocati accenti di poco fa? Perchè ulcerarmi il cuore, e instillarmivi dentro una passione, mentre voi... voi... mentre i vostri affetti erano per la mia fantesca, come la chiamate; mentre ella aveva dei diritti più anziani?...

LAMP. Berenice! Berenice!

BER. Vile falsificatore!

LAMP. Ma...

BER. No, non tentate di scusarvi... I furori, le minaccie d'Isaura so ben io da che derivano. Gelosia... semplice, orrenda, pura gelosia! Non c'è più alcun dubbio. — Voi vi abusaste della mia innocenza, del mio candore... Voi, che in voi alimentavate una vecchia fiamma, per la smania di freschi trionfi fingeste ciò che non sentivate, che non sentite... Mi avete quasi sedotta... sagrificata... e io sarò posposta ad una femmina che già avevate anteposta a me. — Via, via, lungi, lontano da Berenice! Mostro!...

LAMP. (*confuso*) Ma di grazia... è permesso?...

BER. Avanti!

LAMP. Voi sbagliate; pigliate lucciole per lanterne. Isaura gelosa? E come mai? Di chi? — Berenice, io scommetto... no, vi giuro... Isaura non può... non deve... Io non saprei... non vorrei... Voi fate cattivi, erronei giudizii.

BER. (*grave*) Noi donne... siamo donne, e vediam bene. — Una delle due: o voi amate Isaura; o Isaura ama voi; o vi amate entrambi.

LAMP. E poichè vedete così bene, come potete non vedere tutto quanto l'amore che vi porto?

BER. Ma Isaura è gelosa!

LAMP. Come entro io colla sua gelosia? E poi chi ha detto ch'ella sia gelosa?

BER. Vi basti che lo dica io. Me n' intendo anche troppo. Vi ripeto che sono una donna.

LAMP. (*tenerissimo*) Lo so. E una donna per cui palpita e spasima questo mio povero cuore.

BER. Da vero?! — Dunque non è vero?...

LAMP. Che cosa?

BER. Che voi amiate colei?

LAMP. Niente del tutto. Ma vi pare? — Lampridio, Signora, Lampridio non sa tradire, nè mentire.

BER. E Isaura?...

LAMP. Al diavolo Isaura e... Voi... voi mi straziate coi vostri ingiusti sospetti. Quante volte ho a cantarvela che inclusivamente ed esclusivamente voi sola siete l' unico mio tutto per me?

BER. (*commossa*) Proprio?...

LAMP. Sicuro!

BER. (*gli si avvicina con tenerezza*) Oh! mio Lam... (*ritraendosi*) Ma no! Così subito non voglio ritornare alle deliziose sensazioni di un reciproco verace affetto. — Lampridio, lasciate che io mi concentri... Più tardi, più tardi ci ritroveremo uniti, e allora vi saprò dire qualche cosa in proposito.

LAMP. Mi discacciate?

BER. Non vi discaccio. Vi prego di entrare nella vostra stanza. — Una necessità... il mio cuore è oppresso... ho bisogno... d' un tantin di requie.

LAMP. Amen! Sia fatto il vostro volere. Ma non pensate più a Isaura. La testa le gira. Voi pure l' avete detto.

BER. (*sospirando con forza*) Ci penserò sopra. — (*segna la camera di Lampridio*) Voi là... io qui.

LAMP. (*sospirando fortemente*) Voi qui... e io là. (*andando, tra sè, e contento*) La si faceva brutta, e l' ho aggiustata con bravura!

(*via col lume*).

SCENA IV.

SIGNORA BERENICE *sola*.

Ma non so darmene pace. — Tra quei due... sì, tra Isaura e lui corsero dei preliminari. Se non fosse così, perchè tutta quella rabbia, quella stizza in lei? Ella si sarà immaginata... avrà teso gli occhi e gli orecchi... — E quando l'amore c'è, non si può nascondere... La Gelosia poi va ancora più innanzi. Lo so io. — E adesso... adesso?... Poveretta me! Tradita da Lampridio; spiata, minacciata dalla rivale; colla disperazione in seno; e per giunta forse i sospetti di mio marito. — Mio marito?... Pur troppo... egli suppone... egli dubita... Il suo contegno di questa sera... le sue inquietudini... la sua fierezza... la sua misantropia... Oh! Lampridio, voi mi avete strascinata sulla via di perdizione. (*va a sedersi presso al tavolino su cui stanno le carte di Grato*). Ma io non mi perderò. (*prende con distrazione la lettera scritta da Grato*). Amo... è vero, amo... ma amo anche la mia pace, la mia tranquillità. Ciò vuol dire che io non permetterò più al Signor Lampridio... Si serbi intatta la fede conjugale! — (*getta uno sguardo sulla lettera*) Uno scritto? Che cosa sarà mai questo scritto? Vediamo un po'. (*si alza e va presso al lume*) La mano è di mio marito. La conosco benissimo. Il suo rotondo tal' e quale (*legge*) — « Loisa!!! » — Mio marito che scrive ad una Loisa?! Possibile?! Egli ad una Loisa?!! (*legge*) — « Abbiatevi con questa mia le mie ultime parole. » — Dunque le ha digià parlato! Avanti, avanti! (*legge*) — « Io vi amai! » — Ah! — « Tu mi amasti » — Oh! si amarono! (*fremente*) Questa

m' è nuova! *legge*) — « Io fui vostro... tu fosti mia! » — Essi furono?! Infami!! (*legge*) — « Ed ora? ora, barbara, infida... » — Ora capisco tutto! (*mezzo furibonda passeggia colla lettera in mano*). Ora comprendo i suoi delirj di questa sera! E io... io sì gonza da interpretare... Ah! Signor Grato! Voi amate una donna che non vi è legata coi vincoli del matrimonio? Voi!... Me!... E chi è costei? Scoprirò, scoprirò. (*ritorna presso al lume e legge smaniosa*) — « Per un vil Servo domestico! » — (*con gioja feroce*) Marito, marito, ve l' hanno fatta, eh? (*legge*) — « Quanta infamia! » — Ci patite? E io ci ho gusto! Ben vi sta! Chi di coltel ferisce, di coltel perisce! (*legge*) — « Tu bella... » — Maledetto! (*legge*) — « Tu giovane » — Giovane anche?! (*legge*) — « Ricca, stimata... » — E io, io chi sono? Vi recai in dote nove mila scudi, e la mia famiglia è delle più onorate. (*legge*) — « Un pover uomo vi amò, ti ama... » — Crepa!! (*legge*) — « I tuoi baci gli hanno fatto... » — I suoi baci gli hanno fatto?! Si baciarono... Dei baci?!... Il cuore non mi può più!... Egli è un adult... Sono disprezzata, derelitta da tutti... una infelice! Ah!... Ah! (*cade come svenuta sulla seggiola presso al tavolino, e fa cadere il lume*). — (*bujo*).

SCENA V.

LAMPRIDIO *dalla porta a sinistra, e* DETTA.

LAMP. (*colle braccia tese brancolando*) Nessuno?... Bujo?... — Bujo perfetto! — Pare che non ci si veda. E pure ho inteso con queste mie orecchie. La caduta... come di un corpo che cade mi ha colpito ambi i timpani. Anzi, un lamento femminile, un gemito spasmodico di donna mi ha fatto trasecolare,

Qualche cosa di grave ,.. di serio in questo salotto! — Ohimè!... Un atroce pensiero... Mi sento gelare e fremere! — Si corra in camera mia a pigliare il lume. (*si volta pian piano per entrare nella sua camera*).

Ber. Ah! Ah!

Lamp. O cielo! La voce della Signora Berenice! Io non so che opinare, e quel che è peggio non ci vedo. — (*chiamando*) Dov' è? Dov' è?

Ber. Ah! Ah!

Lamp. E' lei, è lei! — Signora, Signora, siete voi?

Ber. Chi è lì?

Lamp. Son io, io...

Ber. Chi è quest' io?

Lamp. Diamine! non mi conoscete? Io!

Ber. Voi?

Lamp. Si, voi. Ma che vi venne male forse? Vediamo.

Ber. Io caddi semispenta... il lume cadde e si spense.

Lamp. Ah! n' era sicuro. Ecco il perchè siam nelle tenebre. — (*girando per la camera*) Signora Berenice, io vi cerco, e non vi trovo.

Ber. Son qua.

Lamp. Dove qua?

Ber. Qui.

Lamp. Qui? Ma dove qui?

Ber. Accanto al tavolino.

Lamp. Di tavolini ve ne sono due.

Ber. Questo.

Lamp. E dalle! Quando non ci si vede, il questo e quello son tutt' uno.

Ber. Avvicinatevi a me. — Ohimè! disgraziata!

Lamp. Lasciamo ora le disgrazie in disparte. L' importante è di orizzontarmi e di prestarvi ajuto. — Parlate più forte, la vostra voce mi servirà di guida.

BER. (*forte*) Impossibile! Sono sfinita!
LAMP. Sfinita?! (*urta contra una seggiola*) Ahi!!
BER. Bravo!
LAMP. Bravo, dite voi?! Una gamba scorticata!
BER. Ora mi siete dappresso.
LAMP. Mia Berenice...
BER. Se sapeste?...
LAMP. Non so niente.
BER. Che orrore!
LAMP. Io un orrore?!
BER. No, egli...
LAMP. Egli?.. (*urta di nuovo con gran strepito contra il tavolino e contra la seggiola su cui sta Ber.*) Povero me! (*soffiando*) Uhf!
BER. Bene! Sento il vostro respiro. Stendetemi la mano.
LAMP. Quale?
BER. Quella del cuore.
LAMP. E come si fa in questa oscurità a trovare la mano e il cuore?

SCENA VI.

ISAURA e DETTI.

IS. (*senza lume, resterà in ascolto, e farà segni di sdegno*).
BER. Lampridio...
LAMP. Berenice...
IS. (*sbuffando, ad alta voce*) La mano, il cuore, Lampridio, Berenice?! Bravi! V'ho colti! — E senza lumi?! — Non ve l'ho detto io che la luce si sarebbe fatta?
LAMP. Isaura!! (*si discosta vivamente da Berenice e viene innanzi sulla scena*).
BER. Isaura!! (*si alza vivamente*).

Is. (*avanzandosi*) Sì, io in persona. Non mi ravvisate? Vi rincresce che v' abbia sorpresi? Lo credo. Ma era sicura di sorprendervi tosto o tardi.

Ber. (*si avvicina a Lampridio, in modo che questi si trova tra le due donne. Berenice a destra, Isaura a sinistra*). Che cosa dici, linguaccia?

(*Berenice passa a sinistra, Isaura a destra*).

Lamp. (*sottovoce a Is.*) Mia Berenice, usiamo prudenza.

Is. Mia Berenice?!

(*Is. a sinistra, Ber. a destra*).

Lamp. (*sottovoce a Ber.*) Calmati, mia Isaura.

Ber. Mia Isaura?!

Lamp. (*sgomentato si ritrae, e le due donne si trovano da presso*).

Ber. Signor Lampridio!...

Is. Signor Lampridio! ...

Ber. Ah! Voi dunque?!...

Is. Sentiamo, via!

Ber. Facevate all' amore?!

Is. E perchè no?

Lamp. (*s' avanza, e si volge a Berenice, e sottovoce*) Taci, per carità!

Ber. Taci? A me taci?

(*Ber. a sinistra, Is. a destra*).

Lamp. (*sotto voce a Is.*) Silenzio, Berenice, per pietà!...

Is. Silenzio a me?

(*Is. a sinistra, Ber. a destra*).

Lamp. (*sottovoce a Is.*) Signora, non ci roviniamo.

Is. Che!!

(*Ber. a sinistra, Is. a destra*).

Lamp. (*sottovoce a Ber.*) Isaura, ci perdiamo.

Ber. Infame!

(*Is. a sinistra. Ber. a destra*).

Lamp. (*sottovoce a Ber.*) Ma se il Padrone sapesse ...

BER. Ah?!

(*Ber. a sinistra, Is. a destra*).

LAMP. (*sottovoce a Is.*). Ma se vostro marito scoprisse...

IS. Oh?!

LAMP. (*sottovoce a Ber.*) Ti supplico... (*a Is. sottovoce*) Vi raccomando...

BER. Assassino!

IS. Traditore!

LAMP. (*forte*) Quietatevi!

BER. (*attacandosi a Lamp.*) Voi ed ella?...

IS. (*attacandosi a Lamp.*) Ella e voi?...

LAMP. No...

IS. E come?...

BER. E perchè?...

LAMP. (*sforzandosi di staccarsi*) Sì...

IS. Non mi amavate?

BER. Vi amavate?

LAMP. (*come sopra*) Sì... No...

IS. Dite!

BER. Rispondete!

LAMP. (*come sopra*) Mio Dio!... Lasciatemi!

BER. Mi stupisco di voi, Isaura!

IS. Mi maraviglio di lei, Signora!

BER. Sfacciata!

IS. Sì, eh?!

LAMP. Siate buone!

BER. (*tirandolo a sè*) Menzognero!

IS. (*tirandolo a sè*) Bugiardo!

LAMP. Mie care!...

BER. (*come sopra*) Falso!

IS. (*come sopra*) Impostore!

(*lume dalla porta in fondo*).

LAMP. Ecco un lume! Son salvo!

BER. (*ritraendosi*) Mio marito!

Is. (*ritraendosi*) Il Padrone!

Lamp. (*confuso*) Il Signor Grato?!

SCENA VII.

SIGNOR GRATO e DETTI.

Gr. (*in vesta da camera, con un lume in mano, senza accorgersi dei tre, e preoccupato parlando con anima a sè stesso ad alta voce*) Chi cerca, trova!

Lamp. (*tra sè impaurito*) Ah!! Mi ha trovato!

Ber. (*tra sè*) Mio Dio!

Is. (*tra sè*) Ci siam tutti!

Gr. (*avanzandosi, e come sopra*) Non mi sfugge più!

Lamp. (*c. s.*) Come andarmene via?

Ber. (*c. s.*) Povera me!

Is. (*c. s.*) Che imbroglio!

Gr. (*c. s.*) Ella... l'amante... la persona di servizio... sono in poter mio. Medita, pensa, rifletti, e finalmente tutti... tutti e tre... (*s' avvede dei tre*) Ah!! Voi?!... Ma che fate qui all' oscuro?

Lamp. (*c. s.*) Che cosa rispondere?

Is. (*c. s.*) Non saprei che dire.

Ber. (*smarrita*) Noi... noi...

Gr. (*vivo*) Questa è singolare! — Mia moglie... il Signor Lampridio... Isaura... Eh?! (*si guarda d'intorno*) E la lucerna?... (*a Berenice*) Signora, si potrebbe ottenere una definizione?... In quale maniera vi trovo qui voi tre colla lucerna spenta, e senza che una semplice candela almeno supplisca all' incongruità del vostro tenebroso convegno?

Ber. (*confusa*) La lucerna è caduta...

Gr. E' caduta?... Ma se la lucerna è lì ritta sul tavolino...

Ber. Voleva dire... il candeliere e la candela sono...

Gr. (*vivo*) Sono che cosa ?
Is. (*ardita*) Eh via! Non vedete? (*segna il lume in terra*).
Lamp. (*ardito*) Ci vuol poco! Osservate! (*segna egli pure il lume in terra*).
Gr. (*vivo*) Vedo, osservo che la candela e il candeliere sono in terra, l' uno separato dall' altra.
Ber. (*viva*) E bene l' uno e l' altra sono caduti insieme perchè io ...
Gr. Perchè voi?...
Ber. (*viva*) In un mio accesso di sdegno li ho gettati a terra!
Is. (*tra sè*) C' è del nuovo.
Lamp. (*tra sè*) Stiamo attenti.
Gr. (*con bonarietà*) Berenice, moglie mia, mia consorte... vi lasciate dominare da così forti accessi? E il motivo?
Ber (*con fuoco*) Voi, Signor Grato, mio marito, voi osate di chiedermene il motivo?
Gr. (*con bonarietà*) Mia cara... non comprendo...
Lamp. (*c. s.*) Oh bella!
Is. (*c. s.*) Curiosa da vero!
Ber. (*con amaro sarcasmo*) Non comprendete? Non comprendete? (*con forza*) Ipocrita!!
Gr. (*maravigliato*) Ipocrita?!
Ber. (*con violenza*) Sì! — Io furente di rabbia e gelosia non potendo sfogare su voi le mie furie son caduta, e cadendo ho fatto cadere il lume.
Gr. (*tranquillo*) Ma la causa di tutte queste cadute?
Ber. La volete? Eccovela! (*corre smaniosa al tavolino e gli mostra la lettera a Loisa*).
Gr. (*vivo*) La mia lettera alla mia Loisa?!
Ber. (*con sdegno*) La vostra lettera alla vostra Loisa?! Oh! Impudente! Temerario! Ribaldo!
Lamp. (*tra sè*) Loisa?!
Is. (*tra sè*) Loisa?!

GR. (*vivo*) E voi ci avete posto sopra gli occhi? Voi, audace, avete manomesso le mie carte?! (*solenne*) Sarebbe stato meglio che il lume e voi foste caduti prima!

BER. (*fiera*) Così non avrei avuto una prova della vostra orribile infedeltà, (*sorridendo sdegnosa*) e l'altra prova della infedeltà di cui siete vittima, e per cui con tanta amarezza scrivete « Quanta infamia! »

IS. (*a Lamp.*) Eh?

LAMP. (*a Is.*) Eh?

GR. (*ridendo fortemente*) Ah! Ah! Ah!

BER. (*furente*) E ridete? E vi schernite di me?!

GR. (*s' avvicina a Ber. la prende con affetto per mano, e con gravità*): Io mi chiamo Grato Severino; e mentre che sono gratissimo alla Provvidenza dell' avermi compartito una dolce metà del vostro taglio, nel tempo medesimo dichiaro di essere uomo più che severo in fatto di costumi. — (*con amore*) Dal giorno che io vi conobbi, Berenice; dal dì che noi due innanzi all' altare intrecciammo le nostre palme; nei sedici anni che noi conviviamo conjugalmente congiunti, io nè in pensieri, nè in opere, nè in ommissioni non vi feci mai alcun torto, ve lo giuro.

IS. (*scherzosa*) Poveretto!

LAMP. (*scherzoso*) Mi fa pietà!

BER. Ma... la lettera?... Ma... quella Loisa?...

GR. (*solenne*) La lettera?... Quella Loisa?... Oh! femmina illusa, donna troppo suscettibile! Tu sei caduta in peccato di curiosità, e pronto ne è stato il castigo. Sdegni, smanie, gelosie, e poi in terra tu e il lume. (*con importanza*) Berenice, Berenice, ascoltami, e voi pure (*a Is. e a Lamp.*) ascoltatemi. — Sta bene, onde evitare in avvenire future malintelligenze e futuri guaj, che voi tutti sappiate

— che nessuno di voi ignori, mi capite? qualmente io ora, adesso non sia più l'uomo di una volta, del passato.

BER. E che cosa siete?!

GR. Che cosa sono?! — Vi compiango!

IS. Sentiamo.

LAMP. Divento tutto orecchi.

GR. (*con importanza*) Io maneggiai lungo tempo le droghe, esercitai un mestiere. Non era nato per una sì ignobile professione. Con essa, per essa guadagnai danaro, e poi le diedi addio.

BER. Questo lo so.

LAMP. *e* IS. Lo sappiamo.

GR. Ma io aspirai sempre più in là del lucro, più in là del vergognoso, ozioso far nulla. Il continuo, il fisso mio scopo fu... fu la gloria, miei cari, la gloria!

BER. IS. *e* LAMP. La gloria?!

GR. Certo! Essa!

BER. E dunque?

GR. E dunque mi son gettato in braccio all'Arte, all'Arte nobile, all'Arte che sarà fonte perenne d'illustrazione a me, a voi, a tutti quanti.

BER. Ma, Grato mio, ho paura che il vostro cervello...

GR. Il mio cervello sta agitando cose in grande, cose immense. — Insomma per finirla vi faccio manifesto: che io, nell'istante stesso in cui vi parlo, vado componendo... un dramma... un dramma serio...

BER. Voi?!

LAMP. Un dramma?!

IS. Serio?!

GR. Che quella lettera, è una lettera diretta da Antony a Loisa moglie di suo marito, i quali sono interlocutori nella mia teatrale finzione...

BER. Proprio?!

GR. Che io, oltre aver scritto il titolo del dramma e

quella lettera fulminante, a forza di cercare mi sono impossessato del nome di tre importantissimi miei personaggi.

BER. Quand' è così...

IS. Capisco il cerca!

LAMP. Mi spiego il trova!

GR. Che io... (*vivo*) Oh! diavolo! (*inquieto cerca qualche cosa sopra sè e per la stanza*). Ora che me ne ricordo, per cagion vostra ho scordato il nome del terzo personaggio, del Servo, di uno dei protagonisti. Maledetto! Il suo nome incominciava per... per do...

LAMP. Per do?... Una persona di servizio?

GR. (*vivo*) La conosceresté forse?

LAMP. (*scherzoso*) Se l' avete inventata voi, crederei di no.

GR. Ma il nome, dico!

LAMP. Essendo un Servo...

GR. (*vivo*) Sì, il nuovo amante corrisposto dalla infedele... il rivale fortunato...

LAMP. (*ingenuo*) Essendo un Servo, e incominciando per do... niente di più naturale che il suo nome sia...

GR. Presto! Fuori!

LAMP. Sia do... mestico.

GR. (*con dispetto*) Eh via! Domestico sì; ma domestico è nome di qualità, e non un nome nominale.

BER. Dunque quel Servo è una vostra invenzione?

GR. (*vivo e con importanza*) Tutta mia! Tutta mia! — Ma il suo nome?... (*lieto*) Ah! (*si picchia il fronte*) Mentre voi stavate qua a fantasticare sciocchezze, io stava di là a combinare la mia tela drammatica. E il nome del Servo per fortuna l' ho segnato con uno stuzzicadenti sopra un piatto. (*vivo*) Isaura, corri a pigliarmelo. Il piatto lo vedi subito. E' affumicato.

Is. Corro. (*per andarsene*).

Gr. (*vivo*) E poi no, no ... Tu mi cancelleresti il nome. Vado io, vado io. Meglio. (*fa per andarsene col lume*).

Ber. Ehi?! Ma il lume?

Gr. Torno in uu baleno. (*via col lume*). — (*bujo*).

SCENA VIII.

LAMPRIDIO, BERENICE, *e* ISAURA.

Ber. (*con accento di compassione*) Pover uomo!

Lamp. (*incerto*) Signora Berenice...

Is. (*incerta*) Signora Padrona...

Ber. (*con emozione*) Signor Lampridio... parlo con voi. (*si asciuga col fazzoletto gli occhi*).

Lamp. In che posso servirvi?

Ber. Quanti ne abbiamo del mese?

Lamp. Del mese?... Dodici, credo.

Is. No, tredici.

Lamp. Brutto numero!

Ber. (*con emozione*) E bene, Signor dozzinante, non abbiatevene a male. Per la fine del mese favorirete di procurarvi una nuova dozzina.

Lamp. (*con maraviglia*) Signora!... Perchè?...

Ber. (*seria*) Silenzio! Il perchè lo sapete.

Is. Ma...

Ber. (*viva*) E voi, Isaura, qualora voleste per la fine del mese tener dietro al vostro Signor Lampridio, mio marito e io ve ne saremmo obbligati.

Is. (*con rabbia*) Signora ... Perchè?...

Ber. (*viva*) Tacete! Il perchè vi è noto.

Is. (*a Lampridio*) Voi foste la causa di tutto il male, Signor Lampridio!

Lamp. Oh! giorno nefasto per il mio cuore!

Ber. Siamo perfettamente intesi. E' inutile farne altre parole.

SCENA IX.

SIGNOR GRATO e DETTI.

GR. (*accorrendo lieto con un piatto in mano e col lume*) Eccolo! Eccolo! Non ve lo diceva io che im-cominciava per do?... Guardate, moglie mia. (*le mostra il piatto*).

BER. (*legge*) « Domingo. »

GR. Domingo, sì, Domingo! Vero nome di Servo che fa all' amore colla sua Padrona. Che felicissima invenzione! Hai visto? Sei tranquilla, eh? Non cascherai più?...

BER. E chi mai si sarebbe imaginato che voi...

GR. (*ponendole una mano sulla bocca*) Ts! Ts! Mia cara, di stramberie ne hai già dette anche di troppo. — Imparate a rispettarmi e a stimarmi in tutto e per tutto! (*a Lamp. e a Isaur.*) Voi pure...

LAMP. (*inchinandosi*) Quanto a me...

IS. (*inchinandosi*) Non dubitate...

GR. Benissimo! — Questa sera ho travagliato abbastanza. Andiamo a riposarci. — Domani di nuovo all' opera, e via di seguito. — E fra non molto spero che il Rispettabile Pubblico e l' Inclita Guarnigione si compiaceranno di applaudire in Teatro a Loisa, primo lavoro ed originale copiato dal vero del Signor Grato Severino...

BER. (*scherzosa*) Quondam...

LAMP. Alias...

IS. Eccetera...

GR. Illustre Drammaturco Italiano, onore di tutta Ausonia e dell' intiero Italico Stivale

FINE DELLO SCHERZO COMICO.

Genova, Dicembre 1852.

ALLA SIGNORA

SANTINA LEGNANI FRASCHINA

Mia Carissima Madre!

Anche questo componimentino è tratto dalle mie Scene Aristocratiche Parigine.

Esso ebbe l' onore di due ristampe (senza che gl' illegali ristampatori siensi tampoco degnati di nominarne l' Autore), e fu ultimamente rappresentato sul Teatro con felice successo.

Ora io l' offro e dedico a te volontieri, nella lusinga che la buona accoglienza già fattagli dal Pubblico te lo abbia a rendere meglio accetto.

Un bacio di cuore dal tuo

Affezionatissimo Figlio

GIOVANNI.

In Cremona, il primo di Maggio 1856.

Siate indulgenti!

UN FILANTROPO.

Un Marito

PERSONAGGI.

ETA'	
25 — 30 ANNI	CONTE ERNESTO DI MONDOR.
20 — 25 —	CONTESSA ENRICHETTA DI MONDOR.
25 — 30 —	MARCHESE DE LA ROUERIE.
20 — 25 —	FIORINA.

A Parigi, nel Palazzo del Conte di Mondor.
Al tempo nostro.

UN MARITO

Stanza ricca ed elegante. — Una porta in fondo, e un' altra a destra.

SCENA I.

CONTE DI MONDOR e FIORINA.

FIOR. (*venendo dalla porta a destra e inchinandosi*) Signor Conte...

CONT. (*entrato dalla porta in fondo*) La Signora Contessa?...

FIOR. E' nella sua camera.

CONT. Desidero di parlarle.

FIOR. Ho ordine di rispondere a tutti che ella oggi non riceve visite, perchè un po' incomodata. Ma a voi, Signor Conte... siete suo marito, e io non ardisco...

CONT. Va', Fiorina, e falle sapere che mi sto qui aspettandola.

FIOR. Corro. — (*via per la porta a destra*).

SCENA II.

CONTE *solo.*

Povero Ernesto! Non sei tu da compiangere?! — Io l'amo tanto, ed ella... Oh! una spiegazione mi è indispensabile. Così non posso più vivere! — E se poi i miei dubbj, i miei timori?... No! Enrichetta non mi tradisce. Le apparenze stanno contra lei; ma ella è innocente!

SCENA III.

FIORINA e DETTO.

FIOR. La Signora Contessa vien subito.

CONT. Bene! — Tu mi hai detto che ella è un po' incomodata?...

FIOR. Sì, Signor Conte. Il ballo di jeri le fece male... — *(entra la Contessa. — Fiorina s' inchina, e via per la porta in fondo).*

SCENA IV.

CONTE e CONTESSA.

CONTES. (*assai triste*) Voi bramate di parlarmi, Ernesto?

CONT. Vi ringrazio della vostra premura nel soddisfare al mio desiderio. — Fiorina mi ha detto che il ballo di jeri...

CONTES. E' nulla. Un po' di mal di capo; e non voleva ricevere visite.

CONT. Obbligato assai dell' eccezione in mio favore.

CONTES. Voi scherzate...

CONT. (*triste*) Contessa, non ho punto voglia di scherzare.

CONTES. Come?

CONT. (*la prende per mano, e vanno a sedersi sul sofà*). Enrichetta, ho un peso sul cuore che mi tormenta.

CONTES. E quale?...

CONT. Voi sola potete levarmelo.

CONTES. Io?...

CONT. Sì; — ma siate sincera.

CONTES. Di che si tratta?

CONT. Io vi amo come ai primi giorni del nostro amore. — E voi?...

CONTES. Che?...

CONT. Voi?... — Enrichetta, oh! ditemi per carità che io m' inganno!

CONTES. Spiegatevi.

CONT. Il Marchese De la Rouerie...

CONTES. Il Marchese De la Rouerie?!...

CONT. Voi non l' amate, non è vero?

CONTES. Ernesto, siete divenuto geloso?

CONT. Avrei io torto di esserlo?

CONTES. E il motivo?

CONT. L' assiduità del Marchese presso di voi; il vostro cambiamento verso me, cambiamento che non mi potè sfuggire, e del quale so d' essere affatto incolpevole: tutto mi fa temere che le vostre affezioni non sieno più per Ernesto, ma per un altro.

CONTES. Voi non siete persuaso...

CONT. (*vivo*) Se il fossi, pensereste che ora mi volgerei alla vostra sincerità?

CONTES. Appena dei dubbj?...

CONT. Ma i dubbj mi straziano l' animo. Io ho bisogno dell' amor vostro. Perchè io non abbia a soffrire, perchè io non abbia a disperarmi, Enrichetta, rispondetemi che amate me solo.

CONTES. (*scherzosa*) Io potrei punirvi...
CONT. (*vivo e lieto*) Grazie, Contessa! Potreste punirmi? Ho fallato io.
CONTES. Ernesto, voi siete buono, e però mi fanno maraviglia i vostri timori.
CONT. Vi chieggo scusa. — Ma il Marchese...
CONTES. (*solenne*) Il Marchese de la Rouerie non può esservi cagione della minima pena. Ve n' assicuro!
CONT. E pure...
CONTES. Se le mie parole non bastano à levarvi dal cuore il peso che vi tormenta, perchè dunque interrogarmi?
CONT. (*con bontà*) Enrichetta, io vi credo pienamente; mi avete consolato. — Ma... se vi richiedessi di un favore?...
CONTES. Potrei io dirvi di no?
CONT. E bene compiacetemi. Che il Marchese...
CONTES. Mi stia lontano, eh?
CONT. Non per voi, non per me; ma per chi vuol vedere il male dove non esiste.
CONTES. Ernesto, procurerò di compiacervi.
CONT. (*si alza, e con viva emozione*): Enrichetta, ora il mio cuore non prova che una sola sensazione, ed è quella dei primi momenti in cui esso palpitò per voi. — (*le bacia con amore la mano*) Io ti amo!
CONTES. (*con anima*) E io non vi amo forse?

(*un momento di silenzio*).

CONT. Dimenticheremo questo nostro colloquio?
CONTES. Oh si! E spero che un simile non si avrà mai a rinnovare.
CONT. Ne son certo. — Enrichetta, addio. Abbiate cura della vostra salute; e se i balli non vi fanno bene, ricordatevi che a me pure non riescono molto cari.
CONTES. Ci rivedremo più tardi?

CONT. Sono nel mio appartamento.

CONTES. E io rimango qui. — Addio per ora, Ernesto; e fidatevi alla vostra Enrichetta. (*si stringono la mano, e la Contessa accompagna il Conte sino alla porta in fondo*).

SCENA V.

CONTESSA *sola*.

Quanto è buono! E chi non l'amerebbe? — Ah! s'egli sapesse?... Mio Dio!... Non so come salvarmi... — Ernesto, perdono!... Io son ben disgraziata!

SCENA VI.

FIORINA *e* DETTA.

FIOR. (*dalla porta in fondo*) Il Signor Marchese De la Rouerie.

CONTES. Il Signor Marchese?!...

FIOR. Egli vuole parlarvi.

CONTES. (*con fuoco*) Egli vuole?!... (*con pena e tra sè*) Sì; egli ha diritto! (*forte*) Fallo entrare.

(*Fiorina via*).

SCENA VII.

CONTESSA *sola*.

Al ballo di jeri il Marchese mi disse d'aver bisogno di me, e che sarebbe venuto qua oggi. (*con sdegno*) E io non posso rimandarlo! No! (*con dolore*) La Contessa di Mondor è schiava del Marchese De la Rouerie!

SCENA VIII.

MARCHESE DE LA ROUERIE *e* DETTI.

MARCH. Buon giorno, Contessa.

CONTES. (*seria*) Non vi siete fatto aspettare, Signor Marchese.

MARCH. Ve n' incresce forse?

CONTES. (*seria*) In che mi è dato di servirvi?

MARCH. Enrichetta, voi siete il mio angelo tutelare. Io ricorro, come già più volte ricorsi, alla vostra bontà. Non mi negate la grazia che sto per chiedervi.

CONTES. (*con dolore*) E quando ve ne negai io una?

MARCH. So le mie molte obbligazioni verso voi.

CONTES. (*seria*) E ora dunque, Signore?...

MARCH. Io sono l' uomo più sfortunato del mondo. — Jeri venni al ballo per vedervi...

CONTES. Per veder me?!...

MARCH. Sì; vi è nota la mia passione...

CONTES. (*con forza*) La vostra passione?!... (*fredda*) Signor Marchese, qual è lo scopo di questa vostra visita?

MARCH. Ma voi siete adirata meco?

CONTES. No... Non ho ira per il Signor Marchese De la Rouerie.

MARCH. Mi odiate?...

CONTES. (*si asciuga gli occhi col fazzoletto*).

MARCH. Enrichetta, piangete?...

CONTES. (*con passione*) E non devo io piangere?

MARCH. (*le si avvicina*) A che giovano queste vostre lagrime? Esse non faranno mai scordare nè a voi, nè a me che...

CONTES. (*con pietà*) Vi prego di non accennare al passato. Le mie lagrime non vi esprimono tutto il mio dolore? E in voi non desteranno mai rimorso?

MARCH. Contessa?!...

CONTES. (*con calma*) Signor Marchese, avete bisogno di me. Parlate:

MARCH. Jeri andai al ballo per vedervi. Voi vi veniste tardi; e io onde togliermi dalla pena della lunga aspettazione...

CONTES. (*con sarcasmo*) Vi poneste a giuocare. Passai a caso vicino a voi, e il vostro sguardo rimaneva fisso sul tappeto verde.

MARCH. Contessa, jeri tutto m' era contrario.

CONTES. (*con vivo sarcasmo*) E perdeste.

MARCH. Si; e ora appunto spero di ottenere da voi...

CONTES. Vi comprendo. — Signor Marchese, non meritate il mio sdegno, nè il mio odio, no; avete il mio disprezzo.

MARCH. (*con fuoco*) Mi disprezzate ?!

CONTES. Vi sembra che sia poco, eh?

MARCH. (*risoluto*) Signora Contessa, jeri perdei mille luigi sulla parola. Oggi devo pagarli. — Voi non vorrete che il vostro amante...

CONTES. (*con impeto*) Voi mio amante?!! (*con disperazione*) Me disgraziata! (*si copre il volto*).

MARCH. Avrete la compiacenza di darmi oggi i mille luigi, senza i quali io sarei disonorato.

CONTES. (*con sarcasmo*) Vi preme il vostro onore, Marchese De la Rouerie?

MARCH. Chi oserebbe dubitarne?!

CONTES. Non è la prima volta ch' io ne detergo le macchie.

MARCH. (*con sarcasmo e vivo*) Sta in me, o Signora, di far comparire il vostro in tutto il suo splendore.

CONTES. (*con disperazione*) Ah?! (*pausa, e poi con calma*) Signor Marchese, ora mi è impossibile di soddisfarvi. Voi ricorrete troppo spesso al vostro angelo tutelare!

MARCH. (*con rabbia*) Vi è impossibile?!... (*minaccioso*) Dunque...

SCENA IX.

CONTE e DETTI.

CONT. (*viene dalla porta in fondo. Si arresta maravigliato, e non visto rimane in ascolto, esprimendo con gesti rabbia e dolore*).

CONTES. Per carità... le vostre minaccie mi fanno fremere! — E voi potreste?...

MARCH. Vendicarmi della vostra avarizia.

CONTES. (*si getta desolata sopra un seggiolone e piange*).

MARCH. (*le si avvicina*) Non inquietatevi, Contessa. Voi sapete che io so tacere.

CONTES. Signore, io non posseggo i mille luigi; ma ho i miei gioielli. Ritornate tra poco, e il vostro onore sarà salvo. Ricordatevi che per salvare il mio ho dato oro e diamanti. Non mi resta che la vita...

MARCH. Vi prometto che non verrò più ad importunarvi. Siate sicura del mio silenzio. Enrichetta, per ora vi ringrazio. Tra poco ritornerò.

(*il Conte a queste parole si ritira. Il Marchese esce per la porta in fondo, e si volge dalla parte opposta a quella per cui si è ritirato il Conte*).

CONTES. (*rimane un po' seduta sospirando e asciugandosi gli occhi; poi si alza*). Ah!! (*via a destra con segni di desolazione*).

SCENA X.

CONTE *solo*.

(*entra dalla porta in fondo, si avanza pallido e quasi fuori di sè*). Che ho visto, che ho inteso mai?! Quanta viltà in entrambi!! E io credere alle sue pa-

role? Io fidare nella sua lealtà?! (*con forza*) Ah! Contessa, saprò io punirvi!! (*corre verso la porta a destra, e poi si ferma a un tratto*) No! Voglio provare sin dove arriva la sua perfidia! (*passeggia smanioso*) — « Il Marchese De la Rouerie non vi può essere cagione della minima pena. Ve ne assicuro! » — Così ella mi disse. Indegna!! Mentire con tanta impudenza! — E quell' uomo?! Oh! per quell' uomo di fango ella mi ha tradito, ella si è perduta! (*con forza*) Conte di Mondor, a te la vendetta! (*resta un po' sopra pensiero, e quindi con gioja feroce, come preso da una subita idea*) Sì!!... Tra poco egli deve ritornare... Essi non mi sfuggiranno! (*fa segno come di ferire con un pugnale, e furente si avvia alla porta in fondo*).

SCENA XI.

CONTE e CONTESSA.

CONTES. (*con uno scrignetto in mano*) Ernesto?!...

CONT. (*rivolgendosi*) Contessa!!

CONTES. Eravate qui?... E perchè ve ne andate così premuroso? (*gli si avvicina*) Ma voi siete pallido! Che è stato?!

CONT. (*con ira repressa*) Vado e ritorno subito. (*s' avvia alla porta in fondo*).

CONTES. (*con ansia*) Ernesto, il vostro sguardo, il vostro tremito... (*vuol prenderlo per mano, ma egli l' allontana da sè fieramente, e le fa cadere lo scrignetto*). Mio Dio!...

CONT. (*con cupa calma raccoglie lo scrignetto e lo osserva*). Signora Contessa, le vostre gioje?...

CONTES. (*fa per prendere lo scrignetto*).

CONT. (*tiene lo scrignetto, e mostrandoglielo*): Le vostre gioje?!...

CONTES. (*con pena*) Sì...
CONT. E come vi occorrono adesso?
CONTES. (*resta silenziosa*).
CONT. Non rispondete?...
CONTES. (*supplichevole*) Signor Conte...
CONT. (*depone lo scrignetto sopra un tavolino, si accosta alla Contess. e sempre con cupa calma*) Signora Contessa, il Marchese De la Rouerie era qui con voi prima che io entrassi...
CONTES. (*con pena*) L'avete visto?...
CONT. E ho inteso ogni cosa!
CONTES. (*con terrore*) Gran Dio!! Voi avete inteso?...
CONT. Ogni cosa!
CONTES. (*gli si getta ai piedi*) Abbiate pietà di me!...
CONT. Pietà di voi?!... (*la lascia in ginocchio e fa per uscire*).
CONTES. (*si alza con veemenza, lo ferma, e pietosamente*): Ernesto!... Signor Conte!...
CONT. (*con gravità*) Voi non avete nulla a dirmi in vostra scusa. Io stesso ho visto e inteso... — La vostra colpa è certa, e incancellabile è il mio disonore!
CONTES. (*con dolore*) Io fui colpevole...
CONT. (*con sarcasmo*) Foste?... E ora?!...
CONTES. Signor Conte, ve ne scongiuro... Il Marchese...
CONT. (*con fuoco*) Il Marchese?! (*con rabbia*) Egli è il vostro amante!
CONTES. (*con forza*) No! Io lo abborro, io lo disprezzo!
CONT. (*la guarda con maraviglia, e poi con amaro sarcasmo*): Lo abborrite? Lo disprezzate?... E per lui avete infranto i vostri più sacri doveri, avete macchiato il mio nome, mi avete ricolmo di dolori? E per lui, che abborrite, che disprezzate, vi private del vostro oro, dei vostri diamanti? (*corre al ta-*

volino, ne prende lo scrignetto, e sdegnato glielo mostra) Negherestе ancora?!

CONTES. (*supplichevole*) Ascoltatemi in prima, e poi con rassegnazione subirò la mia condanna.

CONT. (*grave*) Questa mattina stessa io, pieno d'amore per voi, diedi ascolto alle vostre parole, ebbi fede nella vostra lealtà. I miei tormenti si dissiparono appena mi assicuraste del vostro affetto. Tolto così ogni dubbio dal mio cuore, io lieto qui accorreva perchè sentiva bisogno di ritrovarmi con voi, di ringraziarvi... (*con rabbia*) Signora, io v' ho sorpresa con quell' uomo... sono stato testimonio della vostra vergogna.... della sua viltà!

CONTES. (*con dignità*). Signor Conte, la moglie vostra vi fu sempre fedele, ella non ama che voi. Ve lo giuro!

CONT. (*con forza*) E ardite?!...

CONTES. (*con pietà*) Un mio fallo che sempre vi tenni occulto, che non vi avrei mai palesato a costo della mia vita, e per il quale tanto soffrii, quel mio fallo ora son costretta a confessarvelo. (*solenne*) Signore, il vostro nome, l'onor vostro rimangono puri. Io, Contessa di Mondor, non ho a rimproverarmi che di aver mancato di fiducia nella vostra generosità, nella vostra bontà. (*con cuore*) Voi forse mi avreste perdonato, oh sì!

CONT. (*con tristezza*) Ma come?...

CONTES. Tre anni prima che lo divenissi vostra moglie ebbi la sventura di conoscere il Marchese De la Rouerie in casa del mio tutore il Barone di Bonnefoy, presso cui lo viveva. Giovinetta inesperta, senza padre, senza madre, priva di consigli, presto mi lasciai sedurre dalle apparenti belle qualità del Marchese. Egli protestava d'amarmi, mi giurava eterna fede, dovevamo sposarci! (*piangendo*) Signor Conte... io fui colpevole!...

Cont. Ah!!! Ed egli?...

Contes. Egli... partì per lontani paesi, e in cinque anni non ebbi alcuna notizia di lui.

Cont. E voi?...

Contes. Io piansi il mio fallo... — Dopo, il Conte Ernesto di Mondor mi fu presentato; lo amai; — egli chiese la mia mano; e io... sicura di essere con lui felice, ebbi il torto di scordarmi che io era indegna di divenir sua sposa.

Cont. (*con ansia*) E quando rivedeste il Marchese?...

Contes. Lo rividi saranno or due mesi dal mio tutore. Mi rammentò il passato; egli poteva, e voleva perdermi. Le sue minaccie mi spaventarono... Comprai coll' oro, se non la mia pace, il suo silenzio.

Cont. Quell' uomo è atrocemente vile!...

Contes. E io lo abborriva, lo disprezzava... ma lo temeva. (*con passione gli si getta ai piedi*) Signor Conte, ai vostri ginocchi ora imploro perdono... il solo vostro perdono! Il nome di Contessa di Mondor più non mi appartiene... andrò lontana da voi ad espiare una colpa che mi renderà disgraziata per tutta la vita!

Cont. (*impietosito*) No, sorgete (*la alza con bontà*). La Contessa di Mondor è innocente, e il Conte di Mondor non ha il diritto di punire un fallo commesso da Enrichetta quando ella non era sua moglie.

Contes. (*con gioja*) Oh! sarebbe mai vero?!...

Cont. (*con amore*) Povera donna! Tu devi aver molto patito. Va', che sei perdonata.

Contes. (*con immensa passione*) Grazie, Signor Conte, grazie!

SCENA XII.

FIORINA *e* DETTI.

FIOR. Il Signor Marchese De la Rouerie.
CONTES. Ah!!
CONT. Il signor Marchese?!!... Ch' egli venga. (*Fiorina via*).
CONTES. (*con ansia*) Ma voi...
CONT. (*con bontà*) Contessa, ritiratevi.
CONTES. (*con ansia*) Ernesto, ve ne supplico, non vogliate esporvi...
CONT. (*grave*) Rammentatevi che il Marchese De la Rouerie è un vile! (*le fa cenno d' andare nelle sue stanze*).
CONTES. (*gli stringe la mano con passione, e via triste per la porta a destra*).

SCENA XIII.

CONTE *solo*.

(*con fuoco*) Io dovrei vendicare Enrichetta!... Ho sete del sangue di quest' uomo!... (*pensa; — un po' di pausa*). Ma no...

SCENA XIV.

MARCHESE *e* DETTO.

MARCH. (*resta maravigliato nel vedere il Conte*).
CONT. (*grave*) Signor Marchese!...
MARCH. (*incerto*) Signor Conte...
CONT. (*grave*) Voi cercate la Signora Contessa?...
MARCH. Avrei caro di riverirla.

CONT. (*grave*) La Signora Contessa è occupata. Ella mi ha incaricato di ricevervi; e io farò le sue veci.

MARCH. Potete essere persuaso che godo assai nel trovarmi con voi, Signor Conte.

CONT. (*grave va al tavolino, ne prende lo scrignetto, e lo mostra al Marchese*) Ecco i diamanti di mia moglie.

MARCH. Ah!!

CONT. (*grave*) Vi maravigliate? (*con sarcasmo*) Non siete venuto qui a posta per essi?...

MARCH. (*confuso*) Signor Conte!...

CONT. (*grave*) Alla Signora Contessa doleva troppo il privarsene. Ella mi ha fatto la confidenza...

MARCH. Ella?...

CONT. (*freddo*) Mi ha palesato tutti i suoi guaj, tutti i suoi tormenti... In cambio dei diamanti vi manderò tra poco i mille luigi che jeri perdeste e che voi esigete dalla Signora Contessa in premio del vostro silenzio.

MARCH. Ma io!...

CONT. (*con sprezzo*) Signor Marchese, non una sola parola! Siete pagato per tacere! Tra un'ora avrete i mille luigi. Uscite! (*gli addita la porta in fondo*).

MARCH. Voglio soddisfazione!...

CONT. (*con impeto*) Soddisfazione a voi, Marchese De la Rouerie?! (*con gran disprezzo*) C'è troppa distanza tra me onest' uomo, e voi vile!! (*grave*) Son certo che per il vostro meglio non terrete parola con alcuno delle gloriose opere vostre! (*gli fa cènno imperiosamente di uscire*).

MARCH. (*esce confuso*).

CONT. (*seguendolo collo sguardo*) Quanta infamia!!

SCENA XV.

CONTESSA *e* CONTE.

CONTES. (*accorrendo commossa*) Ernesto !...
CONT. (*serrandola tra le braccia*) Enrichetta !!...

FINE.

Lugano, Settembre 1852.

NOTE.

Nota all' Age d' Or.

Il Signor PONSARD, l'illustre Capo della Scuola che si dichiara quella del *Buon senso*, nel suo articolo sulla *Dame aux Camélias* ha il seguente passo, di cui mi servii per alcuni versi del mio Prologo.

« M. Dumas a mis en scène les lorettes; le mot est consacré, et je l'adopte, sans en donner la définition, que tout le monde connaît. Je ne suis pas de ceux qui reprochent à l'auteur le choix de son sujet. A ce compte, il faudrait brûler Horace dont les vers les plus gracieux chantent Lalagé, Chloé, Lydie, Néobule et tant d'autres qui étaient les lorettes du quartier Capitolin. Voudriez-vous que la Fontaine n'eût pas fait le conte de *la Courtisane amoureuse*? et regrettez-vous les larmes que vous avez données au chevalier des Grieux et à Manon Lescaut? Le Théâtre-Français, lui-même, a l'honneur de jouer quelquefois *Turcaret*, la comédie qui approche le plus de celles de Molière; vous pouvez donc permettre au Vaudeville de prendre aussi son héroïne parmi ces pécheresses élégantes. Le drame est partout où est la vie, et tout ce qui est humain est du domaine de l'art. Montrez-moi de vraies passions, des luttes réelles, des souffrances vivantes, ou des mœurs fidèlement reproduites et des ridicules bien observés, j'applaudirai; je garde mon mécontentement pour les caractères faux, les sentiments hors nature, et les situations impossibles. Il n'est pas question de réhabiliter les courtisanes; je crois qu'on abuse un peu, depuis quelque temps, de cette accusation, qui supprimerait presque tous les poëtes latins et proscrirait Lesage et l'abbé

Prévost. Y a-t-il des lorettes? Oui. Est-ce que dans ce monde s'agitent des passions, des luttes et des souffrances? Sans doute. Dès lors, voilà un sujet de drame, et si le drame est vrai, un enseignement; et l'enseignement résultera de la peinture exacte des mœurs et des caractères, et non de la façon dont le poëte arrange les événements et termine le cinquième acte. Prenons garde à la pruderie! Les Français vont impétueusement d'un extrême à l'autre. En 1830, on n'aimait que les excentricités; on était avide d'horreurs, il n'y avait d'intéressant que les grands scélérats et les désespérés, que Byron avait mis à la mode Aujourd'hui on retournerait volontiers vers Berquin et Florian; on est si fort épris des vertus domestiques, que, non content de les pratiquer chez soi (j'aime à le croire), on veut encore les retrouver sur le théâtre, et qu'une pièce n'est morale que si on peut dire du principal personnage: Il fut bon père, bon époux, et le reste. Eh bien! l'art n'est ni ici, ni là; il est dans la vérité des choses; il est à sa plus haute expression dans le rude et franc Molière que vous traiteriez d'immoral, à l'heure qu'il est, et dont chaque comédie vous scandaliserait au dernier point si elle était représentée pour la première fois et n'avait pas pour elle l'imposant respect des siècles. En un mot, le théâtre n'est pas un pensionnat pour l'éducation des jeunes demoiselles; c'est l'affaire des *Contes* et *Conseils à ma fille*. Le théâtre s'adresse à des gens du monde, qui ont connu la vie, et il leur expose le plus fidèlement possible l'état de la société ou le jeu des passions humaines. Otez-lui cette franchise et cette sincérité, vous l'affadissez et le faites tomber en langueur; toute observation, toute philosophie, toute poésie disparaît, et il ne reste plus que des bergeries d'opéra-comique. »

Nota alla Contessa Du Barry.

Come chiaro apparisce dalla data di « *Un Discolaccio* » e dalla data della « *Contessa Du Barry* » le due Commedie non sono del numero dei componimenti da me scritti nei quattordici mesi accennati nella mia prefazioncella. La seconda Commedia, già incominciata da due anni ed interrotta per altre mie occupazioni, fu terminata in Cremona mentre io stava attendendo alla stampa del presente libro.

Era ed è tuttora mia idea di farla seguire da un Dramma intitolato esso pure « *la Contessa Du Barry* » nel quale sarebbero svolti gli ultimi casi della bella e buona Contessa. — Se il giudizio che i Critici *intelligenti* daranno della prima parte non mi sarà al tutto contrario, io mi farò animo e cercherò di recare ad effetto la mia idea, cioè di scrivere la seconda parte, la quale, e per il periodo di tempo in cui scorre l'azione e per il tragico fine della protagonista, potrebbe riuscire assai più interessante della Commedia.

Intanto, ove questa avesse la sorte di essere rappresentata su qualche Teatro, raccomando ai Signori Comici di ben afferrare il carattere dei singoli personaggi, e di ben avvertire agli usi e ai costumi dell'epoca. — Io mi attenni con rigore alla Storia; e, in un lavoro storico principalmente, gli Attori, amanti dell'Arte e desiosi di risparmiare al povero Autore i sibilanti concerti del Pubblico, devono fare il possibile acciocchè l'imitazione tocchi la verità.

I libri dai quali ricavai la mia composizione sono: *le Storie generali del Regno di Francia, le Memorie della Du Barry, di Richelieu, di Lauzun, gli Aneddoti sulla Favorita di Luigi XV.°* pubblicati a Londra, ecc. ecc. Ma sopra ogni altro mi giovò un brillantissimo ed eruditissimo Articolo del Signor Léon

Gozlan — « *le Chateau de Luciennes* » — inserito nella *Revue des Deux Mondes*.

Finisco col notare che, ideando io di scrivere una seconda parte, credetti bene per il progressivo sviluppo dell' azione di sbozzare nella prima il personaggio di Zamore, personaggio apparentemente ozioso, inutile, ma in realtà di somma importanza nel Dramma che forse verrà dietro. — E pertanto, qualora la Commedia restasse senza la continuazione, e ciò non di meno i Signori Comici si compiacessero di rappresentarla, sarà conveniente il sopprimere le Scene I.ª II.ª e parte della III.ª del V.º Atto. — Abbia principio l'Atto colla Scena III.ª — « Du Barry (*entra cantando, e lancia allegramente in aria il cappello*) » — e si levi da quella Scena tutto ciò che si riferisce al negro Zamore. — Quanto al resto mi fido pienamente all' intelligenza, al buon gusto e alle premure dei nostri Artisti Drammatici.

Nota ad Arte e Cuore.

Io amo credere che niuno di buona fede vorrà incolparmi d' ignoranza o di trascuraggine per gli svarioni, strafalcioni e scerpelloni che a bello studio misi in bocca del Signor Grato, della Signora Berenice, di Lampridio e d' Isaura. — In uno Scherzo Comico mi presi licenza di scherzare un tantino. —

Un lucignolo della mia Città « *magna faselus* » scrisse non ha molto alla sua fiamma un' epistola in versi che a caso mi capitò sott' occhi, e della quale riporto qui volontieri i terzetti finali:

« . . . .
. . . .
. . . .

Mi vo struggendo giorno e notte in pianto!
E ch' ella sappia infine ch' io la amo
Perchè i suoi occhi bei fer in me tanto

Che nient' altro che lei i' ascolto e bramo.
E ancor soggiunger posso ch' entro al core
Ho del suo amore conficcato il *lamo*. —
Io son dei merti suoi l' adoratore

N. N. »

Se io mi risolvessi d' introdurre cotesto ridicolo personaggio in un mio Scherzo Comico, non dovrei forse farlo parlare nel modo ch' egli usa di scrivere?

FINE DEL PRIMO VOLUME.

Scorrezioni emendate.

—

Pag.	Verso		
5	1	Théatre	Théâtre
7	6	flambleaux	flambeaux
9	33	vinssiez l'appren-dre?...	vinssiez à apprendre?...
25	11	qu'il serait beau à voir,	qu'il ferait beau voir,
39	17	usano sentire	usano di sentire
53	10	DION	CRIS.
53	35	certo non so che...	un certo non so che..
60	7	di Giornale	di Giornali
82	32	Sig. Miramolino.	Signor Miramolino?
86	33	Signor Alfio,	Signor Alfio;
103	13	Vi son nato,	Vi nacqui,
104	30	e resta,	e resta
107	5	grazia a Dio,	grazie a Dio,
142	30	Signora	Signora,
148	26	terrestere	terrestre
149	31	Brisson	Soubise
150	5	Brisson	Soubise
158	5	insieme a	insieme con
248	21	prende la carta in mano	prende la carta
285	5	civillà	civiltà